

8e Année-No 10

Octobre 1915

NOTRE ROMAN COMPLET :

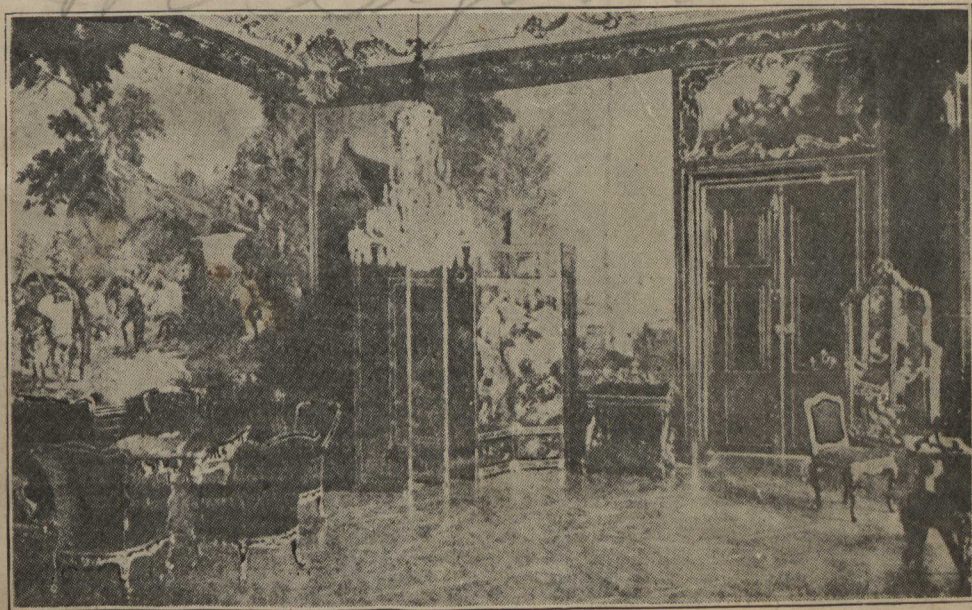
SUR LES ROCHES

Par Arnaud de Laporte.

K-77-5

La Revue 10¢ Populaire

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.



La chambre où mourut l'Aiglon. (Voir intérieur page 7)

Dans ce numéro: Quantité d'articles traitant de voyages, des choses de la guerre et des coutumes étranges de certains peuples. On y trouvera aussi une intéressante nouvelle canadienne par A. Fortier et un superbe roman complet.

Voir le sommaire à la page suivante.

POIRIER, BESSETTE & CIE
Edit.-Propriétaires
200, Boulevard St-Laurent
Montréal.

SOMMAIRE DU NO D'OCTOBRE 1915

	Pages
La Chute des Feuilles	3
Octobre (poésie)	4
Un ancien aumônier d'École Militaire	5
Coutume bizarre	6
Le Palais de Schoenbrunn	7
Une fabrique naturelle de pavés	9
Quelques suggestions utiles	11
Deux modèles de pantoufles d'appartement	13
Un fromage célèbre (le roquefort)	15
Indications artistiques	17
Le bilan de quelques grandes batailles	18
L'incantation du feu	19
La femme et l'automobile	27
Le mal dont meurent les scaphandriers	28
Les animaux mis à l'index	29
Nourriture de Laboratoire	31
Un phare gigantesque	32
Un bizarre enterrement	32
Les mystères de la Scène	33
L'Allemand à table	34

ROMAN COMPLET.

SUR LES ROCHES;

PAR ARNAUD DE LAPORTE

Les Mines dormantes	95
Et Guillaume sera Dieu	96
Humour Belge	96
La Chirurgie et les blessures de guerre (le transport des blessés)	97
Un original Ave Maria	99
Héros obscurs	100
De quelle époque datent les automobiles	100
En Amérique du Sud	101
Guillaume le Fou, (L'opinion d'un de ses amis)	106
Cent ans après	106
Le thé: d'où il vient et comment on le falsifie. Thé noir et thé vert	107
Réverie au bord de la mer (poésie)	110
A propos de chaussures	111
Dévoement d'épouse française	112
La chaleur mystérieuse (les merveilles de l'Electricité)	113
Ruse de soldats italiens	114
Histoire Canadienne (Bibi de la rue Montcalm), par Auguste Fortier	115
L'âme extraordinaire des Australiens.—Le Boomerang	123
Une visite chez les Trappistes	125
Les Etats-Unis et la guerre européenne	127
Les Impressions d'un nègre à Paris	128
D'où vient l'Opium; la drogue funeste	129
Les Ravageurs de Cathédrales; la cathédrale d'Arras	131
Odeurs et Couleurs	132
La Cigale et la Fourmi	132
Moyen de conserver le raisin	133
La sauvagerie allemande	133
La tête d'un homme comme enjeu	134
La vitesse des poissons	134
Les dieux de l'Inde	135
Les Hindous au Couvent	136
Les Chinois bêtes de somme	137
L'exécution de deux espions	137
Un télégraphe sans fil sous-marin	138
Les Etats du Grand Turc	141
L'ancêtre du journalisme	142
Race de tirailleurs	144
Un hôte ivre	144
Ce que coûte la guerre	144
Les francs-tireurs allemands	146
Bocherie	146

La Revue Populaire

Vol. 8, No 10

Montréal, Octobre 1915

ABONNEMENT.

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.00, — Six Mois: - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - 75 cts

*Paraît tous
les mois*

POIRIER, BESSETTE & Cie,
Éditeurs-Propriétaires,
200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL

La REVUE POPULAIRE est expédiée
par la poste entre le 5 et le 12 de cha-
que mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

La Chute des Feuilles

La chute des feuilles est tout à la fois poétique et attristante; en voyant se détacher, voltiger et s'abattre sur le sol les feuilles jaunies, on est invinciblement porté à se redire à soi-même les vers douloureux de la célèbre élégie de Millevoye.

La plaintive élégie est bien là "en longs habits de deuil" comme l'a dit Boileau dans son Art Poétique.

Faut-il donc persister à croire que la triste fin des phtisiques est liée à cette "chute des feuilles"?

Non! dit résolument le docteur Ed. Crouzel, de La Réole. En dépit de l'affirmation du "fatal oracle d'Epidaure", la mortalité des phtisiques ne dépasse pas en automne, octobre et novembre, la moyenné des autres mois: cette mortalité est surtout plus élevée dans la première moitié de l'année, et, lorsque les arbres se dépouillent de leurs feuilles les pauvres poitrinaires auraient grand tort de se frapper et de songer systématiquement à une mort prochaine. La coïncidence n'est qu'apparente, malgré la tradition, malgré la poésie.

Par une curieuse coïncidence, ainsi que le fait remarquer le docteur Ed. Crouzel, le poète Millevoye était le contemporain de l'illustre Laënnec.

Or, tandis que les jolis vers du poète immortalisaient l'erreur scientifique de la lugubre chute des feuilles, le savant médecin dotait la science d'un moyen précieux d'investigation clinique pour dépister la phtisie: l'auscultation.

Par une cruelle ironie du sort, Laënnec mourut phtisique lui-même.

Avec un admirable courage, avec une philosophie intrépide, ce grand savant suivait dans tous ses détails, chez de nombreux malades, l'évolution du mal implacable dont il était lui-même atteint.

*
* *
*

Aujourd'hui que la curabilité de la phtisie est, dans bien des cas, démontrée, et que la guérison spontanée a été maintes fois constatée, il ne faudrait pas laisser s'accréditer la croyance contraire.

L'intérêt de la vérité scientifique l'exige et la tranquillité morale, qui fait partie intégrante du traitement de cette maladie, le demande aussi impérieusement.

Sur chaque feuille qui tombe n'est heureusement pas inscrit un arrêt de mort: toutes ont été vertes et couleur d'espérance au printemps; en automne, elles en conservent souvent quelques aimables reflets.

Roger Francoeur.



OCTOBRE

Déjà, dans le grand parc, le hêtre se défeuille,
 Ridant de son or roux le miroir des bassins;
 L'églantine, bercée aux bras du chèvrefeuille,
 Egrène son corail sur les buissons voisins.

Ah! qu'elle a meilleur prix, la fleur qu'alors on cueille!
 Qu'il est bleu, le rayon où dansent mille essaims!
 Comme l'herbe des bois qui, mourante, l'accueille.
 Au rêveur égaré fait d'odorants coussins!

Ainsi de ton soleil, Octobre de la vie...
 Sa clarté ne sera de nulle autre suivie;
 S'y noyer, pour le coeur reste un besoin jaloux...

Donc, qu'au dernier rameau fleurisse la tendresse!
 Si moins vive est l'ardeur, plus longue est la caresse,
 Et la lèvre pâlie a le baiser plus doux.

Stéphen LIEGEARD.

UN ANCIEN AUMONIER D'ECOLE MILITAIRE

Il y a dix ans, mourait en France, entouré d'honneurs bien mérités, un digne prêtre qui avait été, pendant de longues années, aumônier de l'école d'officiers de St-Cyr.

C'était l'abbé Lanusse et nul, plus que lui peut-être ne fut populaire dans l'armée.

Il naquit alors que la gloire impériale, en dépit de la défaite, éclairait encore la France des feux rouges de son couchant. Sa joie à St-Cyr était de raconter aux élèves les histoires de sa jeunesse, l'histoire des vieux grognards, dont il avait la mémoire pleine :

Enfant, j'ai connu Penoul, notre voisin, un ancien tambour des grenadiers de la garde, qui avait reçu ses baguettes d'honneur au pied des Pyramides, des mains de Bonaparte; plus tard, après un magnifique fait d'armes au passage du Rhin, il obtenait la croix de la Légion d'honneur. Que de fois, jeune enfant, je l'ai suivi à la tête de la garde nationale, lui toujours dans ses guêtres et son uniforme des grenadiers de Bonaparte!

Enfin, il lui fallut mourir. Voyant le moment approcher et ayant bien rempli ses devoirs religieux avec l'abbé Brun, fils d'un Egyptien comme lui, il dit à sa femme :

—Femme, apporte-moi mes baguettes d'honneur!

Il les approcha de ses lèvres.

—Femme, apporte-moi ma croix d'hon-

neur!

Il la prend, la regarde et la baise plusieurs fois... Une gravure, placée en face de son lit, représentait Napoléon Ier en capote grise.

—Femme, apporte-moi l'empereur!

Il se découvre, demande qu'on le redresse, autant que possible, sur son lit et colle ses lèvres sur l'image sacrée.

—Maintenant, je peux mourir, dit-il...

Quand l'abbé Lanusse contait ces anecdotes aux Saint-Cyriens, ce n'était point pour le plaisir de mettre en scène les types de son enfance, c'est qu'il en voulait tirer une morale: les anciens n'aimaient tant Napoléon que parce qu'il avait fait la France glorieuse. Alors, le vieil aumônier de se tourner vers les jeunes gens:

Comme vos pères, vous voulez la grandeur de notre patrie bien-aimée. Comme eux, vous voulez des victoires. Sachez-le bien: pour des victoires, il faut des dévouements et des courages. Il ne faut pas que chacun, dans l'armée, cherche à avoir la place la plus commode et la moins périlleuse. En un mot, il faut des hommes de sacrifice, ce qui signifie des hommes de devoir...

Il prit part à maintes campagnes. Il allait sur le champ de bataille, dans la boue sanglante, parmi les râles. Il allait à qui l'appelait faiblement, se penchait sur de pauvres enfants tout pâles, et leur donnait à baiser sa croix.

La préoccupation qui lui était ordinairement

re, c'était de remonter le moral des blessés, de les persuader qu'ils ne mourraient pas...

—N'est-ce pas, mon père, que je vais mourir? lui dit, à Mexico, un robuste zouave, dont un biscaien a troué la poitrine.

—Veux-tu te taire! lui répond l'abbé Lanusse.

Et, un peu vite:

—Toi, mourir! tu n'as pas encore assez chapardé de blanquilles aux Mexicains..



L'abbé Lanusse.

Tu vois bien que je ne te parle pas d'astiquer ta conscience!

—Mais, mon père, voyez quelle ouverture!

—Comme si tu t'en étais privé, toi, d'en faire, des ouvertures, et des plus larges.

—Tout ce sang?...

—Tu en as en réserve... Combien veux-tu parier que tu ne mourras pas?... Je te joue quarante pipes de tabac que tu en reviendras...

Pari tenu..., et le blessé guérit.

Et voilà le bon abbé Lanusse, ennemi des tueries et ami de la France, qui souffre à la vue des blessés, et qui dit aux héros: "Battez-vous!"; qui rêverait de voir la paix régner parmi les hommes et qui dépeint ainsi la guerre:

—La guerre... Un peu de gloire... Beaucoup de sang... De l'honneur et des larmes...

— o —

COUTUME BIZARRE

Il est en Angleterre une curieuse coutume d'après laquelle on sert, comme au réveillon, une oie sur toutes les tables le jour de la Saint Michel.

Cette coutume, ainsi que beaucoup d'autres du même genre, vient de la reine Elisabeth. Cette princesse s'était rendue dans le port d'où sa flotte était partie pour aller combattre la fameuse flotte espagnole: l'"Invincible Armada"; elle venait de se mettre à table pour dîner, et au nombre des mets qui se trouvaient devant elle, on avait servi une oie grasse; au moment où la reine en mangeait, la nouvelle de la défaite totale de la flotte espagnole lui fut apportée. Cet événement donna tant de satisfaction à la reine Elisabeth qu'elle déclara n'avoir jamais rien mangé d'aussi excellent que sa chère oie, et elle ordonna en cet instant que tous les ans, à pareil jour, on lui en servît une. Cette coutume, adoptée par les courtisans, le fut bientôt par tout le peuple.

— o —

Aucune viande ne devrait être donnée à un enfant qui n'a pas encore quatre ans.

LE PALAIS DE SCHOENBRUNN

Le Palais de Schoenbrunn, résidence d'été du vieil empereur d'Autriche, présente un grand intérêt historique.

Son origine se perd dans la nuit des temps. Ce fut, il y a pas mal de siècles, un simple pavillon de chasse royale, dans les bois. Brûlé lors de la dernière invasion des Turcs, en 1683, il fut reconstruit, tel que nous le voyons aujourd'hui, vers la fin du dix-septième siècle, par ordre de l'empereur Léopold Ier, et la construction commencée en 1695, ne fut achevée qu'en 1700.

Le château impérial s'entoure d'un parc formé de grands jardins dessinés à la "française", dans le goût de Lenôtre, dont la perspective va se perdre en une magnifique forêt giboyeuse, qui en est l'admirable toile de fond.

Sur la hauteur dominant le paysage, Marie-Thérèse fit construire la "Gloriette", sorte de décor de féerie, motif pittoresque d'architecture fantaisiste, qui se découpe sur l'horizon, et ce fut seulement sous la grande impératrice que Schoenbrunn commença à prendre de l'importance, comme résidence d'été. Mais, après elle, ce fut l'abandon.

Il faut bien le dire: la vie active et bruyante n'y rentra vraiment qu'avec un autre empereur, qui ne fut, celui-là, que de passage, mais un passage qui a laissé quelques traces: le 13 novembre 1805, Napoléon établit à Schoenbrunn son quartier général. C'est de là qu'il partit pour aller gagner la bataille d'Austerlitz. Le 12 décembre, il était de retour.

Il se plaisait singulièrement, d'ailleurs,

en cette résidence, où, ainsi qu'il l'écrivait lui-même, il "avait pris ses habitudes".

Il y revint en 1809 pour y faire un assez long séjour, et, détail curieux, il occupa alors les appartements qui devaient, plus tard, être habités par son fils. Le duc de Reichstadt est mort, en effet, dans la chambre à coucher de l'empereur.

Sous l'empereur actuel, Schoenbrunn est resté la résidence habituelle. François-Joseph s'y plaît, comme en un lieu de prédilection; d'abord, il s'y rattache par bien des souvenirs: il est né à deux pas de la chambre mortuaire de Reichstadt. Sa mère, l'archiduchesse Sophie, qui eut un cœur d'admirable bonté, aimait tendrement le pauvre "Aiglon", qu'elle soigna avec une maternelle sollicitude, pendant sa dernière maladie.

En 1854, c'est là aussi que fut célébré le mariage de l'empereur avec Elisabeth, princesse en Bavière. Cependant, l'impératrice, d'humeur un peu sauvage, n'a jamais eu grand goût pour cette résidence: elle la trouvait trop bruyante, trop fréquentée des bourgeois de Vienne, qui l'envahissent le dimanche.

—Pour moi, disait-elle, Schoenbrunn, c'est la forêt, là-haut.

Elle aimait à s'y promener seule, sous les grands ombrages, suivie d'une dame de compagnie. Souvent, même, elle fut prise pour une simple bourgeoise, et cela la réjouissait. Elle n'y habitait plus depuis quelques années, l'empereur lui ayant fait construire le château de Laing, au fond du Thiergarten, une immense fo-

rêt giboyeuse, fermée de murailles.

Le palais de Schoenbrunn est une des curiosités que ne sauraient manquer de visiter les voyageurs. Pour les Français surtout, c'est une sorte de pèlerinage. Le château est accessible, dans son ensemble, sauf les pièces habitées par l'empereur. Et c'est surtout la chambre mortuaire qui attire, car elle est encore telle qu'elle était en 1832, avec ses magnifiques meubles du dix-huitième siècle. Seu-

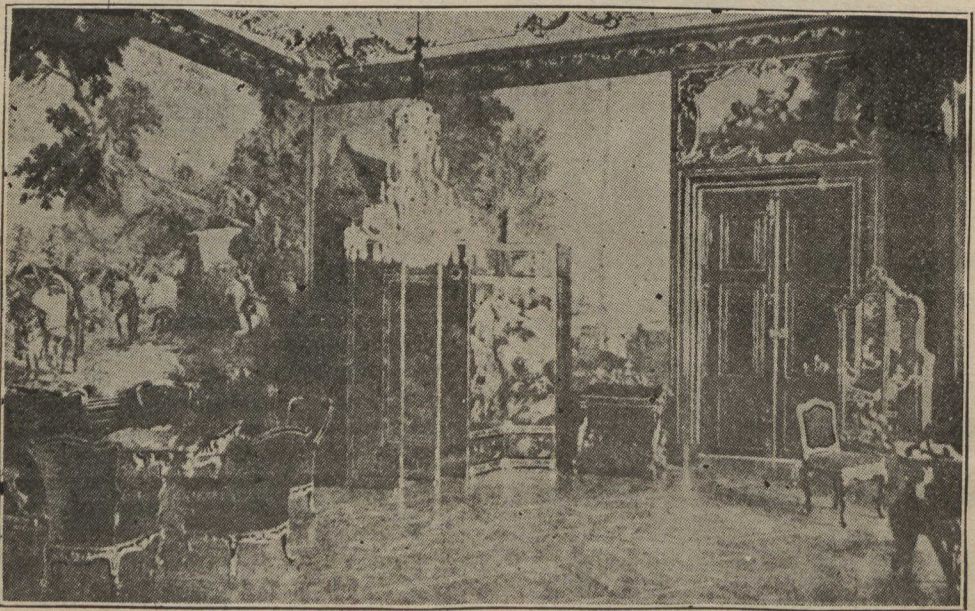
sés. Causez avec quelque bon bourgeois de la ville, interrogez-le et demandez-lui quelle fut la cause réelle de la mort du fils de Napoléon. Il vous répondra, en hochant la tête :

—Il est mort d'épuisement.

Et il ajoutera, sans doute :

—D'ailleurs, on a tout fait pour le tuer!

Aujourd'hui, le vieil empereur François-Joseph promène sa sénile inconscien-



La chambre où mourut l'Aiglon.

le, la tenture a été changée; au damas rouge cramoisi, on a substitué des tapisseries des Gobelins, d'un admirable coloris.

Ce qui est assez singulier, d'ailleurs, c'est qu'après trois quarts de siècle le souvenir du duc de Reichstadt soit encore très vivace à Vienne. Or, il n'est pas effacé, tant s'en faut. Les légendes ont même persisté, malgré les démentis formels des contemporains les plus autori-

és dans les salons de l'antique palais. L'effroyable conflit qui brisera son sceptre évoque sans doute en sa pensée de nombreux fantômes; il revoit peut-être en pensée son frère Maximilien, déchiqueté par les balles mexicaines; son fils Rodolphe, étendu sanglant dans la salle du rendez-vous de chasse de Meyerling; sa belle-soeur, la duchesse d'Alençon, torche vivante dans la fournaise du Bazar de la Charité. Sa femme, l'impératrice Elisa-

beth, assassinée à Genève. Et dans le palais de Schoenbrunn, les pâles figures défilent d'avant le vieil empereur, cependant que ce jeune homme aux cheveux blonds,

au regard noble et fier, qui fut lui aussi archiduc et fils d'empereur, et qu'on nomma l'Aiglon, semble présider à l'effroyable holocauste.

— 0 —

UNE FABRIQUE NATURELLE DE PAVÉS



Une carrière de pavés naturels.

L'entretien des rues et des chemins est une grosse question, presque aussi importante que celle de la construction. En ce qui concerne les rues, l'emploi du macadam tend à se généraliser aujourd'hui mais le pavage est néanmoins encore beaucoup en faveur; il est plus solide, plus durable mais malheureusement coûte fort cher.

Il y a des pays réellement privilégiés où la construction des chemins est grandement facilitée par le fait que Dame Nature elle-même se charge de fournir aux entrepreneurs les matériaux dont ils ont besoin; nos lecteurs ont peut-être entendu parler déjà du basalte, cette roche très curieuse qui se présente sous

forme de longs tuyaux d'orgue qui, au lieu d'être ronds seraient à angles vifs.

On trouve de ces roches en abondance dans certaines parties de la France, dans les fameuses grottes de St. Gall et en Allemagne.

Le plus souvent ces prismes à section polygonale, ces tuyaux d'orgue, comme nous avons dit, se détachent facilement les uns des autres, si l'on insère une pince dans le joint qui sépare deux prismes voisins. Et quand il s'agit de certains basaltes feldspathiques, les prismes ainsi obtenus offrent une très grande dureté, une grande résistance.

En Allemagne notamment, l'industrie du basalte pour routes est très active ; une société possède toute une série de ces carrières. Ce qui montre bien qu'il s'agit là d'exploitations très importantes, où l'on utilise la propriété si précieuse du basalte de se séparer en tronçons, c'est que, chaque année, les carrières de la Société donnent plus de 670,000 tonnes de basalte. On y emploie quelque 2000 ouvriers et des machines qui représentent 12,000 chevaux-vapeur.

Pour desservir les carrières, emporter le basalte au fur et à mesure qu'il est séparé des tuyaux d'orgue voisins, on a établi quelque 60 milles de voies ferrées. Il y a d'ailleurs une bonne partie de ces carrières qui sont exploitées souterrainement, au moyen de tunnels et de galeries ; d'autres le sont à ciel ouvert, comme celle dont nous donnons la photographie.

Les prismes se "clivent", se séparent très aisément, et en tronçons qui ont jusqu'à 15 pieds de longueur. Il est donc facile ensuite de les débiter en morceaux plus courts. C'est à la fabrication des pavés, et généralement de petits pavés, les prismes de basalte n'ayant pas un très grand diamètre, que l'on utilise surtout

la pierre extraite de ces carrières spéciales. La taille se fait si facilement, taille qui consiste à peu près uniquement à tronçonner les tiges ainsi recueillies dans la carrière, qu'un bon ouvrier peut arriver à fabriquer, rien que dans une journée de dix heures, près de 600 petits pavés.

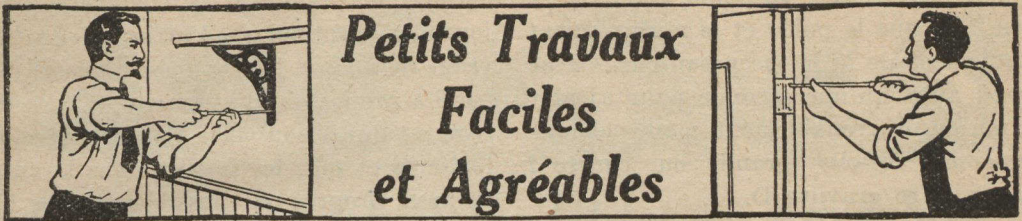
Le seul défaut de ces pavés de basalte, c'est qu'ils se polissent assez rapidement sous l'usure, sous le passage des chevaux, et qu'ils peuvent devenir glissants. Mais on conviendra qu'il est bien curieux de voir ces carrières fournir de la pierre taillée pour ainsi dire à l'avance ; et l'on comprendra que l'économie de fabrication fasse couramment employer des pavés de basalte, partout où abondent les carrières susceptibles de les fournir.

— o —

Dans les pays civilisés, les cérémonies matrimoniales sont précédées de cérémonies bureaucratiques qui en rendent la pratique laborieuse.

Le professeur Dixons, retour d'un voyage de circumnavigation, conte qu'il a trouvé, chez les sauvages, moins d'impedimenta aux heures conjugales.

Il cite le mariage "aux flambeaux" pratiqué aux Philippines. Deux fiancés ont-ils résolu de s'unir ? On rassemble la tribu, et les deux aspirants au mariage grimpent sur deux cocotiers plantés à côté l'un de l'autre. Les anciens, tandis que le cortège éclaire la scène de cent flambeaux (car la cérémonie a lieu nocturnement) tirent les branches jusqu'à ce que les têtes du nouveau couple se choquent. Lorsque les deux têtes se sont rencontrées, le mariage est légalement célébré. Il faut la mort de l'un des cocotiers pour rendre le divorce possible.



QUELQUES SUGGESTIONS UTILES

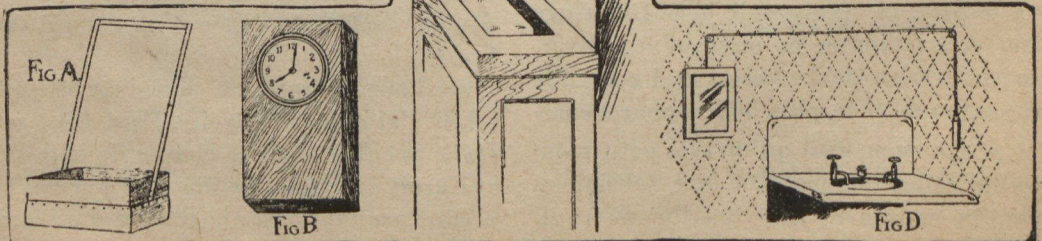
Il y a une foule de petites choses très utiles dans la maison que tous peuvent faire avec facilité, même les moins adroits, et qui épargnent une somme de travail et d'énergie considérable, tout en rendant la vie plus douce et plus facile à supporter.

Tout homme aime à s'occuper quelque peu, ce qui lui permet de trouver le temps moins long, et c'est moins ennuyeux aussi. Il est certain cependant qu'un homme de bureau qui est en congé pour quelques jours, essaiera de bannir tout ce qui est écriture, lecture, etc.; alors qu'il essaie de faire des petits ouvrages de menuiserie, par exemple pour rendre service à la servante ou à la femme de ménage, il pourra fabriquer une petite polissoire au moyen d'une boîte, ce qui les empêchera de frotter avec un linge jusqu'à ce que leurs bras soient endoloris. Et c'est en frottant beaucoup que l'on fait reluire le plus les planchers. Voici le moyen de fabriquer cette polissoire: couvrez d'abord un

bout de la boîte (grav. A) avec un vieux tapis ou n'importe quelle étoffe à rembourrer, et recouvrez de flanelle. Faites ensuite des poignées à la boîte comme dans la gravure et mettez dedans deux ou trois fers à repasser ou une couple de pierres à pavé. Après avoir mis la polissoire sur le plancher, poussez-la ici ou là, et le résultat est beaucoup mieux que celui qui est obtenu en frottant et en polissant avec un linge, et sans compter que vous n'aurez pas dépensé toute votre énergie, et vos bras et vos genoux ne seront pas endoloris du tout. N'est-ce pas que c'est pratique?

Peut-être que le grand frère Jean a six pieds et que le petit frère Guillaume est très court. Dans ce cas le miroir servant à faire leur barbe est soit trop haut pour Guillaume ou trop bas pour Jean.

Faites alors des poulies avec des rouleaux de fil, et à l'un des bouts d'une grosse corde en soie attachez le miroir, et à



l'autre bout mettez un poids, vous verrez bien à ce que le poids et le miroir soient exactement de la même pesanteur. Ça ne prend alors qu'une seconde pour ajuster le miroir convenablement pour chaque personne, fût-elle grande ou courte ? Voyez notre gravure D.

Presque toutes les glacières sont placées près d'un mur, et la boîte pour la glace est ordinairement à la partie supérieure. Grand nombre de ménagères ont beaucoup de difficulté à soutenir le couvercle pour retirer ou mettre différentes choses dans la glacière. Quantité de bras et de mains ont reçu des coups violents ; que de choses renversées aussi, et tout cela à cause du couvercle qui est tombé soudainement. Un petit crochet en bois (grav. C) placé au-dessus de la glacière retiendra le couvercle, sera aussi utile qu'"un troisième bras" et épargnera beaucoup d'ouvrage, plusieurs meurtrissures, et une non moins grande perte de nourriture... et d'humeur.

Un réveille-matin n'est pas un objet particulièrement joli dans une maison, mais comme c'est très nécessaire, nous devons essayer de l'enjoliver. Une boîte à cigares ordinaire transformera le réveille-matin en un joli chronomètre que l'on pourra même exhiber. Coupez un trou dans la boîte à cigares comme dans la gravure B, afin que l'on puisse voir le cadran. Enfermez le réveille-matin dans cette ouverture à la partie supérieure de la boîte, enlevez tout le papier qui recouvre la boîte et vernissez le bois. L'horloge peut être remontée en ouvrant le couvercle en arrière de la boîte, et l'ensemble présente une bien plus belle apparence.

Ces choses ne sont qu'un très petit nombre de celles qui peuvent être fabriquées pour la maison et qui contribuent à di-

minuer le travail, et la ménagère d'aujourd'hui apprend que l'efficacité de l'ouvrage de maison lui est aussi nécessaire et aussi à propos que l'efficacité dans le bureau est due à son mari. Conserver les calorifères et tous les tuyaux dans la cuisine aussi propres que possible avec de l'aluminium, mettre des protecteurs en caoutchouc à tous les meubles afin de ne pas endommager les murs ou les autres meubles, faire un décrotoir tout près de la porte afin de ne pas entrer dans la maison avec les pieds tout boueux sont autant de petites choses, lesquelles réunies, épargneront beaucoup d'ouvrage dans la maison. Et celles-ci ne sont encore que quelques-unes des mille et une choses qui peuvent être faites.

— o —

Le comte russe Karolyi rentrant dans son château, rencontre sur le seuil un de ses serviteurs qui, blessé avait été renvoyé dans ses foyers.

— Ah ! brave homme, lui dit le comte, j'ai appris que vous vous êtes bien conduit au front. Que puis-je faire pour vous ? Dites-le moi.

Le valet :

— Puisque Monsieur le comte insiste, je lui demanderai de m'accorder autant de florins qu'il en faut pour joindre mon oreille droite à mon oreille gauche.

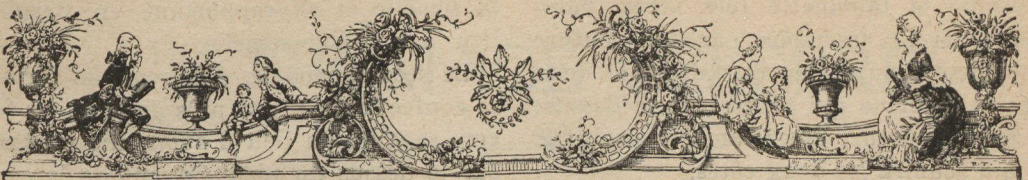
— C'est bien peu, sourit le comte.

— Mais c'est assez pour moi, répartit modestement le serviteur.

Et, ce disant, il fit voir que son oreille gauche avait été coupée d'un coup de sabre.

— Vous comprenez, Monsieur le comte. Si j'ai encore la droite, l'autre est restée à Schabaltz sur le champ de bataille..

Karolyi, amusé, donna 500 florins. Ce n'était pas tout juste le compte d'ailleurs.



Les Travaux Féminins Utiles et Agréables

DEUX MODÈLES de PANTOUFLES D'APPARTEMENT

La coquetterie féminine ne connaît plus de bornes. Jamais, en effet, le luxe des chaussures ne fut aussi raffiné qu'aujourd'hui.

N'allez pas croire qu'il s'arrête seulement aux bottines de ville et aux ravissants souliers du soir, non, les chaussures destinées à être portées dans l'appartement ne sont pas moins élégantes, je vous l'affirme, et cela depuis la mule ou la pantoufle à hauts talons jusqu'à la modeste sandale que nous chaussons au saut du lit.

Rien n'est plus aisé pour une femme un peu adroite—et c'est certainement votre cas, chères lectrices—que de posséder ces accessoires luxueux sans bourse délier, ou presque.

Vous trouverez ici deux types de sandales simples et charmantes à la fois, d'une confection également facile.

Le degré d'élégance dépendra du tissu que vous aurez choisi pour les établir. Les soieries brodées ou brochées seront parfaites pour les articles riches, les zénanas fourniront des chaussons douilletts, les toiles, les piqués brodés ton sur ton ou de diverses couleurs sont tout indiqués

pour les pantoufles que l'on portera pendant l'été.

Comme les diverses pièces qui composent ces petites chaussures sont de dimension très exigüe, on pourra sans peine employer les moindres morceaux.



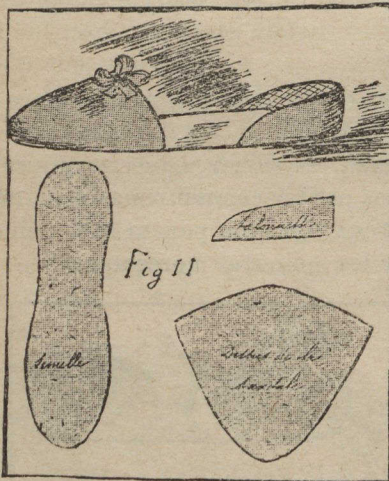
Détail du modèle No 1

Le premier modèle comprend cinq parties: les deux côtés de la talonnette, les deux côté du dessus et la semelle.

De sorte que l'on doit couper pour chaque sandale deux fois la figure qui re-

présente la talonnette (ces deux morceaux seront assemblés par une couture qui passera au milieu du talon), et deux fois la figurine qui représente le dessus; c'est une couture assez cambrée (voir fig. 1) qui réunira les deux côtés.

Les coutures, solidement piquées à la machine, on doublera entièrement le tout. Quant à la semelle, on peut à volonté l'acheter toute préparée en corde, en cuir léger et souple, en feutre, etc... ou la couper soi-même en un tissu assez épais : du drap feutré, par exemple, que l'on ren-



Détail du modèle No 2

force d'une dernière épaisseur de peau, de cuir léger un peu épais ou de liège.

Pour le montage de la semelle, on peut procéder de deux façons différentes, soit que l'on forme une sorte de couture intérieure, soit que l'on ne forme qu'un rentré et que l'on couse à l'aide d'une manière de surjet à larges points très serrés. Dans tous les cas, sur la semelle devra reposer une doublure semblable à celle du dessus de la pantoufle.

On aura même plus de facilité en cousant d'abord cette épaisseur de doublure comme si elle composait à elle seule toute

la semelle et en rapportant en dernier lieu la véritable semelle.

Le second modèle, différent de forme, se confectionne à peu près de la même façon, sauf qu'au lieu d'avoir une couture sur le dessus du pied, l'avant de la sandale est taillé d'un seul morceau.

La talonnette arrive aussi bien moins loin que celle du précédent.

Ce genre sera idéal, confectionné en raffia, pour sortir du bain.

Les garnitures peuvent varier suivant les goûts de chacune. Tantôt un chou, un noeud de ruban, un pompon ou une boucle ornera le dessus; tantôt une broderie, un galon, un ruban travaillé terminera les bords.

Avant d'entreprendre la confection de ce petit ouvrage, il sera sage, comme de coutume, de tailler un patron de toutes les diverses pièces et de les assembler pour s'assurer qu'elles ont la forme voulue.

— 0 —

On vient d'admettre au jardin zoologique de New-York une couleuvre à deux têtes parfaitement bien constituée et vivante.

Elle mesure 5 pieds de long et a été trouvée en Pensylvanie, dans un petit bois de pins, par un paysan de la contrée qui fit tous ses efforts pour la capturer vivante.

L'animal ne semble nullement souffrir de sa bizarre constitution. Il s'alimente indifféremment par l'une ou l'autre tête et quelquefois par les deux en même temps. Il fait très bon ménage avec les autres reptiles qui se trouvent dans la même cage et se déplace avec une aussi grande facilité que s'il n'avait qu'une seule tête.

Cette couleuvre bicéphale qui étonne le monde savant a suscité un énorme mouvement de curiosité.

UN FROMAGE CÉLÈBRE

LE ROQUEFORT

Parmi les produits français les plus appréciés dans le monde, il faut citer le vin de Champagne et le fromage de Roquefort. C'est de ce dernier que nous voulons parler. Tous les gens civilisés en mangent. On en vend en Amérique, en Chine et au Japon. On le connaît depuis des siècles et on le contrefait.

Diderot et d'Alembert n'hésitaient pas, ils écrivaient: "Le roi des fromages, c'est le roquefort." Vous voyez bien que le roquefort mérite qu'on s'occupe de lui; d'ailleurs son histoire, sa fabrication sont pittoresques.

Le souverain des fromages est fait avec le lait des brebis qui paissent sur les causses, notamment sur un immense plateau calcaire presque inculte qu'on appelle le Larzac et qui est situé dans l'Aveyron en France.

On rencontre là-haut des troupeaux de brebis sous la surveillance de bergers qui sont gens pleins de ressources et qu'on tient en grande estime.

On ne se doute pas des qualités qu'il faut réunir pour être un bon berger. Il faut savoir soigner les animaux, reconnaître immédiatement si l'un d'eux présente le symptôme d'une quelconque maladie, faire en sorte qu'ils broutent à tous les endroits, car si on les laissait faire, ils tondraient uniquement le bon herbage et délaisseraient les autres places. Il faut

veiller là ce qu'ils ne mangent pas cette herbe tendre qui les fait gonfler; il faut savoir faire une saignée aux bêtes, remettre un membre fracturé.

Le bon berger est vétérinaire, chirurgien même et rebouteux. Il sait à merveille le temps qu'il fera et n'expose jamais ses troupeaux à la pluie.

Deux fois par jour, on traite les brebis. C'est une opération qui demande un grand personnel. Tous les gens de la ferme y sont employés et quelquefois même des journaliers leur sont adjoints.

Le lait recueilli est porté à la laiterie où on le transforme en fromage. Ce sont les producteurs de roquefort qui ont construit et qui possèdent la plupart des laiteries. Ils s'assurent par contrat, pour une ou plusieurs années, le lait qui a atteint déjà le prix très élevé de 7 cents la pinte. A ce cours, l'élevage des brebis est des plus rémunérateurs.

Le lait a donc été amené à la laiterie par les soins d'un ramasseur qui va de ferme en ferme. Dans la laiterie le lait est examiné, mesuré, puis placé dans la cuve de réception. Il est ensuite chauffé.

On lui ajoute une préparation appelée la "présure", soigneusement dosée, puis on le laisse coaguler. Le lait caillé est égoutté, mis en moule, puis soumis à l'influence du "pain moisi". Cette substance produit un champignon qui forme les vei-

nes bleues, le "persillé" caractéristique du roquefort.

Si le fromage, après avoir été retourné et avoir reposé à la cave, était alors livré à la consommation, il ne serait qu'un fromage ordinaire, il n'aurait pas la faveur de tant de gourmets, sa renommée ne passerait pas la frontière, que dis-je, il ne serait qu'un pauvre petit produit mangé par les habitants de l'Aveyron et de la Lozère.

Mais le roquefort ne se contente pas de séjourner dans la laiterie. Il va faire un stage dans un village qui est bien l'un des plus curieux de France. Il y est envoyé en pension, il y séjourne plusieurs mois, et, quand il le quitte, je vous prie de croire que son éducation est faite, ou, pour ne pas employer de périphrases hardies, je vous assure qu'il est à point et digne des admirations qu'il soulève chez les connaisseurs.

Cette pension, cet endroit, où il va se faire soigner où il se bonifie, où il mûrit, où il fermente, c'est Roquefort. Roquefort est une vraie citadelle; jadis, à cet endroit, une secousse fit trembler la terre, un rocher de la montagne se détacha et se brisa; sur l'éboulement, un village fut construit. C'est Roquefort. L'accident géologique qui bouleversa la région fit qu'il y a sous les maisons de Roquefort, des souterrains, des couloirs humides, des caves qui sont la fortune du pays.

C'est là que reposent les fromages: ce sont les courants d'air soufflant dans ces excavations qui transforment les produits qui, par suite, leur donnent une saveur originale.

On a bien essayé de produire artificiellement la température des caves, mais on n'y a pas réussi. La nature, à cet endroit, a si bien travaillé qu'elle est inimitable.

Au-dessus des grottes creusées dans le roc, les fabricants de roquefort ont établi des usines pourvues d'un matériel très perfectionné. Les fromages y sont d'abord classés, puis salés. Le salage a pour effet de les recouvrir d'un produit appelé "pégot" dont on les débarrasse à l'aide de brosses mécaniques et dont on engraisse les cochons.

Après avoir été brossés, les roqueforts sont perforés, puis apportés à la cave,



Cabanières de Roquefort.

rangés sur des étagères où ils fermentent en paix. En paix n'est peut-être pas tout à fait exact. En effet, des ouvrières, tous les dix jours, les retournent et les raclent; c'est ce qu'on appelle le "revirage". Après un trimestre et plus, les fromages sont mûrs et prêts à être expédiés.

Les femmes qui les manipulent, qui les "revirent" sont appelées les "cabanières". Elles portent toutes des jupons courts, des tabliers et des sabots, et ce costume campagnard leur sied à ravir. Elles couchent à la fromagerie dans des dortoirs; elles sont nourries dans des pen-

INDICATEURS ARTISTIQUES

sions; elles gagnent quelque deux francs (40 cents) par jour. Elles sont originaires des villages environnants et chaque samedi, vers midi, elles quittent l'ouvrage pour passer dans leurs familles la journée du dimanche.

Ce sont elles les bons artisans du roquefort, dont la gloire est ancienne. Jugez-en. Sans remonter à Pline, qui l'aurait mentionné dans son "Histoire naturelle", on retrouve, en 1411, des lettres patentes de Charles III qui défendait de saisir les fromages entreposés dans les caves de Roquefort pour cause de dettes, à moins qu'il n'y eût d'autres biens meubles; on découvre encore en 1550 un arrêt du parlement de Toulouse assurant aux habitants de Roquefort le privilège de la fabrication des fromages. Puis, en 1554, un écrit établissant qu'un juge de Rouergue, venu à Saint-Affrique à l'occasion d'un procès, reçut des fromages de Roquefort offerts par les paysans "comme un présent digne d'un homme de son importance". Et à travers le XVIII^e siècle, combien de pièces montrent que le roquefort figurait sur la table des prélats, notamment sur celle de l'archevêque de Paris, fromages dûs à la générosité de l'archidiacre de Rodez, qui avait accoutumé d'en envoyer deux chaque année à Son Eminence!

Tels sont les étapes du roquefort, fromage de choix dont on fabrique chaque année environ vingt millions de livres d'une valeur supérieure à quatre millions de dollars.

— o —

La température chez les enfants ne doit pas être plus chaude que chez les adultes, elle doit varier de 96 à 99 degrés.

Les habitants de la région de Warmbrunn, en Silésie, ont à coeur de conserver à leur pays tout le charme pittoresque qu'une nature prodigue a bien voulu lui fournir.

Au lieu d'installer aux carrefours des routes les inesthétiques poteaux indicateurs que nous voyons sur les nôtres, ils ont eu l'idée originale de les remplacer par des arbres sculptés de différentes façons sur lesquels on trouve comme sur un poteau ordinaire tous les renseignements désirables.

Ici c'est une accorte fermière en costume du pays et sculptée dans un peuplier; là c'est un paysan armé de sa faux que l'on a taillé à même le tronc d'un chêne sur le bord de la route. Sa figure, pour être en bois, n'en est pas moins ornée d'une barbe vénérable et, de la main qui tient une pierre à aiguiser, il montre l'inscription gravée sur la faux. Il est facile d'y lire en patois du pays: "Pour Gierschdurf: une heure." De cette façon, on connaît immédiatement le prochain village et le temps exact qu'il faudra pour s'y rendre à pied.

Plus loin, c'est un petit écolier, toujours sculpté de la même manière, qui tient dans la main, appuyée contre sa poitrine, une ardoise symbolique sur laquelle on peut lire: "Colonie Fulluer". La colonie est un village de mineurs situé à proximité et le petit homme de bois en indique la direction avec l'autre main restée libre.

D'autres indicateurs du même genre se trouvent encore au détour d'autres chemins. C'est très original et très imprévu.

— o —

LE BILAN DE QUELQUES GRANDES BATAILLES



Les guerres du temps de Napoléon, comme celle de 1870, ont sacrifié beaucoup d'hommes et ont laissé dans l'histoire des souvenirs ineffaçables. Pourtant, à considérer l'effroyable mêlée d'aujourd'hui, il semble que les chiffres relatifs aux guerres de jadis perdent beaucoup de leur importance.

A titre documentaire, voici le bilan de quelques batailles dont le nom est connu de tout l'univers.

Bataille d'Austerlitz:

(80,000 français contre 90,000 autrichiens et russes.) Pertes: 7,000 français et 20,000 austro-russes

Bataille d'Eylau:

(70,000 français contre 75,000 russes.) Pertes: 15 mille français et 25 mille russes.

Bataille de Wagram:

(150 mille français contre 140 mille autrichiens). Pertes: 16 mille français et 24 mille autrichiens.

Bataille de la Moskowa:

(130 mille français contre 140 mille russes; chacun des adversaires avait 600 canons.) Pertes: 30 mille français et 60 mille russes.

Bataille de Leipzig:

(180 mille français contre 310 mille alliés.) Pertes: 25 mille français et 45 mille alliés.

Bataille de Sadowa:

(220 mille prussiens avec 780 canons contre 200 mille autrichiens avec 700 canons.) Pertes: 9 mille prussiens et 23 mille autrichiens.

Bataille de Saint-Privat:

(120 mille français avec 450 canons contre 200 mille allemands avec 720 canons.) Pertes: 12 mille français et 15 mille allemands.

Bataille de Sedan:

(120 mille français avec 430 canons contre 180 mille allemands avec 550 canons.) Pertes: 14 mille français et 13 mille allemands.

Ces batailles terribles pour l'époque sont éclipsées de beaucoup par les sanglantes rencontres de la Marne, de l'Oise et de l'Yser!

L'INCANTATION DU FEU

L'incantation du feu est un prodige connu dès la plus haute antiquité. Il en est fait mention dans "l'Electre" de Sophocle. Virgile en parle au livre XI de "l'Enéide" : "Dieu puissant, gardien de la cime sacrée du Soracte, dit-il, toi que nous adorons avant toutes les autres divinités ; toi pour qui, soutenus par un saint zèle, nous marchons avec confiance au milieu du brasier sur des charbons ardents !"

Et Pline l'Ancien — que l'on a accusé de crédulité invraisemblable — raconte au livre VII de son "Histoire naturelle," que non loin de Rome, dans le pays des Falisques, on trouvait quelques familles, qui, chaque année, offraient un sacrifice à Apollon et marchaient sur un brasier sans se brûler.

Malgré ces témoignages historiques on avait considéré, jusqu'à nos jours, les phénomènes d'incombustibilité comme pure fable. Il est bien question au "Livre des Rois," dans celui des "Chroniques," au "Lévitique," en "Jérémie" même, du culte de Moloch auquel on rendait hommage en passant à travers le feu sans se brûler ; on peut lire en "Daniel" l'histoire des trois jeunes Hébreux jetés dans la fournaise par l'ordre de Nabuchodonosor et que les flammes laissèrent indemnes.

Sornettes que tout cela ! La Bible ! Qui peut donc ajouter foi à cette vieille radoteuse ? Et cependant, malgré toutes les dénégations des esprits forts, les hausséments d'épaules marquois des libres-

penseurs, c'est encore cette vieille radoteuse qui a raison contre l'incrédulité, et il était réservé à la science moderne de la venger des sarcasmes de nos athées contemporains.

Il y a quelques années seulement, le docteur Th. Pascal et le fils du docteur Javal, tous les deux de Paris, se trouvaient aux Indes, à Bénarès. C'était juste le moment où les prêtres bouddhistes étaient rassemblés dans la ville sainte pour leur retraite habituelle.

Ce congrès donna lieu à des cérémonies stupéfiantes auxquelles nos deux compatriotes furent intimement mêlés et où le docteur Pascal lui-même n'hésita pas, dans l'intérêt de la Science, à jouer un rôle actif.

Dans un coin du vaste jardin des Brahmes, à la villa Gopal Lal (Orderly Bazar) on avait creusé une vaste fosse rectangulaire qui mesurait exactement 9 mètres de long sur 2 de large et 75 centimètres de profondeur. Cette énorme tranchée fut comblée, au jour dit, avec une quinzaine de troncs d'arbres et des fagots auxquels on mit le feu.

La combustion achevée, les grands charbons ardents, attaqués à coups de gros bambous, s'émiettèrent en un lit régulier de braise flamboyante. Le foyer incandescent avait 5 mètres de long sur 2 de large et 20 centimètres d'épaisseur.

Une foule d'indigènes, qu'on pouvait évaluer à deux mille personnes, s'arrondissait autour de cette fosse infernale, avide, comme toutes les foules, d'émotions

violentes.

Par un privilège spécial, le docteur Pascal occupait à trois mètres de la fournaise, un petit tertre d'où il pouvait dominer la cérémonie et en suivre toutes les phases de ses yeux aiguës de curiosité.

Nous allons momentanément lui laisser la parole, car en présence de faits si extraordinaires que ceux dont il fut le témoin, il n'y a vraiment qu'une voix autorisée qui soit capable de se faire écouter et d'imposer silence à la critique :

“Bientôt, dit-il, la foule s'agite, des cris se font entendre et une petite procession s'avance, précédée par un Hindou vêtu de blanc, coiffé d'un turban et brandissant une espèce de bâton de commandement un peu semblable à la canne de nos tambours-majors. Deux thuriféraires suivent, portant chacun une petite corbeille entourée d'une rangée de minuscules drapeaux rouges et verts, avec une flamme assez forte s'échappant du centre; quelques porte-flambeaux les escortent.

On remarque surtout deux hommes qui se démènent convulsivement au milieu du cortège et poussent des cris de possédés. Enfin, arrive un sanctuaire à parois vitrées, porté par six individus.

L'on peut voir dans son intérieur trois images, quelques plaques avec inscriptions, deux épées en croix placées verticalement au milieu de sa face postérieure, et divers petits objets que nous n'avons pu identifier. Le grand prêtre attaché au palais de Maharaja termine le cortège.

“La procession s'arrête à quelques mètres du brasier; le Brahme se place à gauche, s'assied et commence les incantations qui doivent produire le phénomène; mais le bruit de la foule ne laisse aucun son arriver à notre oreille.

Le maître des cérémonies, porté en avant du brasier, s'agite et prononce à

intervalles réguliers quelques syllabes brèves auxquelles la procession répond énergiquement par certains mots inconnus.

Les deux énergumènes continuent leurs contorsions de crisiaques et hurlent comme si on les mettait à mort. A un moment donné, l'on passe à chacun l'une des épées du sanctuaire et l'on jette à terre quelques noix de coco; ils se précipitent avec fureur sur ces dernières et, selon le cérémonial, les brisent à coups d'épée.

La procession fait deux fois le tour du foyer et, à plusieurs reprises, l'on asperge le feu avec de l'eau consacrée. Enfin, l'une des noix mutilée est lancée dans le brasier: C'est le signal.

“Le plus agité des crisiaques s'élançait aussitôt sur la braise, brandissant son épée et poussant des cris terribles; il traverse rapidement la fosse, suivi de près par son camarade. Et ils passent et repassent, horriblement agités. L'un d'eux — le premier — devient dangereux; on le désarme avec peine et quatre hommes le contiennent.

Un certain nombre d'assistants se sont déjà élancés à leur tour dans le feu — une cinquantaine environ — et le traversent à maintes reprises. L'on remarque parmi eux des hommes du peuple, des enfants, et quelques Hindous de haute éducation.

“Quelques-uns courent avec rapidité; l'un s'arrête un instant au milieu du brasier, plonge sa main dans les charbons, en saisit une poignée et les emporte de l'autre côté de la fosse. Un autre en sort avec un charbon enflammé, gros comme un petit oeuf de poule, collé au bas de sa jambe, et il cause, pendant huit ou dix secondes, avec les assistants sans être incommodé; on l'avertit enfin, il s'en débarasse.

Les enfants surtout sont joyeux: ils

passent et repassent le foyer et montrent avec orgueil leurs petits pieds respectés par le feu. Enfin la procession quitte les lieux. Quelques personnes continuent à traverser la fournaise ; mais bientôt tout est fini, car, dit-on, après le départ du prêtre et du sanctuaire, le "charme" cesse rapidement et le feu reprend son empire.

Un certain nombre d'indigènes remplissent alors de charbons ardents les récipients qu'ils ont apportés, et vont procéder à la cuisson de leurs aliments avec un feu qu'ils considèrent comme sacré.

"Nous descendons sur les bords du foyer pour juger de la chaleur. Il est difficile de la supporter ; nous sommes obligés de détourner la face et de nous écartier.

Quelques dames placées sur le tertre éprouvent une telle chaleur à la figure qu'elles se font un écran avec leurs fichus.

Il s'agit de commencer l'enquête et d'examiner les résultats. Impossible d'obtenir beaucoup de renseignements car la plupart des expérimentateurs sont déjà mêlés à la foule.

Nous examinons pourtant la plante des pieds du frère de M. Govinda Das, un homme instruit (B. A. de l'Université d'Allahabad) et de parfaite éducation.

Nous l'avons vu traverser deux fois le brasier : la première fois rapidement, la deuxième assez lentement. La plante des pieds est souple et l'épiderme, soigneusement inspecté, est intact.

Une deuxième personne est examinée : la plante des pieds est souple et intacte. Mais la foule se retire peu à peu, et nous ne pouvons poursuivre nos informations.

"Le lendemain, nous nous rendons à la villa Gopal Lal. Parmi les délégués de la Société théosophique, quelques-uns ont traversé le feu. Ce sont des hommes ins-

truits, très intelligents et de bonne foi. La plante de leurs pieds est fine, comme chez tous les Hindous qui se servent de souliers.

L'un d'eux, M. A., de l'Université de Calcutta, est absolument indemne ; un autre, M. B. A., de l'Université d'Allahabad est indemne également, etc.

Nous avons omis de dire que tous ceux qui avaient franchi la fournaise étaient nu-pieds, mais cela va de soi."

Nous passons une foule de détails qui ont leur intérêt, mais qui nous entraîneraient trop loin, pour arriver tout de suite à une cérémonie du même genre qui eut lieu dans le parc du palais du Maharajah Tagore, quelques mois plus tard, toujours en présence du Dr. Pascal et du fils du Dr. Javal.

Le cérémonial fut exactement semblable ; la fournaise de même dimension ; la couche de combustible d'égale épaisseur. Des centaines de personnes de tous rangs et de tous âges franchirent la fosse, les unes à pas mesurés, les autres à une allure plus rapide. Aucune d'elles ne fut brûlée.

Pour expérimenter par lui-même, le Dr. Pascal se déchaussa, cette fois, et entra résolument à son tour dans le brasier.

Dès les premières foulées, il eut un élanement de brûlures, puis il n'éprouva que la sensation d'une forte chaleur, et il traversa bravement la tranchée en raison de deux pas par seconde. Arrivé de l'autre côté il examina ses pieds.

Il y avait une légère brûlure à la plante du pied droit, large comme l'ongle du petit doigt, et deux autres sans importance à la plante du pied gauche.

Ces blessures légères ne gênèrent point sa marche et disparurent le lendemain. Plusieurs Hindous eurent à se plaindre des mêmes inconvénients.

Nous apprîmes alors, dit le Dr. Pascal que l'opération avait été faite non par le brahme, mais par son premier aide, et que l'incantation du feu n'avait pas pleinement réussi.

Nous admettons, en ce qui nous concerne, que si le feu ne fut pas cette fois, complètement dompté, son activité fut réduite extraordinairement, car sans une action coercitive considérable, nous aurions été grièvement blessés. Ce point nous paraît incontestable."

Suivant les relations d'un grand nombre de voyageurs dignes de foi par leur haute situation autant que par leur savoir, l'incantation du feu est un phénomène fréquent dans l'Inde.

Le colonel Gudgeon, résident anglais à Rarotonga, a raconté comment il avait lui-même accompli impunément le passage à travers le feu en compagnie de trois autres Européens.

Le Dr T. M. Hocken, médecin à Mbenaga, a assisté, aux îles Fidji, à une cérémonie du même genre, confirmée par MM. Mamica et Delesse et commentée par le "World Wide Magazine" et autres journaux de Londres.

L'écrivain Andrew Lang, dans une étude sur "la marche du feu," a recueilli de nombreux exemples contemporains de ce prodige dans diverses parties du monde. L'on cite même le cas où trois Hindous, qui s'étaient heurtés dans leur course, tombèrent au milieu du brasier tout de leur long. Ils se relevèrent sans aucun mal.

Leurs vêtements ne furent pas atteints, et pourtant, disent les témoins, "ces vêtements sont composés de tissus très légers, vaporeux, éminemment inflammables."

Au festival annuel du temple de Dharmaraja, à Mulapet, le même prodige s'y

renouvelle impunément. Ici, le foyer est circulaire, permettant une marche indéfinie.

Des prêtres en font jusqu'à douze fois le tour, l'on a même vu l'un deux s'y tenir tranquillement pendant une heure.

Nous reviendrons prochainement sur ce sujet pour rapprocher ce merveilleux inférieur des phénomènes d'incombustibilité observés en France parmi les jansénistes, où l'on a vu plus fort que cela.

Ces faits sont réels, quoique invraisemblables, et l'on n'en est plus à les nier.

Il y a quarante ans on aurait ri au nez de l'explorateur qui serait venu les exposer dans un aréopage de savants. Aujourd'hui on en admet la certitude et on recherche les causes.

Le moment n'est pas venu de conclure, mais il semble malaisé d'en donner une explication scientifique purement naturelle, et il nous semble qu'il y a là-dessous quelque chose qui dépasse les forces humaines habituelles.

II

L'incantation du feu est sans doute un prodige, ce n'est pas un miracle. Du moment qu'il y a incantation, c'est-à-dire appel aux forces inférieures, aucune équivoque n'est possible.

Le titre de cet article suffirait d'ailleurs à repousser semblable interprétation. Ce pouvoir n'est pas, comme quelques-uns se l'imaginent, le privilège des fakirs hindous ou des marabouts arabes.

Il est connu et même coutumier en Europe.

Un savant bulgare, le Dr. Schismanof, rédacteur en chef du "Recueil de Folk Lore, de Littérature et de Science" publié en français à Sofia sous les auspices du ministère de l'Instruction publique, a

fait à M. Andrew Lang le récit très détaillé d'une cérémonie habituelle sur certains points de la Roumélie, et qui rappelle de très près les prodiges de Bénarès, de Mulapet et des îles Fidji.

Sur la frontière de la Bulgarie — contrée infestée de tous temps par les gnostiques, les manichéens et autres adeptes de la magie — on rencontre une secte connue de temps immémorial sous le nom de Nistinares. Apparemment, ils appartiennent à l'Eglise schismatique grecque, mais ils conservent des rites si étranges qu'on est autorisé à se demander quelle est exactement leur religion.

Tous les ans, au mois de mai, ils célèbrent une grande fête où le paganisme et le christianisme forment un singulier alliage. Après avoir assisté à une messe matinale, les Nistinares se déroulent en procession hors du temple, portant les saintes icônes chères aux Slaves, parmi lesquelles celles d'Hélène et de Constantin.

Le but est une fontaine sacrée et mystérieuse au milieu de la forêt voisine. Le prêtre bénit l'eau où chacun, tour à tour, vient boire. Puis l'on sacrifie à Dieu, comme dans les temps antiques, des brebis, des béliers et des boeufs.

Pendant cette cérémonie, un bûcher colossal, composé d'une quarantaine de charretées de bois sec, est allumé sur la place du village.

Quand au retour de la procession, cet immense feu est converti en brasier les Nistinares exécutent autour une ronde nègre dont le symbolisme manque sans doute d'orthodoxie. Le prêtre répand de l'eau consacrée sur le foyer incandescent, pendant que la musique exécute une sorte d'air national.

“Tout à coup, dit M. Charles Simond, d'après Andrew Lang, un des prêtres rompt le cercle des danseurs. Il est tout

pâle, tant son corps tremble comme la feuille, il roule des yeux farouches.

Au bout de quelques instants, la danse cesse et chacun va se poster au meilleur endroit pour regarder le spectacle qui est ce qu'on pourrait appeler le clou de la fête.

“ Alors un Nistinare inspiré saisit l'icône de sainte Hélène avec extase, la tourne vers la foule et entre, les pieds nus, dans le brasier. Il danse dans le feu, et la musique ne cesse de jouer. Des paroles prophétiques s'échappent de ses lèvres. Ses prédictions s'appliquent aux personnes et aux choses. Il annonce les calamités qui frapperont les familles, les bestiaux, les récoltes. Il dénonce les pécheurs, etc.

Rien n'indique la souffrance dans son attitude. On dirait qu'il est incombustible. Il ne sort de cette fournaise que lorsque sa prophétie est achevée. Et, le visage calme, la démarche grave, il va plonger ses pieds dans la boue produite par l'eau des libations.

Aussitôt, un second Nistinare entre dans le feu et suit l'exemple du premier. Tous les prêtres de la secte se succèdent ainsi tour à tour.

Cette cérémonie dure tout le mois de mai. Les bûchers rallument, la musique est ininterrompue, et ses accords excitent, entraînent les prophètes et les prophétesses, car les femmes ne sont pas exclues du don d'incombustibilité; seulement, ce don se limite au mois de mai.

A toute autre époque de l'année, le Nistinare, homme ou femme, serait infailliblement brûlé s'il osait tenter l'épreuve.

Une autre particularité, c'est que le pouvoir de devenir incombustible en mai est héréditaire.

Eh bien ! pour si extraordinaire qu'il soit, ce phénomène a été surpassé à Paris même, vers le milieu du XVIIIe siècle.

Pendant la période des convulsions jansénistes, une certaine Marie Sonet — appelée la Salamandre — se donnait en spectacle dans des conditions telles que le prodige dont elle était l'objet a toujours, jusqu'ici, dérouté tous les savants, mais, ajouterons-nous, n'a jamais embarrassé les théologiens.

Cette crise se faisait rouler dans un drap, très peu vêtue, et, dans cet appareil, on la couchait en travers d'un grand feu, les pieds et la tête appuyés sur deux tabourets de fer disposés à la façon de landiers, de chaque côté de la cheminée.

Ainsi étendue au-dessus d'une flamme violente, la Salamandre "ne souffrait d'aucune incommodité et y demeurait le temps nécessaire pour faire rôtir une pièce de mouton ou de veau". Elle y restait quelquefois si longtemps qu'elle s'y endormait.

Quant à marcher dans le brasier, c'était pour elle un jeu d'enfant. Nous croyons devoir reproduire, à propos de ce fait une pièce curieuse de nature à faire tomber tous les doutes, c'est le procès-verbal d'une de ces séances incroyables.

"Nous soussignés, François Desvernays, prêtre, docteur en théologie de la maison et société de Sorbonne ; Pierre Jourdan, licencié en Sorbonne, chanoine de Bayeux, milord Edouard de Rumond de Perth, Louis Bazile, Carré de Montgeron, conseiller au Parlement, Armand Arouet (frère de Voltaire), trésorier de la Chambre des comptes ; Alexandre-Robert Boindin, écuyer ; Pierre Pigeon, bourgeois de Paris ; Denis Villot, bourgeois de Paris ; Jean-Baptiste Cornet, bourgeois de Paris ; Louis-Antoine Archambault et Amable-François-Pierre Archambault, son frère, écuyers, certifions que nous avons vu, ce jourd'hui, entre 8 et 10 heures du soir,

la nommée Marie Sonet, étant en convulsion, la tête sur un tabouret et les pieds sur un autre, les dits tabourets étant entièrement dans les deux côtés d'une grande cheminée et sous le manteau d'icelle, en sorte que son corps était en l'air au-dessus du feu qui était d'une violence extrême, et qu'elle est restée l'espace de trente-six minutes en cette situation, en quatre différentes reprises, sans que le drap dans lequel elle était enveloppée — n'ayant pas d'habit — ait brûlé, quoique la flamme passât quelquefois au-dessus, ce qui nous a paru tout à fait surnaturel.

"Plus, nous certifions que, pendant que l'on signait le présent certificat, ladite Sonet s'est remise sur le feu en la manière ci-dessus énoncée, et y est restée pendant neuf minutes, paraissant dormir au-dessus du brasier qui était très ardent, y ayant eu quinze bûches et un cotret de brûlés pendant lesdites deux heures et quart. En foi de quoi, etc." (Suivent les signatures.)

La Salamandre n'était pas la seule convulsionnaire qui jouit du don d'incombustibilité. Une autre, du nom de Gabrielle, se faisait aussi remarquer par des exploits du même genre.

Il est encore question, dans des documents de l'époque, de certaines de ces forcénées qui prenaient des charbons ardents à poignées et les mangeaient impunément. Des témoins dignes de foi citent le cas suivant : Une convulsionnaire se met à genoux devant un grand feu plein de braise vive et de tisons enflammés. Alors, une personne, assise derrière elle sur une chaise et la tenant par une lisière, lui plonge le visage dans les flammes, qui se replient sur son front ; et la retirant aussitôt, elle réitère la même chose par un mouvement alternatif et réglé.

On l'a quelquefois ainsi jetée jusqu'à

six cents fois de suite. Lorsqu'on tarde à lui donner ce "secours" elle se sent brûlée dans toutes les parties de son corps, en sorte, qu'il faut la plonger dans le feu pour qu'elle cesse d'être brûlée.

Consulté sur ces faits, le savant anglais William Crookes a déclaré qu'il ne connaissait aucune préparation chimique ou autre, capable d'ignifuger la peau au point d'empêcher l'action destructive de la chaleur sur la matière organique. Le professeur W. F. Barrett est d'avis que ce phénomène merveilleux est l'ordre purement psychique, c'est-à-dire consécutif à l'état mental de certains individus doués de facultés hyperphysiques ; d'autres attribuent ce prodige étrange à un mode particulier d'aimantation basé sur cette loi connue que les électricités de noms contraires s'attirent, et celles de noms semblables se repoussent.

La force psychique peut-elle arrêter ou activer momentanément, comme le pense M. Marcel Mangin, le mouvement des molécules ou des atomes qui constitue ce que nous appelons la chaleur ou la combustion ?

Cet auteur met en avant un exemple qui semble lui permettre cette appréciation : Certain sculpteur américain, M. M..., éteignait ainsi un bec de gaz, ou activait violemment un fourneau presque éteint, par la seule force de sa volonté. On peut donner à l'appui de cette opinion le fait suivant :

Il y a une vingtaine d'années, il y avait une grande réunion dans les salons du général X., oncle de Mme P. de Rhodia. On attendait le célèbre Cazeneuve. Il arriva à l'heure dite.

Au cours d'expériences plus surprenantes les unes que les autres, il éteignit soudain toutes les bougies. "Je me souviens parfaitement, dit Mme de Rhodia, qu'à un

moment donné nous nous sommes trouvés dans une obscurité presque complète ou tout à fait complète, et cela a duré assez longtemps ; puis, sans que Cazeneuve ait fait un mouvement, toutes les lumières ont repris leur éclat.

L'émotion était si grande et si générale que, tout d'abord, lorsque la lumière est revenue, personne n'a pensé à regarder la physionomie de l'opérateur. Cependant quelques invités ont assuré que, lorsqu'ils avaient regardé Cazeneuve, ils avaient été frappés du changement que présentaient encore sa contenance et sa figure."

Selon Mme de Rhodia, Cazeneuve — dont la science et le pouvoir prodigieux ont souvent fait l'étonnement de toutes les cours d'Europe — serait allé étudier au Thibet les secrets des lamas bouddhistes, si versés dans les sciences occultes et dont le Père Hue a si bien décrit la mystérieuse puissance.

Ce courageux missionnaire expliquait leurs tours surprenants par le concours du démon. Certes, ce n'est pas nous qui rejeterons à priori cette explication.

Nous estimons même que le Prince de ce monde joue, dans tous ces prestiges, un rôle important. Toutefois, dit la théologie, on ne doit recourir à cette opinion qu'après avoir épuisé toutes les hypothèses naturelles.

Il y a celle des "fluides isolateurs." De même qu'une plaque de verre "isole" l'électricité dynamique ; qu'un morceau de soie "fait obstacle" à l'électricité magnétique ; que la foudre, puissance de mort intense, est "arrêtée" par une étoffe dépourvue de conductibilité, on pourrait admettre, en vertu des lois nouvellement connues de la radio-activité des corps, l'intervention d'une force dispersante ou interruptrice émanant de certaines personnes, véritables foyers d'induction et

très habiles dans le maniement des forces invisibles, mais puisées au "réservoir naturel".

Dans le cas en discussion, le feu se trouverait couvert par une projection massive de fluide isolateur du calorique, interrupteur du rayonnement. L'inocuité de la marche dans le feu serait ainsi du domaine scientifique.

Les individus qui produisent ces phénomènes sont exceptionnels et doivent leurs propriétés hyperphysiques à un long entraînement, à un acétisme particulier, une alimentation spéciale, car la production de certains fluides magnétiques demande au corps la présence de certains matériaux et l'absence de quelques autres.

Tout comme la production de l'électricité, la dynamique animale exige certains éléments. On ne fait pas d'électricité avec du sucre et du papier, mais on en fait avec du sel et de l'eau.

Ainsi un homme ne pourra extérioriser certaines forces, ou capter telle autre énergie dans son ambiance, s'il est chargé de basse nourriture. Il les exudera ou les attirera, au contraire, si une alimentation appropriée vient l'imprégner du dynamisme nécessaire pour ce genre de prodiges.

Loin de nous la pensée de vouloir tenter le moindre rapprochement entre le merveilleux païen et le miracle chrétien. Mais pour ceux qui s'imagineraient que nous n'avons rien à opposer, dans l'espèce, à ces enchantements naturels ou non, nous rappellerons brièvement quelques faits du même genre, mais d'une origine plus relevée :

Sous le règne de Jean Cantacuzène, une dame de Didymotèque se trouva sous le coup d'une grave accusation. Pour établir son innocence, on lui imposa l'épreuve du fer rouge. Elle alla trouver l'évêque et implora le secours de ses prières.

L'évêque lui répondit qu'elle pouvait affronter l'épreuve sans crainte et qu'elle en sortirait victorieusement.

Le jour fixé, la dame saisit dans sa main le fer chauffé à blanc et parcourut ainsi un espace déterminé sans la moindre brûlure.

Emma, fille de Richard II, duc de Normandie, avait épousé Ethereld, roi d'Angleterre. Elle fut la mère de saint Edouard.

Accusée de différents crimes par un félon que soutenait un parti nombreux, le roi dépouilla sa mère de toutes ses richesses.

Ne voulant pas rester sous le coup de ces noires calomnies, la princesse eut recours à Alwin, évêque de Winchester, son parent, ce qui mit le comble à l'exaspération de ses ennemis.

Dominé par les factions, le roi Edouard eut la faiblesse de mettre sa mère en jugement : elle fut condamnée à se disculper par l'épreuve du feu.

La coutume de ce temps-là, en Angleterre, voulait que l'accusé passât nu-pieds sur neuf coutres de charrue rougis au feu, et la condamnation portait qu'Emma marcherait sur les fers pour prouver son innocence.

L'infortunée se prépara à cette épreuve périlleuse par une nuit de prières.

Le lendemain habillée en simple bourgeoise, jambes nues jusqu'aux genoux, elle marcha neuf fois sur les neuf coutres, c'est-à-dire que ses pieds eurent quatre-vingt-une fois contact avec le fer rouge. Elle n'en éprouva aucun mal et confondit ainsi ses calomniateurs.

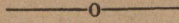
Nous pourrions citer encore nombre d'autres exemples, ils n'ajouteraient rien à la véracité de l'incantation du feu.

Pour ce qui est la cause du prodige, nous l'ignorons, en définitive. La Science

l'étudie ; mais la science est chose humaine, et par conséquent sujette à erreur.

Nous lisons dans la Bible que l'ange du Seigneur descendit dans la fournaise où Nabuchodonosor avait précipité les trois jeunes Hébreux ; il produisit au milieu des flammes comme un vent humide de rosée qui abattit leur ardeur.

Mais il y a aussi de mauvais anges doués d'un immense pouvoir et qui se plaisent à singer les miracles divins. Il ne faudrait donc pas être surpris si là où Dieu bâtit une Eglise, le diable élève une chapelle, puisqu'il est l'éternel contradicteur !



LA FEMME ET L'AUTOMOBILE

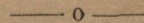
La fréquence des accidents d'automobile est un danger pour tout le monde : pour les piétons et pour les cyclistes comme pour les chauffeurs. Vous avez beau marcher avec prudence, traverser les carrefours avec circonspection, garder une allure modérée si vous conduisez vous-même une machine, toute votre sagesse ne sert de rien quand vous vous trouvez sur le passage d'un insensé.

Dans une collision, les torts sont quelquefois partagés ; le plus souvent, la catastrophe est due à l'inexpérience, au manque de sang-froid ou à la folie d'un des conducteurs. Après chaque épisode sanglant, on propose des mesures correspondant aux détails de cet épisode ; par exemple, à la suite d'un accident survenu au croisement de deux routes, on demandait que tous les carrefours de campagnes — pourquoi pas aussi des villes ? — fussent dégarnis d'arbres et de maisons, afin que les chauffeurs vissent le danger de loin. C'est absurde ; on ne peut promulguer un code à propos de chaque cas particulier.

Un juge anglais se montre plus sage, en dégagant des statistiques un enseignement général. Ce magistrat sagace a noté que, dans soixante-quinze cas sur

cent, c'est-à-dire les trois quarts du temps, il y avait une femme à côté du chauffeur qui causa l'accident ; donc, il faut d'abord interdire aux femmes l'accès de la banquette antérieure. Tantôt elles sont peureuses et s'accrochent tout à coup au bras qui tient le guidon ; tantôt elles sont curieuses, et elles étourdisent de questions un homme que rien ne doit distraire de sa tâche ; tantôt, et c'est la conjoncture la plus grave, elles troublent par leur seule présence le cœur de ce sportsman inflammable.

Toutes les hypothèses aboutissent à la même fin la culbute et l'écrabouillement. Mettez la femme à l'arrière !



Sait-on que sur les 22,975 journaux publiés aux Etats-Unis, 1200 sont écrits en langue allemande, et que sur les 18,000 feuilles rédigées en anglais les Allemands détiennent la presque totalité des actions dans 6,000, alors que dans 7,000 ou 8,000 autres ils possèdent également une bonne partie des actions. Il faut vraiment que la cause de l'Allemagne soit bien mauvaise pour que en dépit de ces influences, elle ait subi, aux Etats-Unis, tant de lamentables échecs.

LE MAL DONT MEURENT LES SCAPHANDRIERS

Rien que pendant le mois de novembre dernier, on a eu à déplorer en Europe la mort de trois scaphandriers qui ont succombé au cours de plongées.

Les statistiques nous apprennent que ces sortes d'accidents ne sont malheureusement pas rares. Le scaphandre est-il donc un appareil d'un emploi si dangereux?

Un professeur grec, M. Livadas, rapporte que sur les côtes d'Afrique la mauvaise façon de se servir du scaphandre coûte, tous les ans, la vie à 120 pêcheurs d'éponges en moyenne, tous dans la fleur de l'âge, originaires en général des îles Hydra, Spetsaï et Egine. Quant à ceux qui survivent, ils retournent au pays affectés de paralysies telles qu'ils sont impropres à tout travail et, quoique paralytiques, ils s'engagent de nouveau comme plongeurs jusqu'à ce qu'ils succombent à la mort fatale des scaphandriers.

L'une des causes de ces accidents est que le scaphandrier descend trop vite au fond et n'a pas le temps de s'accoutumer suffisamment à la pression des eaux. On sait que pendant toute la durée de son séjour sous la mer, l'homme reçoit de l'air par un tube. La pression de cet air est d'autant plus forte que le plongeur se trouve à une profondeur plus grande. Or les gaz se dissolvent dans les liquides proportionnellement aux pressions qu'ils exercent sur ces liquides. Et si le scaphandrier remonte trop vite à la surface, les gaz qui sont dissous dans son sang sont mis en liberté et peuvent provoquer des embolies gazeuses qui, parfois, entraînent

la mort du malheureux.

Autrefois, les scaphandriers remontaient lentement à bord du bateau à l'aide d'une grande échelle qui descendait jusqu'au fond. On ne signalait que de très rares accidents chez les plongeurs employés à récolter le corail sur les côtes de la Catalogne. Mais aujourd'hui, les scaphandriers, pour se donner moins de peine, ont la déplorable habitude de laisser gonfler leur vêtement imperméable par l'air de façon à remonter très rapidement, "en ballon", comme ils disent.

Dernièrement, un italien employé dans les îles de la mer Egée à la pêche des éponges, se tenait, depuis plus d'une heure, à une profondeur de quinze mètres et ne semblait nullement incommodé. S'il s'était senti en danger, il eût fait, en tirant sur la corde, le signal convenu pour qu'on le remontât. Mais il ne fit rien de semblable et se contenta de laisser l'air gonfler son scaphandre.

Il remonta d'un seul coup; mais, à son attitude, les hommes de la barque virent qu'il éprouvait un malaise. Ils se précipitèrent. Quand on enleva le casque, il râlait déjà.

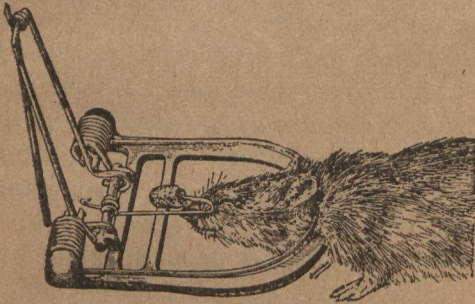
En principe, le plongeur ne devrait pas regagner la surface à une vitesse supérieure à un mètre par minute. Enfin l'appareil qui lui apporte l'air nécessaire à ses poumons devrait commencer, cinq minutes avant sa montée, à lui envoyer des inhalations d'oxygène qui seraient même continuées à bord du bateau pendant un certain temps. Ces inhalations accélèrent considérablement l'élimination de l'excès d'azote dissous dans le sang.

On voit donc qu'avec des précautions et des soins, il serait facile de diminuer le nombre des accidents chez les scaphandriers.

LES ANIMAUX MIS A L'INDEX

Les animaux mis à l'index sont les mouches, les moustiques, les puces et les rats; on pourrait y ajouter les poux, les punaises, les tiques, et la longue série des insectes buveurs de sang.

Tous ces animaux sont des convoyeurs de microbes redoutables. Nous ne connaissons encore qu'une partie de leurs



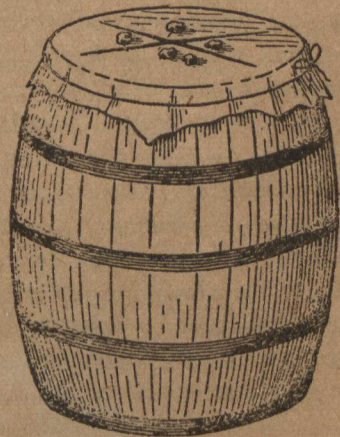
Le piège dit "à guillotine".

méfais; mais la liste en est déjà impressionnante: la peste, les fièvres paludéenne, récurrente, jaune, typhoïde, le typhus exanthématique, le charbon, la paralysie infantile, la maladie du sommeil, le bouton d'Alep, l'ophtalmie purulente... pour commencer, et peut-être peut-on dire qu'ils interviennent, pour une part, dans la propagation de toutes les maladies contagieuses.

Les rats sont de véritables réservoirs à infections. Comme ils mangent de tout, touchent à tout, et ne s'épargnent pas même entre eux, leur corps est un vrai paradis pour les parasites externes ou internes. Les puces, faute de mieux, se logent parmi leurs poils, et boivent leur sang; les trichines s'enkystent dans leurs mus-

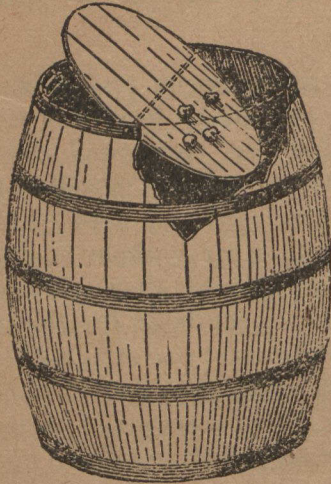
cles; les trypanosomes, les microbes de la peste, se multiplient dans leurs vaisseaux, et il n'est pas invraisemblable qu'ils soient atteints d'autres maladies susceptibles de s'en prendre à nous et qui sont transmissibles par quelque intermédiaire encore insoupçonné. Voici, en attendant, deux cas bien constatés. Les épidémies de peste commencent par attaquer les rats; les puces, qui passent volontiers du rat à l'homme, après avoir piqué un rat malade, viennent piquer un homme sain et lui communiquent la redoutable maladie. Celle-ci se propage ensuite d'homme à homme, par le même moyen. On demandera d'où est venue la peste qui a atteint le premier rat? Là est le mystère, d'ailleurs le même pour toutes les maladies parasitaires; mais on commence à le pénétrer.

Les trichines, ces menus vers qui se



Un tonneau fermé par un papier fendu en quatre est très efficace.

logent dans les muscles et y dorment, enroulés en spirale, au sein d'une sorte de cocon qu'on appelle un kyste, viennent du



Le même tonneau avec couvercle à bascule.

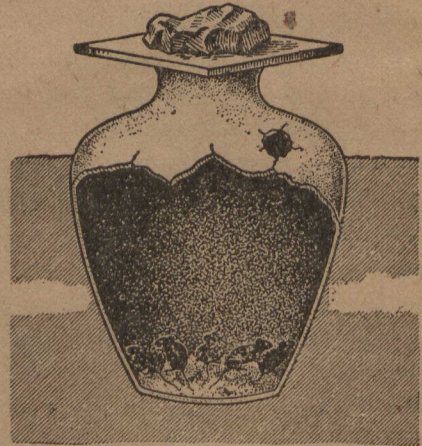
surmulot, le gros rat d'égout. Quand meurt un de ces rats infestés de trichines, ses camarades le mangent; et les trichines qu'il contenait se dégagent du kyste où elles étaient prisonnières dans leur estomac, s'y marient, et, tandis que les mâles disparaissent, les femelles vivent pour assurer l'avenir de leur progéniture. Cet avenir est fort simple: les jeunes éclosent dans le corps de leur mère, dévorent ses viscères, et, quand ils ont terminé leur parricide repas, se répandent dans l'estomac, puis, en hâte, s'engagent dans ses parois, et, parvenus dans les vaisseaux capillaires, sont entraînés par le courant sanguin, qui les dissémine dans tout le corps. Arrivés dans les muscles, ils s'évadent des capillaires et viennent se loger entre les fibres musculaires, où ils s'enferment, finalement, chacun dans un kyste.

Si les choses en restaient là, il n'y au-

rait aucun mal; nous n'aurions garde de nous apitoyer sur le sort des surmulots envahis. Mais il y a les pores, qui, eux aussi, mangent les surmulots morts et s'infestent, comme de simples rats, de trichine. A notre tour, nous tuons le pore pour le manger sous forme de jambon fumé, de saucisson non cuit, dans lesquels les trichines sont demeurées vivantes; elles envahissent le corps des gourmands qui ont copieusement usé de ces comestibles. Ces gourmands sont généralement les Allemands; on a signalé, en Allemagne, des décès causés par les trichines après quelques-uns de ces pantagruéliques repas qui ne déplaisent pas aux Allemands. En France, où l'on fait cuire les viandes, la trichine a toujours passé inaperçue.

C'est donc faire oeuvre utile que de détruire les rats le plus possible d'autant plus que ces vilains animaux ont encore d'autres méfaits sur la conscience.

Ceux qui pénètrent dans les habitations



Un simple piège fait avec un vase de terre.

ont tôt fait de causer d'importants dégâts comme, d'autre part, ceux qui infestent les champs font subir parfois d'énormes

dommages aux agriculteurs. Aussi a-t-on imaginé toutes sortes de pièges pour s'en débarasser, depuis le système dit "à guillotine" jusqu'aux trappes diversement combinées.

On en fait de très efficaces avec un tonneau que l'on recouvre d'un papier fort fendu en croix et sur lequel on dispose un appât; lorsque le rat veut s'emparer, le papier s'ouvre et l'animal tombe au fond du tonneau où il est facile de le tuer. Une variante de ce procédé consiste à installer un couvercle à bascule au lieu de papier.

Un piège qui rend également de bons services pour la destruction des souris des champs consiste en un récipient de terre

vernissée, en forme de large bouteille et que l'on enterre à moitié hauteur dans le sol. On a eu la précaution, auparavant, de percer un trou sur le côté comme l'indique une de nos gravures, on place un appât dans le fond et l'on ferme l'orifice supérieur au moyen d'une planche ou d'une pierre.

Attirés par l'appât, les souris descendent facilement dans le vase de terre mais quand il s'agit d'en sortir, cela leur est impossible.

Ces divers procédés, très simples à mettre en oeuvre, rendront certainement des services aux cultivateurs qui voudront les employer.

— 0 —

NOURRITURE DE LABORATOIRE

On sait qu'un illustre chimiste a prédit le temps où l'homme se nourrira de quelques pilules, renfermant sous le moindre volume possible les substances nécessaires à l'alimentation. Ce jour n'est pas encore venu. En attendant, la science nous offre sans cesse des produits de laboratoire qui peuvent remplacer les denrées naturelles: par exemple, de la fausse viande et du faux lait.

La viande artificielle est faite avec la drèche ou résidu des brasseries, qu'on lave à l'acide sulfurique et qu'on additionne d'un peu de chaux: résultats des côtelettes de porc, de gigots de mouton ou des tranches de boeuf, au gré du consommateur. Des expériences ont été pratiquées "sur des ouvriers et sur des rats"; elles ont été couronnées de succès. Les végétariens s'en applaudiront.

Le lait artificiel provient des pois chinois que les botanistes appellent "soja"; ces fèves broyées et traitées chimiquement fournissent un liquide de composition analogue au lait de vache, mais beaucoup moins coûteux et que n'infectent jamais des germes pathogènes; la majeure partie des vaches sont tuberculeuses; le pois chinois, jamais. Encore une victoire pour le végétarisme.

Viande végétale, crin végétal! Le rôle des animaux se restreindra de plus en plus; ce qui permettra sans doute à l'homme de les exterminer; il ne connaît pas de plus grande joie. Mais quand son génie inventif lui aura procuré des aliments si abondants, si peu coûteux, et que le soin d'assurer son existence lui prendra si peu de temps, espérez-vous qu'il vivra tranquille?

UN PHARE GIGANTESQUE

Nous sommes loin du temps où les premiers phares, le long des côtes, consistaient en de simples feux de bois difficiles à entretenir par le mauvais temps et visibles à courte distance seulement.

Un progrès immense avait été accompli quand on érigea des phares couronnés par le feu d'une lampe à huile munie d'un réflecteur mais l'électricité qui devait ré-

l'extrême pointe ouest des îles Hawaï qui fut récemment construit en France. La lentille que nous représentons dans notre photographie pèse quatre tonnes à elle seule et a environ douze pieds de hauteur, on peut se rendre compte de ses dimensions par comparaison avec l'homme placé au côté.

Son prix de revient a été de douze mille dollars.

La lumière projetée par cette énorme installation peut s'apercevoir facilement en mer à une distance de quarante milles.

— o —

UN BIZARRE ENTERREMENT

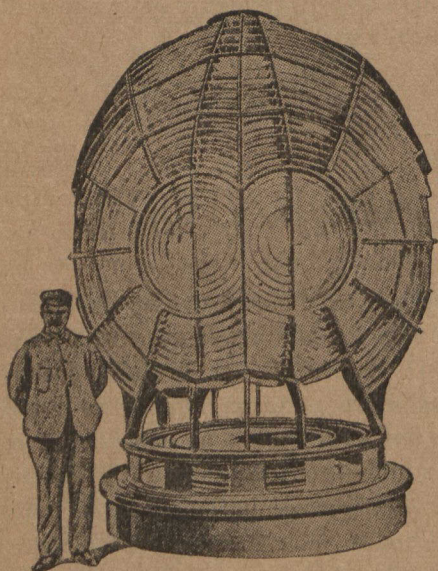
Ivan Sopornowski était un des plus originaux millionnaires qui vivent en Russie.

Mort il a quelque temps, il inséra dans son testament cette étrange clause: "Je lègue 200,000 roubles à la personne qui voudra bien se charger de transporter mon corps de ma demeure au cimetière en aéroplane."

Les héritiers pensaient bien que personne ne se présenterait pour réaliser une aussi invraisemblable "dernière volonté".

Mais ils durent déchanter, car un jeune aviateur sans engagement, Michel Posow, se présenta, cassa le cercueil sur son biplan, prit son vol, faillit se tuer en atterrissant, endommagea même quelque peu le colis funèbre... puis finalement empêcha les 200,000 roubles.

Il ne demande qu'à recommencer pour le même prix.

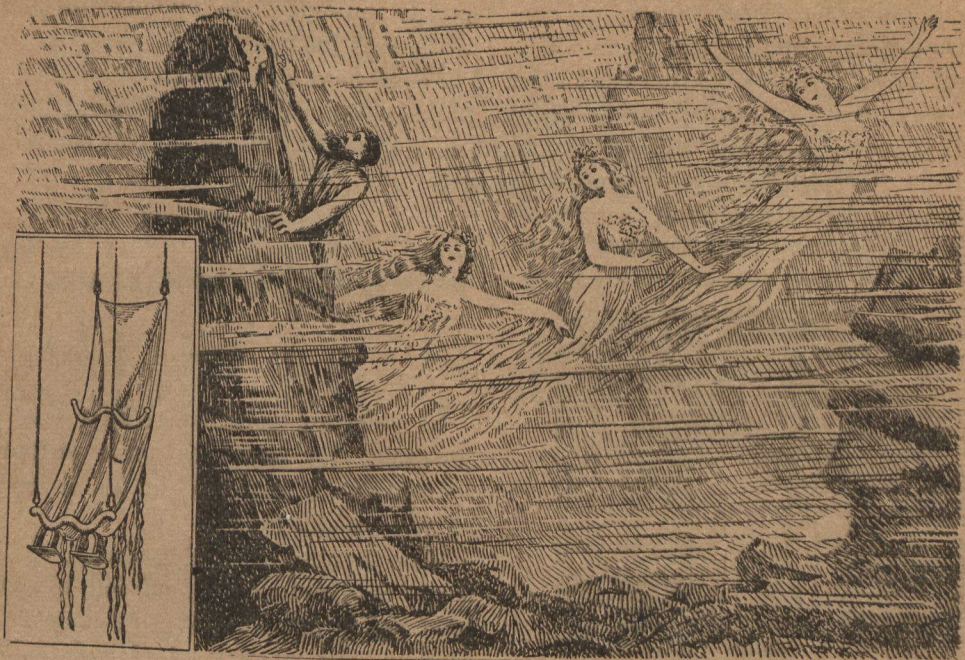


Une lentille qui pèse quatre tonnes.

volutionner tant de branches de l'industrie devait perfectionner bien davantage encore les phares actuels.

Aujourd'hui c'est à peu près le seul mode d'éclairage employé; c'est le plus pratique, le plus économique et le plus puissant.

Un des phares que l'on pourrait citer comme le modèle du genre est celui de



Aspect de la scène dans "les filles du Rhin".

LES MYSTÈRES DE LA SCÈNE

Comment on produit l'illusion au théâtre

Dans un précédent numéro de la "Revue Populaire" nous avons parlé des moyens divers employés par les compagnies de films cinématographiques pour produire l'illusion. Le théâtre ordinaire, lui aussi, qu'il s'agisse de drame ou d'opéra, doit parfois avoir recours à des "trucs" pour les effets de scène et quelques-uns nécessitent un personnel assez nombreux et un matériel bien organisé.

Un effet admirable est celui que l'on voit dans "l'or du Rhin", opéra de Wagner, à l'acte où les trois filles du Rhin selon la légende, apparaissent au milieu des eaux dans lesquelles elles se meuvent avec

autant de grâce que de facilité.

L'illusion est absolument complète et cependant on comprend bien qu'il ne peut pas y avoir en réalité une telle masse d'eau sur la scène; d'autre part il serait impossible aux meilleures plongeurs de s'y maintenir pendant longtemps et surtout d'y avoir une semblable commodité de mouvements et d'allure.

Mais en quoi consiste le truc? Les spectateurs ont beau inspecter minutieusement la scène avec leurs lorgnettes, rien ne décelez un subterfuge quelconque...

C'est que les décors ont été merveilleusement établis et que les machinistes, au-

tant que les actrices elles-mêmes, ont consciencieusement répété leurs rôles.

Ce qui donne l'impression de l'eau? n'est autre qu'un large rideau de gaze tendu devant la scène et les actrices, qui personnifient les filles du Rhin, sont suspendues au moyen de harnais spéciaux, solides et bien dissimulés sous les vêtements. Dans

ger de chute possible tellement les précautions sont bien prises.

Même pour qui connaît le "truc" employé, cette scène est assurément une des plus jolies que l'on puisse voir sur un théâtre.

— o —

L'ALLEMAND A TABLE



Dans les coulisses.

le coin gauche de notre plus grande gravure on voit le détail d'un de ces supports.

Dissimulés dans ce qui représente le fond du fleuve, des machinistes guident les actrices dans leurs mouvements au moyen de câbles en fil d'acier et de poulies; ils les font aller à droite et à gauche, monter et descendre à des hauteurs variant de douze à vingt-cinq pieds suivant ce qui est indiqué et cela sans aucun dan-

Le voici qui commence: déjà ses yeux jouissent, les bouchées qu'il enfourche sont drues et énormes; les os, il les empoigne à pleins doigts.

Il ne savoure pas, il empifre... et il va, il va toujours!... C'est miracle s'il ne se fend pas la mâchoire avec la lame de son couteau; elle lui sert à la fois de cuillère et de fourchette.

Pendant les intervalles du service, il se cure les dents, se déboutonne, mastique une amande, croque un bonbon, relit le menu: son palais doit toujours jouir, sans repos ni cesse.

Lui, il faut qu'il sue en mangeant...

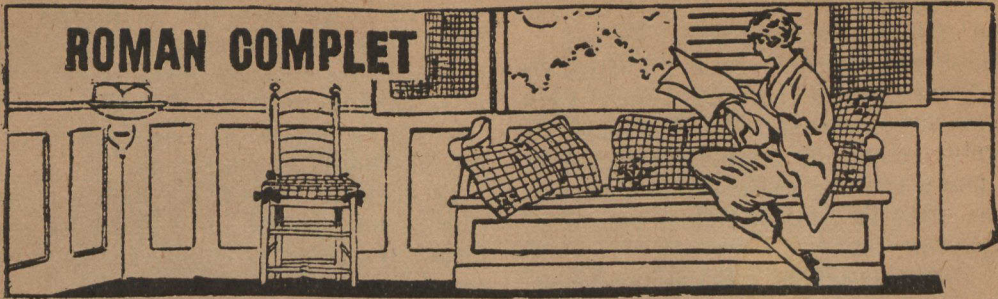
Et ne croyez pas que nous surchargeons le tableau: les Allemands frappent par leurs manières sales à table et la femme y est la digne compagne de l'homme. Avant dîner, elle peut plaire; à table elle répugne.

Ne lui parlez pas d'étiquette, de bienséance, même de propreté.

Sait-elle ce que c'est que de tortiller l'aileron d'une volaille, froisser le joint d'une écrevisse, égayer ses convives de saillies vives ou originales?

Allons donc! En Allemagne, on est à table pour se lester, voilà tout.

— o —



SUR LES ROCHES

Par Arnaud de LAPORTE

CHAPITRE PREMIER

— V'là des étrilles, v'là des tourteaux des beaux tourteaux.

Sa manne sur le dos, Zozo s'en allait comme chaque matin à travers les rues montantes de Sainte-Adresse, offrir sa pêche de porte en porte.

A la vue de ce grand garçon un peu efflanqué, à l'air doux et timide, vêtu de vieilles loques usagées trop larges pour son long corps maigre, les touristes éprouvaient une sorte de pitié et lui achetaient pour quelques sous ses coquillages et ses rocailles.

Son père était un ancien matelot, qui après vingt années de navigation avait pu se payer sur ses économies un petit canot à une voile pour aller tendre des lignes de fonds en vue des côtes.

Connu et estimé de tous, le vieux Le Gonec était un breton pur sang, et quand il avait logé quelque chose dans son crâne de fer, personne ne pouvait l'en faire démodre. Son temps fini au service d'un armateur du Havre il s'était fixé dans cette ville, plutôt que de retourner vers les rochers de Bretagne.

Mais son âme était restée indomptable

et vagabonde, et Maurice son unique enfant marchait sur ses traces. D'un caractère plus doux et plus taciturne, il ne se sentait de goût que pour courir les grèves, attiré par le charme de la mer.

La grande nappe d'eau mugissante exerçait sur cette nature rêveuse un charme irrésistible, l'attirante passive et obéissante qui fascine les marins.

Le jeune homme demeurait des heures entières assis sur les galets, immobile devant le remous des vagues qui se brisaient avec un bruit sourd sur le rivage, roulant les cailloux arrondis au milieu des remous de leur bave laiteuse.

Incapable de pêcher à la marée haute, il contemplait l'investissement méthodique de chaque rocher par le flot qui frappait la pierre d'un brusque ressac.

Incapables de comprendre la sauvagerie tendre de ce pauvre garçon timide, ses camarades l'avaient surnommé Zozo, à cause de cette naïveté apparente et peut-être aussi à cause du sobriquet que portait sa mère "la grande Zette".

Ça avait été une belle fille, dans le temps, que la Grande Zette, et les vieux en parlaient avec des hochements de tête. Plus d'un aurait bien voulu la deman-

der jadis, mais personne n'avait osé car elle n'était pas avenante tous les jours.

Aussi les premiers mois n'avaient-ils pas dissimulé leur rancœur, contre Yves le Gonec qui avait su lui plaire, mais "le Breton" comme ils l'appelaient avait su s'imposer, s'élever au-dessus de leurs tracasseries, et ils avaient fait la paix avec le nouveau venu.

— V'là des étrilles, v'là des tourteaux, des beaux tourteaux !

Zozo ce matin-là criait à perdre haleine, frappant à chaque maison, et lorsqu'une tête passant par une fenêtre entr'ouverte lui faisait un signe négatif, il répondait sans se décourager :

— Ce sera pour demain !... et il continuait sa route.

Par cette chaude matinée de juillet, le petit pêcheur se sentait tout heureux de vivre, sous la tiède caresse d'un air qui lui mettait la joie au cœur.

Parti avant le jour, à la marée descendante, il s'était mis à l'eau jusqu'aux épaules pour fouiller les trous avec son crochet, et sa pêche avait été fructueuse.

Sa tournée finie il s'arrêta sur le boulevard Maritime dans un petit débit, où il avait l'habitude d'aller pour manger un morceau, car ses parents durant la journée ne s'occupaient pas de lui. Ayant du mal à se suffire à eux-mêmes, ils lui donnaient seulement le soir une écuelle de soupe que Zozo avalait rapidement avant de se coucher.

Il entra en souriant et s'assit à son endroit familier dans un coin près de sa fenêtre, à l'arrière d'un bateau de pichepin qui servait à ranger les bouteilles.

— Tiens, te voilà, t'es en avance, lui dit le patron, un gros homme qui, les manches retroussées, trônait derrière son comptoir, t'as l'air bien joyeux à c't'heure. C'est-y que t'aurais péqué une sole, des fois ?

Et comme le pauvre garçon faisait "non" de la tête, son interlocuteur dit :

— Alors qu'est-ce que tu prends ?... Si tu veux du fromage j'en ai du frais... et s'il te reste encore quelques tourteaux je te paye un petit sou de café.

— Ça va, fit Zozo, choisissez, y en a ben une douzaine pour vous.

Le débitant souleva la manne, et passant sa tête dedans, il examina les crustacés qui s'agitaient en ouvrant leurs pinces.

— Ils sont bien vigoureux tes pensionnaires, hé, gars !

Par prudence il alla chercher une bassine de fer, et y renversa le contenu du panier pour faire son choix sans danger.

— Là, ajouta-t-il en s'essuyant les mains à son tablier, dépêche-toi d'en finir et nous prendrons un coup de calvados.

Aussitôt son repas terminé, le petit pêcheur avala d'un trait un verre de cidre aigre et noirâtre, puis il choqua son bol de faïence bleue contre celui du débitant après y avoir versé une large goutte d'alcool.

— Allons, adieu, fit Zozo en jetant son panier sur son épaule, à la prochaine... et il sortit en sifflotant.

Avant de regagner son logis il traversa le boulevard et accoudé sur le parapet de fonte, il contempla le flot qui battait son plein.

Le temps s'était sensiblement assombri, et la surface de l'eau huileuse, sans une vague, avait pris une teinte métallique avec le reflet des nuages.

Subitement la température était devenue lourde, la poussière soulevée par le vent formait par endroit des tourbillons sur la chaussée.

— Il va nous venir un grain tout à l'heure, fit soudain une voix tout près du jeune homme.

— Tiens, c'est vous monsieur Albert, s'écria Zozo tiré en sursaut de sa rêverie. Je ne vous avais pas entendu venir.

— Je m'en doutais un peu, répondit en souriant l'ouvrier voilier qui marchait

pieds nus sur le trottoir de bitume, avec ces souliers-là on ne risque pas d'user ses semelles et on ne fait pas de bruit.

— Et vous n'êtes pas à la pêche d'une mer comme ça.

— Ce matin j'avais presque envie de décrocher mon rafiau, mais c'est une plate et avec les barques sans quille, faut pas se risquer, surtout que le temps n'est pas sûr. Ça peut changer tout d'un coup.

Et regardant la mer en ricanant, il murmura :

— Elle a plus d'un tour dans son sac, la gueuse, on ne s'y fie pas trop non plus, elle fait la douceuse, puis elle vous happe au moment où on ne s'y attend pas.

Ancien matelot lui aussi, Albert savait que les mers d'huile ne disent rien qui vaille.

Dans le temps il avait navigué sur les paquebots de la Transatlantique, maintenant il travaillait dans le port à réparer les voiles des navires de commerce.

L'hiver ça allait, il se faisait de grosses journées, mais l'été il n'avait pas grand ouvrage, car les bateaux faisaient leur trafic, c'était pour lui la morte-saison, et il bricolait dans une mauvaise barque, gagnant tant bien que mal de quoi joindre les deux bouts.

Il avait loué dans le quartier Saint-François en deça du pont, un petit logement, où il vivait seul avec sa fille Madeleine, une gamine de seize ans. Resté veuf de très bonne heure, il s'était vu réduit à élever cette enfant par ses propres moyens.

Que de privations avait-il eues à supporter pendant toute sa vie, que d'inquiétude durant les traversées, alors qu'il était au large entre le ciel et l'eau, laissant la petite à des mains étrangères.

La fillette abandonnée à elle-même, avait poussé malgré tout au milieu de cette atmosphère misérable, n'ayant d'autre surveillance que la garde d'une voisine vendeuse à la poissonnerie qui l'emme-

nait à sa boutique, les jours de marché.

Cette dernière s'était prise d'une véritable affection pour Madeleine et maintenant elle l'avait attachée à son étal, lui permettant d'apporter un peu d'aisance sous le toit familial.

— T'as encore été traîner sur les roches aujourd'hui, mon pauvre gars, fit Albert en posant sa main sur l'épaule du jeune homme, il n'y a pourtant pas gros à faire pendant les marées de morteau. Si tu voulais on pourrait s'entendre, et tu viendrais avec moi l'hiver, je t'apprendrais le métier.

Mais Zozo haussa les épaules :

— J'ai encore le temps !

— Je te dis pas non, mais tu sais, petit, faut voir un peu, le pain vous arrive pas tout cuit dans le bec, si jamais l'idée te change, tu pourras venir me trouver. Madeleine travaille maintenant, elle courrait bien avec toi quand elle était gosse, mais elle est devenue sérieuse, elle est en place chez la mère Lefranc, à la Halle, et elle s'en porte pas plus mal.

Le pêcheur d'étrilles lança un regard oblique vers son interlocuteur et se mit à sourire.

Que lui importait l'avenir à lui, qui n'en avait jamais fait qu'à sa tête ? Il préférerait de beaucoup se laisser bercer par cette insouciance heureuse qui vous conduit par la main sans prendre la peine de réfléchir.

Il verrait plus tard en revenant du service, car il avait quatre ans à naviguer sur les vaisseaux de l'Etat... d'ici là...

— Tiens, fit soudain Albert les deux poings sur les hanches, il y a des moutons là-bas, la brise se lève, c'est encore du mauvais temps qui se prépare.

En toute hâte quelques chalands aux voiles brunes et rapiécées regagnaient le port.

Comme le vent se mettait à souffler avec plus de violence, l'ouvrier releva d'un geste son tricot de laine bleue.

— Ah ! je te quitte, Zozo, dit-il, je vais voir Julot s'il veut venir ce soir au bouquet. Avec un peu de houle on en ferait pas mal sur la digue nord... Souhaitte le bonjour de ma part à Zette et à ton vieux têtù de père. Je parie qu'il est encore sur l'eau à l'heure qu'il est, quel diable d'homme... Il n'a jamais voulu en faire qu'à sa tête, t'es tout pareil !...

A ces mots Albert s'éloigna.

Le jeune homme le regarda s'en aller du pas chaloupant et tranquille, puis se mit en route pour entrer rue de la Halle où habitait sa mère.

Chemin faisant il songeait aux paroles du voilier. Ce n'était guère à lui cependant de faire de la morale, il travaillait, sans doute, mais combien de temps ; juste six mois de l'année, et après il faisait comme les autres, dormant le jour sur le coin d'une table dans quelque salle d'auberge, du côté de l'Arsenal, et la nuit traînant son filet le long des jetées pour pêcher quelques livres de bouquet qu'il écoulait à la poissonnerie ou qu'il allait vendre à Trouville durant la saison.

Non, tant qu'à faire, il préférerait de beaucoup sa vie à lui, Zozo le pêcheur d'étrilles, qui lui garantissait son indépendance.

Rapidement, il monta le boulevard de Strasbourg, le chemin le plus direct pour rentrer chez lui.

Il ne put s'empêcher de ressentir un sentiment de pitié à la vue des groupes qui allaient et venaient préoccupés sur les trottoirs.

Loin d'envier ces gens aux allures aisées causant haut, discutant d'affaires considérables, il préférerait sa condition modeste, son humble métier exempt de soucis.

Aux heures de la vente il entendait les pêcheurs causer entre eux, et quand il rôdait aux alentours du tribunal de Commerce, il écoutait raconter les faillites des Compagnies des armateurs qui sor-

taient ruinés, étranglés en une journée par un coup de Bourse.

Et c'était pour en arriver à la culbute que ces gens-là se donnaient tant de mal. S'il fallait finir dans la misère, autant y croupir toute sa vie, au moins, il n'aurait pas de regrets.

Devant l'hôtel de ville, Zozo regarda l'horloge.

— Quatre heures, fit-il, laissons les tourteaux pour aujourd'hui, la mer ne sera basse qu'à huit heures, ils m'attendent bien jusqu'à demain.

Prestement il tourna une rue transversale et arriva devant sa maison.

Après avoir grimpé le petit escalier sombre et tortueux, il frappa à la porte.

— Salut, la mère, fit-il en entrant.

La Zette qui travaillait à coudre leva la tête et le regarda de travers.

— Te voilà, galvaudeux, où as-tu encore été, lui dit-elle, t'es pas paru de la matinée, tu ne me feras pas croire que t'es resté toute la journée à bricoter. T'as pour sûr quelque connaissance par là ?..

Zozo regarda sa mère en souriant, car il savait que la pauvre femme se fâchait jamais sérieusement avec lui :

— Rassure-toi, s'écria-t-il, je n'ai pas de connaissance... Ça viendra peut-être ? J'ai été aux étrilles comme d'habitude !

Sans en dire plus long, il embrassa Zette.

— Mon gars, fit cette dernière, t'as pas pour deux sous de méchanceté, mais j'aimerais mieux te voir pêcher d'autre chose que de la rocaille.

Négligeant ces observations quotidiennes le jeune homme continua :

— A propos, Albert m'a dit de te souhaiter le bonjour.

— C'est bon, répondait la femme en tressaillant, s'il t'en reparle, tu garderas tes commissions pour toi, et tu lui diras de ma part qu'il me laisse en repos... Quand il y a vingt ans, j'ai choisi Le Go-

nec c'est que j'ai bien voulu, ça ne le regarde pas.

Zozo sourit et ne répondit rien.

Souvent il avait entendu dire qu'autrefois le voilier avait demandé sa mère et que malgré son refus, il avait conservé pour elle un sentiment.

— Quand tu me regarderas, planté comme un mât d'artimon, s'écria la Zette avec impatience, c'est la vérité !

La femme du pêcheur tourna le dos à son fils et retourna s'asseoir près de l'unique fenêtre qui éclairait le modeste intérieur.

Un instant elle resta la tête dans ses mains avant de se mettre à raccommoder les vêtements de son homme qui allait encore rentrer de la pêche, mouillé jusqu'aux os et qui avait besoin de se changer en arrivant.

Silencieux Zozo la regardait, accroupi dans un coin, les bras croisés.

— Tiens, Maurice, fit-elle soudain, passe-moi la veste et le suroît de ton père, que je les vérifie un peu, il y a sûrement des trous à passer le poing... Allons, remue-toi, tu rêvasseras après. Et comme le jeune homme n'obéissait pas assez vite, elle se leva d'un bond.

— Ah ! feignant, soupira-t-elle, veux-tu que je te dise, t'es tout comme Le Gonce, il est pas capable de se servir. Car c'est vrai que tu lui ressembles à ce grand vaurien, t'as les mêmes yeux, avec son air de pas y toucher, et ses gestes, et sa voix... Ah ! dame ! c'était un rude gars. Avec ça qu'il n'est pas plus raisonnable que toi, lui non plus, depuis le matin qu'il est parti tout seul sur son méchant sabot pour pêcher au moins cinquante soles de carrelets. Si ça a du bon sang, mais il est plus têtu qu'une bourrique, quand il a quelque chose là...

A ces mots elle se toucha le crâne et continua à coudre après avoir levé les bras en l'air.

Zozo avait décroché un filet qu'il se mit

en devoir de repriser...

— Sais-tu, reprit la Zette, ce que tu devrais faire, c'est d'aller voir sur l'avant-port, s'il n'est pas rentré, je suis comme qui dirait inquiète.

Et fronçant les sourcils, elle frissonna.

Le jeune homme ne se le fit pas dire deux fois, et sortit sans bruit, sur la pointe des pieds.

Dehors le vent s'était élevé tout à fait.

— C'est la tempête, pensa Zozo, pourvu que le père ait eu le temps de débarquer.

Mais sa pensée s'arrêta là.

Il avait si souvent vu Le Gonce et tant d'autres revenir par des gros temps, qu'il ne s'inquiéta pas davantage. A vivre sans cesse avec le danger les marins se laissent influencer par une sorte de fatalisme, ils supportent leur peine avec une résignation passive et se disent après le grain :

— Bah ! ce n'était pas pour aujourd'hui.

Le petit pêcheur s'en allait d'un pas nonchalant, les deux mains dans ses poches, tandis qu'il percevait très distinctement au loin, le bruit des vagues qui frappaient la digue comme des coups de canon.

Arrivé au sémaphore, il longea le quai où se trouvaient les bateaux de pêche dansant sur leurs faibles amarres. Il les examina en détail les uns après les autres et ne voyant personne il regagna la jetée où une foule de curieux s'étaient rassemblés pour assister à la sortie d'un transatlantique. Des femmes encapuchonnées dans de longues écharpes qui leur cachaient presque totalement la figure, se haussaient appuyées sur l'épaule des hommes, qui leur jumelle à la main, regardaient vers le large.

Plongés dans une contemplation muette, tous semblaient figés dans leur petitesse devant l'immensité des flots en courroux.

Les phrases hachées par le vent s'entre-croisaient sans suite.

— "La France" ne va pas sortir d'un temps pareil !

— Pensez-vous ? Ces grands bateaux-là, ça ne s'arrête pas pour si peu.

— Et puis faut assurer le service postal.

— Que c'est beau, s'écria soudain une jeune femme fort élégante en s'emparant de la lorgnette qu'on lui tendait. Que c'est beau !

— Oui sur le plancher aux vaches, fit une voix derrière elle.

Zozo se retourna et reconnut Albert.

— Va encore y avoir des épaves à la côte cette nuit, continua l'ouvrier en enfonçant sa casquette jusqu'aux oreilles pour empêcher le vent de l'arracher de dessus sa tête.

— Je suis là, reprit-il, histoire de tenir compagnie à Madeleine qui voulait à toutes forces voir démarrer le transat... Comme si elle ne le connaissait pas.

Maurice s'approcha de la jeune fille et lui serra la main amicalement, en camarade, tandis qu'elle le saluait d'une petite inclination de tête.

— Alors, tu es venue là aussi ? interrogea Zozo.

— Comme les autres, répondit Madeleine, seulement je croyais pas qu'il y aurait autant de brise, ni autant de monde.

Et voyant qu'Albert s'en allait en compagnie de Julot qui venait de le rejoindre, elle ajouta :

— Si tu veux, on pourrait aller plus loin... à quoi bon rester là... Et puis, j'ai froid !

A ces mots la jeune fille ne put retenir un frisson.

— Comme tu voudras, répondit Zozo, on pourrait grimper jusqu'à la Hève !

Le long du boulevard Maritime la foule était moins compacte, car les vagues battaient le parapet et inondaient dans toute sa largeur le trottoir de bitume.

— Regarde, s'écria Zozo, en étendant la main vers l'horizon, on ne voit pas une voile... Le père est parti, depuis ce matin, mais il doit être rentré à présent.

Se tenant par le bras, les deux jeunes gens restèrent pendant un instant en admiration.

Les vagues déchaînées frappaient à coups redoublés les digues qu'elles recouvraient de larges nappes blanches, tandis que de gros nuages noirs, amoncelés par la tempête, se poursuivaient dans une course folle.

Un éclair sillonna la rue, suivi aussitôt d'un roulement de tonnerre.

Instinctivement Madeleine se signa.

— Ne restons pas là, fit-elle... il pleut, tâchons de nous mettre à l'abri.

Hâtivement elle entraîna Zozo, et ils gagnèrent la devanture du petit café où le matin le jeune homme avait vendu ses étrilles.

A peine avaient-ils eu le temps de s'y blottir que de larges gouttes se mirent à tomber en abondance.

Maintenant Zozo se sentait tout triste, il avait le cœur gros et comprimait un sanglot.

Il tenait dans sa main la main de Madeleine.

Sa nature nerveuse et sensitive était bouleversée par ce brusque retour des choses, qui formait un contraste aussi absolu avec le soleil radieux du matin.

La pluie tombait dru, formant de petites clochettes sur le sol.

Quelques malheureux ramasseurs de galets, des gars de la rampe comme les appellent les pêcheurs, ne pouvant plus tenir dehors, accouraient vers le café pour y chercher un abri momentané.

Ayant abandonné leur sac sur la grève, ils glissaient sur la chaussée avec leurs pieds nus, ils juraient à haute voix et se poussaient entre eux pour aller plus vite.

Le premier arrivé s'ébroua bruyam-

ment et s'essuya le front d'un revers de main.

— Allons, les amoureux, faites-nous un peu de place, grogna-t-il.

A ces mots Zozo tressaillit.

Les amoureux ! — Pourquoi ce grand gars à cote bleue dans sa grossièreté naturelle avait-il employé ce terme ?

Tandis que les rires fusaient tout autour de lui, il leva des yeux inquiets vers Madeleine qui lui sourit gentiment.

Troublé par cette phrase lancée à l'improviste, le petit pêcheur d'étrilles semblait tout à coup découvrir un sentiment dont il n'avait jamais soupçonné l'existence.

Depuis son enfance, il avait couru avec la jeune fille, les roches à marée basse, et il la rencontrait presque tous les jours, ce n'avait été jusqu'ici qu'une camarade de jeux et il la voyait encore avec ses yeux d'enfant, quand elle l'appelait à son secours, pour l'aider à soulever une pierre trop lourde pour ses petits bras.

Et un simple mot prononcé au hasard, une parole soudaine portée par le vent à son oreille venait d'être pour lui une révélation.

— Les amoureux ! murmura-t-il à voix basse.

Profondément ému à cette pensée, il pressa longuement les doigts de Madeleine qui lui abandonna sa main.

D'un mouvement instinctif il se campa dans ses pauvres hardes, cambrant sa taille avec une attitude fière et indépendante, comme l'avait fait sans doute jadis Yves le Gonec, alors qu'il courtisait la Zette.

L'orage très violent avait été de courte durée, le vent s'apaisait, et une fraîcheur agréable amenait une détente générale.

— Tu viens, dit Madeleine en rangeant sa coiffure ébouriffée par la bourrasque.

Et souriant le jeune homme la suivit.

Son coeur débordait d'une joie intense, il éprouvait pour ainsi dire le besoin

de conter son bonheur à tout venant.

Aussi avant de s'éloigner, cria-t-il au grand diable à cote bleue :

— Au revoir, gars !

Il avait presque envie de lui dire merci !

— Si nous allions jusqu'aux falaises, demanda la jeune fille après avoir fait quelques pas, voilà l'orage passé, nous rentrerons après.

Zozo pour toute réponse la prit par le bras et ils se mirent à marcher, sans se parler, d'un pas cadencé, presque graves, en proie au même désir d'être seuls, de fuir les indiscrets.

La même pensée de tendresse agitait leur âme d'un amour tout nouveau qui étreignait leurs deux coeurs d'enfants.

Lentement ils suivaient la grève, trébuchant sur les galets humides, glissant sur les algues fraîches apportées par le flot, et ils souriaient à chaque faux pas, qui les rapprochait l'un de l'autre.

Zozo sans le vouloir respirait, comme par bouffées, les cheveux de la jeune fille qui le troublaient de leur enivrant parfum.

Apercevant une sorte de dalle plate, ils sautèrent dessus.

Là comme grandis, plus à l'aise sur ce refuge improvisé, ils se regardèrent tout étonnés de se trouver là.

— Madeleine, prononça Zozo à mi-voix.

Elle lui répondit tout bas :

— Maurice.

— Pour la première fois elle l'avait appelé par son nom.

Dans une sorte d'interrogation muette le jeune homme considéra longuement sa petite amie, et la prenant par la taille, il l'embrassa éperdûment, avec un geste gauche d'amoureux novice.

Les flots plus calmes à la marée descendante, se brisaient sans fracas découvrant une à une les roches, où les deux petits pêcheurs étaient venus si souvent ensemble, apaisant leur fureur pour ne pas trou-

bler ce serment d'amour.

Au loin le soleil incendiait le ciel, déchirant par place les derniers nuages noirs de son intensive clarté.

— Dieu, que c'est joli, s'écria la jeune fille transportée par ce cadre merveilleux, que c'est beau !

Et tournant subitement la tête...

— Tiens Maurice, voilà "la France" qui sort ! Regarde.

Profitant de l'accalmie, l'immense transatlantique s'avancit majestueusement à petite allure derrière son remorqueur, rompant le grand silence du soir par le beuglement prolongé des sirènes de ses quatre cheminées.

— Ils auront encore du mauvais temps au large, murmura Zozo... On part comme ça et des fois on ne revient pas.

Madeleine lui fit un geste de reproche et pour chasser cette pensée de tristesse, elle lui tendit ses lèvres pour la première fois.

Elle voulait dans ce moment d'abandon éloigner toute mélancolie, pour ne songer qu'au bonheur présent.

Alors le jeune homme la pressant tout entière contre lui, lui rendit son baiser.

Ils demeurèrent ainsi quelques instants, unis dans une étreinte passionnée enveloppés dans leur rêve, les yeux fermés, bercés par le murmure des vagues, et comme protégés par les dernières lueurs du soleil couchant.

— Revenons, fit soudain Madeleine, voilà la nuit qui vient.

Rapidement ils gagnèrent le port.

Avant de se séparer, ils jetèrent un coup d'oeil amical vers la grève où ils venaient d'échanger leur premier serment.

Tout là-bas un groupe d'hommes couraient perdus dans la brume du soir.

Des pêcheurs qui ont trouvé une capture sans doute, où qui débarquent, dit Zozo à moins que ce ne soient des gars de la rampe en train de piller une épave.

— Au revoir, Maurice, fit la jeune fille en lui tendant la joue pour un baiser d'adieu... A demain.

— A demain, répondit Zozo et il partit en courant dans la direction de la rue de la Halle, car il était déjà tard.

Madeleine le regarda s'éloigner en lui faisant avec la main de petits signes d'amitié.

Quand il eut disparu elle resta long temps à rêver de son roman d'amour à peine ébauché.

Tout lui semblait charmant et un rien la faisait sourire. Elle aurait voulu rester ainsi, seule avec elle-même, dans une sorte de recueillement.

Soudain une ombre marchant à pas précipités passa tout près d'elle en la frôlant.

La jeune fille sursauta... Elle venait de reconnaître Albert.

— C'est toi, père, fit-elle timidement.

— Oui, répondit ce dernier la voix blanche.

— Qu'est-ce que tu as, tu es tout pâle et tout mouillé. Tu es tombé à l'eau ?

— Non, il y a un malheur d'arrivé.

Et comme Madeleine l'interrogeait du regard, il murmura en soulevant sa casquette.

— C'est le corps du Breton qui a été jeté à la côte, et qu'on vient de retrouver à marée basse... Alors, j'ai été donné un coup de main pour le repêcher... C'était tout naturel !

Et sans en dire davantage, il entraîna Madeleine, qui pleurait silencieusement, par petites saccades, en mordant son mouchoir.

CHAPITRE II

Albert était rentré la tête basse.

Sombre et taciturne il avait passé une partie de la soirée chez lui, n'osant aller annoncer à la Zette le malheur qui la frappait.

Il était demeuré les coudes sur la table sans toucher à son repas, et, la tête dans ses mains, il avait médité pendant près d'une heure, les yeux baissés dans la crainte de rencontrer ceux de Madeleine qui sanglotait en proie à un profond chagrin.

La pauvre fille songeait elle aussi à la douleur qui étreignait le cœur de Zozo, si près du sien maintenant, et elle aurait voulu alléger la peine de l'être aimé, en y prenant une part sensible.

Elle paraissait si abattue que son père dut user de son autorité pour la faire se coucher.

— Va, mon enfant, lui dit-il doucement, tes pleurs ne peuvent rien, il vaut mieux agir à l'heure qu'il est... Il faut trouver un moyen d'alléger leur misère, qui doit être lamentable. Mais comment?... Enfin je vais y réfléchir, la nuit me portera peut-être conseil... Vois-tu, entre gueux, il faut se tendre la main.

A ces mots il l'embrassa sur le front, et la prit doucement par le bras pour la conduire lui-même dans sa chambre.

— Là, ma petite calme-toi, ne t'alarme pas trop, le vieux loup de mer veille sur la Zette et sur son orphelin

Resté seul, Albert se reprit à songer.

La mort tragique de Le Gonec faisait soudain revivre dans son cœur tout un passé d'espérance évanoui brusquement par l'arrivée du pêcheur breton. Non pas qu'il eût jamais osé lui souhaiter un sort aussi triste, au contraire il ressentait pour le mari de la Zette une véritable estime.

Mais malgré tout, un combat violent se livrait dans son cœur d'amoureux éconduit, entre les sentiments d'humanité qui caractérisent la première vertu des matelots, et une sourde rancune qui semblait aujourd'hui se raviver, comme un feu couvant sous la cendre.

Cet amour qu'il avait cru éteint, disparu, envolé à tout jamais, le tenaillait

maintenant plus âpre et plus tenace.

Ah ! comme il l'avait aimée autrefois, cette grande Zette, si jolie avec ses longs cheveux noirs, un visage aux traits durs, s'éclairant d'un petit sourire, quand lui, Albert, faisant un brin de causette avec elle, en la tenant par le bras.

Car ils s'étaient presque promis.

Et puis, un soir, au milieu d'une bourrasque d'hiver, un grand paquebot était entré lentement dans le bassin de l'Eure, ayant à son bord Yves le Gonec.

L'ouvrier avait ressenti à ce moment une commotion cruelle à la vue de ce bâtiment. Sans savoir pourquoi il avait pressenti que ce grand navire lui broyait la poitrine sous son poids, et en écoutant le clapotis des hélices, il lui avait semblé que les ailettes d'acier lui déchiraient le cœur.

Glacé des pieds à la tête, il avait senti ses yeux se troubler comme sous un coup de masse.

Et il avait suffi d'un nouvel arrivant, d'une circonstance inattendue pour briser tout son bonheur. Comme elle lui avait paru fière le jour de ses noces, la jolie fille marchant l'allure dédaigneuse au bras du Breton qui se dandinait de toute sa haute taille. A peine si elle lui avait rendu son salut, quand, sur son passage, il avait timidement levé sa casquette de cuir.

Depuis lors il avait cessé de la voir, par dépit d'abord et ensuite par discrétion, car après tout elle était bien libre.

— Elle n'était pas faite pour moi, avait-il pensé, et le cœur très gros les premiers temps, il avait repris la mer afin d'oublier.

A son retour d'une longue campagne aux Antilles, il s'était marié en désespoir de cause pour essayer de chasser définitivement le souvenir de Zette.

Mais la malchance avait éprouvé un malin plaisir à s'acharner après lui, sa femme était morte au bout de quatre ans, lui

laissant Madeleine pour toute consolation.

Malgré tout, cela avait été un réconfort pour le pauvre diable, de penser qu'il lui restait encore une attache avec la vie. C'est pourquoi il avait lutté avec la dernière énergie afin d'élever sa fille.

Elle avait été pour l'abandonné un but dans son existence aventureuse, et bien loin, là-bas, sous l'ardeur du soleil de feu, entr'ouvrant sa veste de grosse toile, il en tirait un portrait de la petite qu'il embrassait avant de s'endormir sur la planche qui lui servait de lit.

Aussi ce soir, étreint par un reste d'amour qui semblait renaître aussi ardent que par le passé, il ne s'était pas senti le courage d'assister au désespoir de la malheureuse veuve.

Lentement il promena son regard dans la pièce comme pour y chercher un souvenir, mais il ne voyait au mur que ses filets usagés, et dans un coin les cordeaux de ses lignes.

Rien, il ne possédait rien, nul objet à qui il aurait pu parler d'elle, aucune de ces petites choses qui en disent long au coeur, aux heures de détresse et de solitude.

La tête lourde, il se leva sans bruit et courut ouvrir son armoire.

Soulevant une pile de vieux vêtements rapiécés, il tira une petite boîte de bois blanc, dans laquelle il rangeait ses économies.

Levant le couvercle avec précaution, il contempla les pièces les unes après les autres.

Il lui restait juste soixante-francs, deux beaux louis d'or et de la menue monnaie.

Tout ce qu'il avait pu mettre de côté pour le terme.

Un instant il songea à prendre cet argent et à courir le porter chez les Le Gonnec, mais il se ressaisit aussitôt.

Si on le jetait à la porte, lui Albert,

que deviendrait Madeleine ?

Non, ça jamais. Il ne voulait pas y songer.

Le plus sage était de fournir une somme de travail supérieure, de prendre sur ses nuits au besoin. Du reste il était décidé à tenter l'impossible, et le mieux était de commencer tout de suite, car la misère n'attend pas.

Le front moite de sueur il ouvrit sa fenêtre toute grande.

Dehors il faisait frais et doux, une petite brise agréable qui invitait à sortir.

— Un vrai temps de bouquet, pensa Albert, il faut y aller... Du courage, pauvre vieux, c'est pour plus malheureux que toi.

Poussé par une ardeur nouvelle, oubliant sa fatigue, il enfla rapidement un tricot de laine sec, et saisit son filet carré encore humide de la veille.

Avant de sortir il jeta un dernier coup d'oeil vers la chambre de Madeleine pour s'assurer si sa fille dormait.

— Ça va, fit-il simplement, et il descendit à pas de loup l'escalier.

Julot qui devait l'accompagner l'attendait en bas.

— Tu as mis le temps, vrai, s'écria ce dernier en maugréant selon son habitude, je croyais, ma parole que tu avais mangé la consigne, v'là une heure que je suis de quart !

Albert lui fit de la main le geste de se taire et le prenant par le bras il lui murmura dans l'oreille.

— Ce n'est pas de ma faute, j'ai été là-bas.

Julot baissa la tête. Il avait compris ce que voulait dire "là-bas", car la nouvelle s'était répandue comme une traînée de poudre.

— Alors, soupira-t-il, on va tout de même au bouquet.

— Oui, ce sera pour elle !

— Comme tu voudras, je te donnerai ma part, on serrera sa ceinture d'un cran.

Et tous deux, le front bas, s'enfoncèrent dans l'épaisseur de la nuit pour gagner la digue.

La mère de Zozo avait eu en effet une crise terrible, lorsqu'un pêcheur plus hardi que les autres, était venu lui annoncer l'accident.

Sortant de sa maison, les yeux hagards hurlant dans la rue comme une folle, elle avait couru d'une traite jusqu'à la morgue où le corps de Le Gonec avait été déposé.

Devant le long cadavre tout blanc étendu sur la dalle, elle s'était effondrée dans un sanglot, tandis que le garde maritime rompu à ce genre de spectacle la contemplait impassible.

— Qu'il est grand, gémissait-elle sans cesse, qu'il est grand...

Et se prenant la tête à deux mains, elle insultait violemment la mer avec des expressions de furie délirante.

La constatation terminée, une voiture de place reconduisit chez elle la malheureuse qu'on avait été obligé d'arracher violemment de la grille où elle se cramponnait désespérément.

Zozo n'avait pas eu le courage d'accompagner sa mère ; dominé par un terreur invincible, il était resté toute la nuit affalé sur une chaise, où brisé de fatigue, il avait fini par s'endormir au lever du jour.

Avec le jour, la Zette retrouva un peu de calme, elle changea de toilette et revêtit sa robe des dimanches.

Longuemnt, elle la toucha, la regarda, avant de la mettre cette jupe de soie noire, que le Breton lui avait payée le soir où il avait gagné un prix aux régates d'Honfleur.

A cette vue, un pâle sourire se dessina sur ses lèvres.

C'étaient les derniers vestiges de son bonheur ravi, brisé par le caprice redoutable de la mer, cette robe de deuil, et une photographie de son mari, un grand

portrait en pied représentant Le Gonec à l'arrière d'un bateau.

Lentement, elle s'habilla et aussitôt prête, elle alla s'agenouiller devant l'image du disparu. éprouvant une sorte de honte à pleurer devant les rudes traits de cette figure énergique.

— Veuve... balbutia-t-elle à voix basse, je suis veuve... Mon pauvre homme, te v'là parti tout comme les autres... elle t'a pris, toi aussi... Elle n'en avait donc pas assez.

Assise sur les talons, elle resta ainsi toute la matinée dans l'accablement d'une inconscience passive et résignée, se plaignant sans colère comme un être faible ayant perdu son suprême appui.

Debout à côté d'elle, Zozo, les mains jointes, murmurait une prière.

Vers midi quelques coups frappés discrètement à la porte les firent tressaillir tous deux.

Péniblement, la pauvre femme se leva et alla ouvrir.

C'était la mère Lefranc, une marchande de la Halle, qui venait essayer de la consoler.

— C'est moi, ma Zette, fit simplement cette dernière en se signant devant le portrait du mort.

J'ai pas pu venir plus tôt rapport aux clients, comprenez-vous, mais je me suis dit comme ça ! faut pas la laisser seule ; aussi j'ai pensé bien faire en vous emmenant manger chez nous. Ça vous changera toujours les idées.

La brave créature cherchait dans ses mots à ne plus froisser la Zette qu'elle savait susceptible, et qu'une parole maladroite aurait pu blesser.

Elle ne savait que trop par expérience combien est grande la pénurie des veuves de pêcheurs, au lendemain de semblables catastrophes.

Que de misères criantes elle avait soulagées discrètement, sans bruit, cherchant

a passer inaperçue, avec la seule pensée de faire le bien.

Car sous son aspect rude et bourru, la grosse femme cachait un coeur d'or. Après au gain, terrible avec ses clients, marchandant pour un sou avant de se défaire d'une langouste, elle vidait sa bourse sans compter quand l'occasion se présentait.

Déjà elle avait recueilli la fille d'Albert, servant de mère à l'orpheline, et la plupart du temps elle acceptait la pêche que des pauvres bougres lui apportaient, attendant après cette vente pour s'acheter de quoi manger.

— Alors, c'est dit, ma Zette, je vous emmène, faut pas rester là, ça ne vous vaut rien, tout ça, c'est des chagrins inutiles... et toi, non plus, Zozo, mon enfant, t'as que faire ici, tu gênes plutôt, tu ferais bien d'aller t'occuper avec l'assurance ; maintenant que te voilà un homme, c'est la première chose à faire, à cause des démarches. Allons, va, mon grand !

Joignant le geste à la parole, elle le conduisit jusqu'à la rue.

— Rassure-toi, fit-elle en l'embrassant, on t'attendra pour déjeuner... et surtout, ne pleure pas trop devant ta mère. Faut se tenir, tu en verras bien d'autres dans la vie.

Remontant lestement, malgré son embonpoint, la mère Lefranc rangea tout dans la pièce, devant la malheureuse veuve qui la regardait, n'osant dire un mot.

— Là, on s'y reconnaît mieux, ma belle... C'est des moments terribles à passer, mais on finit par s'y habituer.

Après quoi, elle emmena la Zette et la garda chez elle toute la journée.

CHAPITRE III

— Hé ! Julot, tu viens à l'enterrement du Breton ?

— Comme les autres, répondit ce der-

nier en s'arrêtant à quelques pas, du petit porche bas et sombre de l'église Notre-Dame.

— Ça fait rien, on n'aurait pas cru que ça aurait été aussi brusque, murmura Albert à mi-voix. J'ai eu des renseignements : il a été pris au large par un coup de vent, dans un tourbillon, et, dame ! c'est pas long dans un méchant bateau comme le sien, à se faire retourner.

— Pourquoi qu'il y a été aussi, c'est sa faute grommela Julot ; il a toujours voulu en faire à son idée, sans jamais rien écouter. Je lui avais dit, moi, de ne pas sortir, seulement, il m'a haussé les épaules en me riant au nez et en me criant : "Mêle-toi de ce qui te regarde, vieux plant."

"Alors j'ai pas insisté. Au fond c'était son affaire s'pas... Chacun pour soi ici-bas !

— Tu ferais mieux de te taire, fit Albert soudain, tout pâle ; tiens, les voilà.

Les têtes se découvrirent d'un seul geste. Dans la rue morne et silencieuse à cette heure matinale, le convoi approchait suivi par un petit groupe de personnes, qui marchaient le front bas, derrière le corbillard sans couronnes, traîné par un maigre cheval qui allait d'un pas égal et nonchalant, frappant le pavé gras de son sabot exténué.

Pour ajouter sans doute à la tristesse de cette scène, la pluie s'était mise à tomber, serrée et fine comme un brouillard.

Sous le porche un prêtre attendait et précéda le cercueil qui entra porté par six hommes.

— Ils en ont leur charge, souffla Julot à l'oreille d'Albert.

Ce dernier répondit d'un signe de tête, sans même regarder son interlocuteur qui suivit le cortège, tandis que le voilier, n'osant approcher, restait auprès de l'é-

norme coquille servant de bénitier.

Il préférerait se tenir dans une attitude réservée de peur de froisser la Zette.

Quelques femmes poussées par la curiosité, étaient venues là dans une intention malveillante, afin de chuchoter entre elles de méchants propos sur la veuve et de colporter les détails aux commères.

Mais la Zette avait retrouvé toute sa force d'âme et ce jour-là, pas une larme ne coula de ses yeux durant cette messe basse, morne et désolée, une vraie messe de miséreux.

Zozo, lui, ne cessait de sangloter; c'était la première fois qu'il voyait la mort, et l'usage, par une cruauté suprême, avait contraint le malheureux enfant d'assister à la mise en bière de son père, le matin même, à la morgue, en sa qualité de parent le plus proche.

Madeleine, pâle et défaite, se tenait derrière son cher Maurice cherchant à le reconforter par sa présence et lui adressant à travers ses larmes un sourire d'amitié.

Après la cérémonie, le cortège se disloqua. Des femmes accompagnèrent la Zette et Zozo jusqu'au bout, tandis que les hommes restèrent en groupes pour commenter l'accident du Breton.

On l'avait retrouvé les pieds pris dans ses lignes, immobilisé par les cordeaux qui lui enserraient les jambes.

Parti par une mer calme, il s'était sans doute écarté plus loin que de coutume, et, surpris par l'orage, il avait voulu regagner le port.

Relevant ses engins à la hâte, il les avait rentrés à bord de son canot sans les plier, les laissant pêle-mêle dans le fonds de la barque.

A ce moment, le vent s'engouffrant dans la voile avait fait chavirer l'embarcation et le malheureux, voulant sauter

pour se sauver à la nage, empêtré dans ses lignes, s'était ainsi garrotté, dans l'impossibilité absolue de faire un mouvement.

Les vieux, silencieux et graves, écoutaient en hochant la tête.

L'un d'eux murmura.

—C'était un bon garçon, brave et franc comme l'or, mais v'là où son entêtement l'a mené, il laisse une veuve et un enfant à c't'heure. Qu'est-ce qu'elle va devenir la Zette?

Tous avec un geste haussèrent les épaules.

Elle suivrait sans doute la destinée commune, traînant dans les quartiers populaires une existence de misère. Peut-être verrait-on la jolie femme d'antan, qui avait fait tourner les têtes des gars, courir, le matin dès l'aube, un crochet à la main, ou mendier sous le porche d'une église.

—Elle n'en arrivera pas là, ça je le jure! s'écria Albert.

—C'est bien gentil ce que tu dis là, mon gars, répliqua un pêcheur, ça prouve la bonté de ton coeur, mais qué tu veux y faire, c'est pas toi qui pourras y venir en aide, t'as ben assez de t'occuper de ton boulot et de ta grande fille... En somme elle a un défaut, la Le Gonec, c'est à lui de subvenir aux besoins de sa mère.

Tous d'une voix unanime approuvèrent ces paroles sensées.

—Oui, encore heureux qu'elle a un défaut, ajouta Julot en mâchant une moitié de cigare qu'il chiquait depuis le matin, c'est une ressource; maintenant, il est à l'âge où va falloir qu'il s'embauche.

—Pas toujours comme toi, mon pauvre gars, lui lança quelqu'un, t'es juste bon à pêquer dans la soupière.

Cette boutade fut suivie d'un éclat de

rire général, car Julot n'avait pas une réputation sans tache.

Dès qu'il gagnait quelques sous, il allait les boire jusqu'au dernier et cuvait des heures entières plongé dans un abrutissement total.

En vacillant, le matelot se rebiffa sous l'insulte.

—Des fois, s'écria-t-il, je voudrais ben savoir à qui de vous c'est pas arrivé d'avoir le nez sale, tas de Jean f... C'est pas à moi seul qu'il faut reprocher quelque chose, vous êtes tous du pareil au même avec vos boniments.

Pour leur exprimer tout son mépris, il lança dans un jet de salive noirâtre sa chique au milieu du groupe, et en ricanant de sa bouche édentée, il s'éloigna les deux mains dans ses poches.

Son départ fut accompagné de huées et de coups de sifflets, mais cette manifestation laissa Julot complètement indifférent, car, à quelques pas de là, il tira sa casquette, et en ouvrant la bouche toute grande il tailla de sa main gauche une formidable basane à ses insulteurs.

—Allons, les gars, fit Albert pour couper court à cet entretien qu'il jugeait pénible, vu son état d'esprit, au revoir!

Et il serra toutes les mains qui se tendaient vers lui, comme s'il était directement touché par cette mort soudaine.

Très énervé il ne rentra pas chez lui, mais se rendit à la halle, vers la boutique de la mère Lefranc.

—Tiens, vous voilà, Albert, s'écria cette dernière en prenant un air véritablement peiné. Croyez-vous qu'elle en avait du chagrin cette pauvre Zette... Ah! celle-là on peut dire qu'elle regrette son homme... C'est bon comme le pain une créature comme ça... Elle l'aimait son tétu de Breton, ça redonne du courage de

voir un si bon coeur, car il était pas com-mode tous les jours, le gars, et je sais qu'elle a eu à s'en plaindre.

—C'est pas comme toutes ces chipies qui n'ont pas pour deux liards de caractère. Elle au moins a été ben courageuse et on ne l'abandonnera pas, fit la grosse femme en se carrant sur sa chaise qui gémit sous son poids.

Ses yeux étaient soudain devenus perçants, elle se sentait heureuse d'avoir pu lancer en passant un trait de mépris à l'adresse de plusieurs camarades qui avaient déserté la poissonnerie en la méprisant.

—Ah! monsieur Albert, c'est une perle, une femme comme ça, et il en a pas deux pareilles sur le pavé du Havre; c'est bien dommage que!...

Et dans la crainte d'en dire trop long, elle ajouta comme conclusion:

—Enfin, je me comprends... voilà tout!

Instinctivement elle détourna les yeux et rangea son poisson pour se donner une contenance, car elle venait de voir deux larmes briller sous les paupières de l'ouvrier voilier.

—Où que vous vous dirigez à c't'heure... reprit la mère Lefranc, j'ai guère l'esprit à faire la causette pour le moment...

—Je vais aller vendre mon bouquet à Trouville, répondit Albert. J'ai bien réussi cette nuit et ça vaut le voyage. Il y a l'"Augustin Normand" qui est en partance dans une heure; là-bas on paie jusqu'à dix francs la livre et j'en ai trois kilos.

—C'est bon, reprit la marchande, vous n'attendez pas à quarante sous près, pour-quoi vous fatiguer?

—C'est vrai, balbutia le pauvre diable, mais il y en a là qui ça pourrait rendre

service, et ma foi, si c'est possible, autant se dépêcher.

—Compris, mon fils, vous êtes un brave. Eh ben! apportez-moi vos mannes tout à l'heure, je les prends vos sacrées crevettes.

Et tout en ronchonnant selon son habitude, la mère Lefranc tira de sa poche soixante francs en pièce de cent sous.

—Tenez, êtes-vous satisfait à présent. Seulement dites à Madeleine de les faire cuire, parce que de ce temps-là, elles ne se conserveraient pas.

Sans songer même à remercier la brave femme, Albert partit en courant.

Aussitôt arrivé, il voulut confectionner lui-même le court-bouillon et surveilla la cuisson du bouquet brin par brin, tandis que sa fille le regardait avec un étonnement mêlé de crainte.

Jamais elle ne l'avait vu aussi agité et, par instants, elle surprenait les yeux de l'ouvrier levés au plafond, souriant à un être invisible.

—C'est y que le père est devenu fou, se dit-elle tout en rangeant dans un grand panier à deux anses, au fur et à mesure qu'elles étaient cuites, les grosses crevettes rouges.

Sans oser troubler cette joie qu'elle devinait avec son intuition instinctive de jeune fille aimante, elle tendit toute frémissante son front à Albert qui l'embrassa à plusieurs reprises avant de s'en aller.

En quelques minutes il arriva devant la maison de la Zette.

Etreint par une émotion profonde, il hésitait à monter, et comprimait sa poitrine à deux mains pour calmer les battements de son cœur.

Quel accueil allait-il recevoir là-haut?

A cet instant, regrettant sa démarche,

il avait presque envie de rebrousser chemin.

—Tant pis, soupira-t-il en gravissant sans bruit le petit escalier de planches... A la grâce!

Et presque timidement il frappa à la porte.

La Zette ouvrit et poussa un cri perçant à la vue de l'ouvrier qui se tenait debout, sa casquette à la main?

—Albert! Albert!... c'est vous, comment avez-vous osé.

Et comme le malheureux restait devant elle, les yeux baissés, la tête basse, elle continua:

—Pourquoi êtes-vous venu ici... vous m'aviez juré de ne plus jamais me parler.

—C'est vrai, soupira Albert... Mais aujourd'hui j'avais cru.

—Aujourd'hui... vous en avez encore moins le droit. Ah! oui, aujourd'hui, c'est juste... Il n'est plus là, le Breton, et vous vous êtes dit: "Tiens je vais aller faire un tour chez la Zette, regarder comment elle supporte son chagrin, et tranquillement vous vous êtes amené avec un air de circonstance. Eh bien! vous pouvez satisfaire votre curiosité à votre aise et courir raconter votre visite à vos camarades, à tous ceux que j'ai dédaignés autrefois pour prendre le Breton... Allez leur dire de ma part que la Zette est veuve et bien veuve, qu'elle porte le deuil de son mari jusqu'au plus profond de son âme et que personne, pas plus vous qu'un autre, Albert, ne pourra se poser en consolateur!

Confondu par la brutalité de cette réception, le voilier contemplait, avec stupefaction, cette grande femme tout en noir qui lui parlait avec tant de dureté. Jamais elle ne lui avait paru aussi violente, et cette voix naguère, si douce, pre-

naît tout à coup une intonation rauque pour prononcer son nom.

—Zette, murmura-t-il... Mais devant le regard sévère qu'elle lui lança, Albert se reprit... Suzanne, fit-il sans lever les yeux... Je ne suis pas venu pour autre chose que pour vous plaindre et vous venir en aide si vous le permettez...

Mais la veuve d'Yves Le Gonec, la bouche plissée avec un rictus dédaigneux, croisa les bras pour mieux toiser en face son interlocuteur :

—Albert, s'écria-t-elle... je veux croire que le fond de votre parole est sincère, mais sachez que tout le passé est fini et bien fini... Je songe qu'il est préférable pour vous comme pour moi de n'y plus penser jamais. Si le but de votre démarche était de raviver un sentiment qui ne peut plus exister, vous auriez mieux fait de ne pas vous déranger, car la Zette restera toujours fidèle à celui qu'elle a perdu.

—Suzanne, balbutia l'ouvrier, Suzanne, écoutez-moi, c'est tout ce que je vous demande; après, vous me chasserez si vous voulez.

—Inutile, vous n'avez rien à m'expliquer, et puisque nous ne devons plus nous revoir jamais, le mieux est de ne pas prolonger cette scène.

Voyant qu'Albert ne bougeait pas elle s'écria :

—Faudra-t-il donc que je vous insulte pour vous faire partir... Allez-vous-en : je ne veux plus vous voir... Je ne vous aime pas, je ne vous ai jamais aimé, et, à l'heure qu'il est, je vous déteste... Ah si le Breton était encore là.

En écoutant ces paroles, Albert fit un saut en arrière, les mains crispées, prêt à bondir sous l'outrage, mais il parvint à se contenir. Saisissant les barreaux de la

rampe, il s'y agrippa, et les serra de toutes ses forces en sanglotant, comme s'il pouvait les tordre. En proie à cette crise de désespoir, il n'entendit pas la Zette fermer sa porte et quand il leva les yeux pour essayer de l'implorer une dernière fois, il se vit tout seul sur le palier.

Lançant un regard douloureux vers ce seuil qu'il ne pourrait jamais franchir, l'ouvrier pleura longtemps en silence, puis se levant soudain, il prononça d'une voix sourde, la main levée comme pour un serment :

—Quoi qu'il arrive, Zette... tu es morte pour moi!

CHAPITRE IV

—Zozo, jure-moi que tu n'iras jamais en mer!

Et la Zette attira près d'elle son enfant.

Dès le jour de l'enterrement, brisée par l'émotion, elle allait, pliée en deux, la figure amaigrie, les yeux sans cesse noyés de larmes.

Secrètement minée par le chagrin, elle n'avait plus l'énergie de surmonter son calvaire sans se plaindre, et la dernière scène avec Albert avait achevé de la mettre à bout.

Vieillie, méconnaissable, elle semblait avoir perdu la véritable notion des choses, hantée sans cesse par une terreur muette qui lui arrachait parfois une crise de larmes.

—Vois-tu, mon pauvre petit, reprit-elle, je suis seule maintenant, je n'ai plus que toi, et je veux que tu me restes... A ton âge on n'a pas encore la ténacité des gens qui ont lutté, combattu, et qui ancrés dans leurs habitudes, ne peuvent se résoudre à les quitter...

Elle tenait les deux mains de Zozo dans

les siennes, comme pour le retenir de force, le conserver malgré lui auprès d'elle, et de ses grands yeux voilés montait une interrogation suppliante :

—Songe, continua la mère, à ce que vaut dans le fond le métier de pêcheur, combien avions-nous de mal à vivre, ton pauvre père et moi ; presque chaque jour, l'un de nous se privait de sa part pour te la donner.

—Mais nous étions jeunes tous les deux et quand on vit avec son coeur, on supporte plus aisément les privations.

—Aujourd'hui, je ne me sens plus de force, pas même celle de pleurer, et il me faut une consolation pour la dernière étape de ma vie ; sinon je succomberai.

—Zozo, réponds-moi, tu resteras auprès de moi, tu ne veux pas tuer ta mère !

Debout devant la Zette, ce dernier ne savait que répondre, il se contentait de sourire, résigné d'avance au sacrifice qu'elle lui demandait.

—Oui, s'écria la pauvre femme, défends-toi, défends ta mère, défends-nous... J'ai peur, vois-tu, j'ai peur de la misère... Mon petit, jure-moi que tu ne seras jamais marin.

Pour lier désormais cette promesse qu'elle arrachait presque de force à son fils, la mère se leva et le conduisit devant le portrait de son père.

—Tu vois, fit-elle, je suis sûre qu'il nous entend, qu'il pense comme moi. N'est-ce pas, Le Gonec ?

Un silence de mort suivit ces paroles.

Pas d'autre bruit dans la maison que le tic tac régulier d'un petit réveil ne troublait cet entretien, on eût dit qu'il passait un souffle de l'invisible.

—C'est juré, fit soudain l'enfant à voix basse, c'est juré, je ne serai jamais marin.

Ivre de bonheur, la Zette se jeta sur son fils, l'enserra d'une étreinte nerveuse et le couvrit de baisers.

—Maintenant, fit-elle, je peux partir le coeur en paix, j'ai ta parole.

—Où vas-tu si vite ? demanda Zozo.

—A la halle où la mère Lefranc m'a trouvé de l'ouvrage ; dès demain elle s'occupera de toi. Au revoir, mon enfant, va, tu peux t'amuser encore aujourd'hui à courir les roches...

Avant de sortir, la Zette alla s'agenouiller devant le portrait de son mari, tandis que le jeune homme la regardait attentivement, les mains jointes, murmurer une prière de remerciement.

Sitôt seul il courut à la fenêtre.

Un besoin impérieux de respirer le grand air, de rêver sur la grève l'attirait au dehors.

—La marée est à trois heures, fit-il en regardant le réveil, la mer baisse tout de suite, ça va.

Saisissant son crochet et son filet en forme d'épuisette, il gagna rapidement son endroit favori.

Le flot se retirait lentement découvrant déjà par places la pointe des rochers.

Lestement Zozo se déchaussa, releva son pantalon de toile et se mit à l'eau.

—Oh ! comme elle est froide aujourd'hui, murmura-t-il.

Sans s'arrêter à ce détail il commença sa pêche, poursuivant les étrilles qui fuyaient à son approche, pour se cacher sous les touffes de varech, tandis que, d'une main experte, le petit pêcheur coupait la retraite aux retardataires.

Il fouillait tous les coins avec son crochet, dénichant par-ci par-là un tourteau rouge qui se sentant pris rentrait ses pattes sous sa carapace.

Soudain Zozo aperçut une cuvette plus

large. A bout de bras, il tâtonna sans parvenir à toucher le fond.

—Il y a sûrement quelque chose là-dedans, se dit-il.

Pour arriver à son but il renonça à essayer son mode habituel.

Saisissant une étrille, il l'ouvrit en deux et attacha chaque partie dans le fond de la pêchelette qu'il plaça, en avant d'un trou, sous une excavation de rocher.

Son appât disposé, il s'éloigna sans bruit, car il savait par expérience que malgré sa voracité, le poisson de mer reste très farouche surtout à marée descendante.

En sifflotant il alla s'asseoir sur un banc de sable non loin de là, sous l'ardeur du soleil qui, dans toute sa force, éclairait la crête des vagues de reflets scintillants.

Au large deux torpilleurs évoluaient sur la rade, laissant derrière eux, dans le ciel, une longue traînée noire.

—Tiens, pensa Zozo, ils chauffent leurs bâtiments au pétrole, ça coûte moins cher sans doute, mais ça fume beaucoup.

Pendant un instant il les suivit des yeux, les regardant se poursuivre comme des rats d'eau sur un bassin.

—Si j'allais relever mon filet, se dit soudain le petit pêcheur.

Et doucement, avec des précautions d'apache, faisant un long détour il gagna son trou. D'un seul coup il releva la pêchelette qui rendit une forte secousse.

—Un homard, s'écria-t-il, je viens d'attraper un homard.

Transporté à la vue d'une aussi jolie capture, il se mit à danser de joie.

—J'en ai assez pour aujourd'hui, se dit-il.

Et sa manne sur le dos il se dirigea rapidement vers ses rues habituelles.

—V'là des tourteaux! Qui est-ce qui veut du homard?

Une voix le héla près du casino.

—Hé! là-bas, le pêcheur.

Zozo se retourna et aperçut une femme élégante qui lui faisait signe d'approcher.

—Fais voir ton homard, petit!

Et l'enfant tout fier découvrit sa manne.

—N'est-ce pas qu'il est beau, madame? dit-il en se redressant avec un geste d'orgueil.

—Oui... Veux-tu me le vendre?

—Je ne demande pas mieux.

—Combien?

—Ce que vous voudrez.

—Viens jusqu'à la maison!

D'un pas léger, Zozo suivit la jeune femme, qui sonna à une villa de la rue Guy-de-Maupassant.

—Entre, petit, fit-elle et va déposer ta bête à la cuisine.

Sans se faire prier il obéit aussitôt.

—Tiens, voilà cinq francs, dit la femme dès qu'il fut de retour, es-tu content?

—Oh! oui, madame, je vous remercie beaucoup, vous êtes trop bonne.

Attiré par un charme irrésistible, il souriait à sa jolie acheteuse, lui racontant naïvement les péripéties de la capture, parlant des pêcheurs, de leur vie hasardeuse et des dangers qui les guettent sans cesse.

—Alors tu seras marin toi aussi? lui demanda-t-elle.

A ces mots la figure de Zozo se rembrunit.

—Non, ma mère me l'a défendu.

Voyant l'étonnement poindre sur le visage de son interlocutrice, il lui raconta la mort tragique d'Yves Le Gonec.

—Pauvre gosse, murmura la femme, ta

mère a peut-être raison...

Et se prenant à soupirer, elle ajouta :

—La vie n'est pas gaie, va, pour tout le monde. Moi je chante et j'ai souvent envie de pleurer.

Alors l'artiste se laissant aller à parler, narra avec des expressions imagées au petit pêcheur, les déceptions et les déboires de son existence aventureuse.

Que de lutttes et de vicissitudes étaient venues gâter ses plus beaux triomphes.

—Ainsi, tu vois, fit-elle, tout à l'heure, il faut que j'aie répéter, car le directeur du casino monte ce soir une nouvelle opérette... demain ce sera un autre spectacle, et comme ça tous les jours. Allons, au revoir ; quand tu auras une belle pêche, apporte-la-moi, nous ferons connaissance davantage.

Après une franche poignée de main, elle disparut en lançant dans l'air une vocalise sonore.

Emerveillé, Zozo s'arrêta pour écouter. La présence soudaine de cette femme élégante et jolie sur sa route, venait d'impressionner sa nature délicate et tendre.

Un instant il resta debout sur le trottoir pour entendre encore cette voix claire et vibrante, mais l'artiste s'était tue.

Le pauvre garçon se sentit empreint d'une profonde tristesse, les larmes lui montèrent aux yeux.

Comme attiré par un charme invincible, il leva un regard vers le premier étage, et aperçut la figure fine et séduisante de la chanteuse qui lui souriait accoudée à la fenêtre.

D'un geste timide, il la salua :

—Au revoir, mon petit orphelin, cria-t-elle, à une autre fois.

Et elle rentra brusquement.

Zozo fit deux ou trois pas pour s'éloigner, mais avant de se mettre en route il

détourna plusieurs fois la tête

—C'est égal, soupira-t-il, comme elle est jolie, et comme elle doit être bonne.

Bouleversé par un sentiment qui naissait en lui brutal et violent, il alla s'asseoir sur la grève, pour demander à la mer une consolation à sa solitude, mais la grande nappe d'eau qui accourait en mugissant vers lui, ne lui parlait plus.

Croisant ses bras, il respirait un effluve de parfum demeuré obstinément attaché à ses vêtements par la poignée de main de l'artiste.

Plongé dans sa rêverie, il n'entendit même pas approcher Madeleine qui s'avancant sur la pointe des pieds lui boucha les yeux avec ses deux mains.

—Coucou, cria-t-elle d'une voix claire.

—C'est toi, ma chérie, murmura Zozo ; tu as pensé me retrouver là et tu as eu raison.

—Regarde, lui dit la jeune fille, comme la mer est jolie ce soir, elle semble nous sourire, comme pour se faire pardonner.

—C'est possible, mais elle fut bien cruelle pour moi !

—Comme pour les autres. Qui de nous n'a pas eu à supporter un deuil chez les siens, et malgré tout cela, elle nous reprend. Les humains éprouvent un attrait invincible vers tout ce qui les fait souffrir.

—Oui, s'écria Zozo en attirant la jeune fille tout contre lui, tu as raison, il est irrésistible son charme... Ma mère, ce matin, dans l'aveuglement de sa douleur, m'a défendu d'y retourner, elle veut que j'abandonne ma vocation !

—Et tu as promis !

—Mieux que cela, j'ai juré !

—Tu as bien fait de la consoler, elle a trop souffert. Il ne faut pas lui en vouloir... s'il allait t'arriver malheur !

—Un accident, s'écria Zozo en levant les épaules, mais il s'en produit tous les jours et n'importe où. Va sur les chantiers, aux ateliers; tu en verras sortir quelque éclopé, le bras en écharpe, quand ce n'est pas un cadavre emporté sur un brancard par quatre hommes, à la tombée de la nuit.

—Un malheur, mais il peut m'arriver n'importe où. Si c'est ma destinée, je ris-que aussi bien d'être écrasé par un tram-way dans la ville que de recevoir une pierre sur la tête le long des falaises... Tout est marqué d'avance, Madeleine, et ce qui doit arriver arrive.

—Pauvre ami, murmura la jeune fille en s'agenouillant sur le galet, à côté de lui, tu souffres, ne parlons plus de tout cela, tu as une peine secrète que tu me caches, je le sens, je le devine! Si tu n'oses pas me la confier, je finirai par la découvrir toute seule, et je serai auprès de toi pour te consoler.

Lui passant ses bras autour du cou, et le l'embrassa dans les cheveux, tandis que ce dernier, soulevant la tête, saisit les lèvres de sa chère petite amie, et les baisa ardemment.

Ils restèrent ainsi les yeux clos, étroitement enlacés, à cette même place où le soir du drame, ils avaient senti monter en eux, simultanément, cette poussée d'amour qui les tenait prisonniers sous son emprise victorieuse.

Les deux âmes enfantines, grisées par ces premières caresses comme par un vin trop généreux, s'abandonnaient tout entières à cette ivresse inconsciente.

—A demain, mon amour chéri, murmura Madeleine, à demain. Je viendrai te retrouver là.

—Oui, balbutia le pauvre garçon, oui, je t'aimerai toute ma vie.

Et se réunissant encore dans un long baiser, ils s'étreignirent éperdument.

CHAPITRE V

—Amène tes avirons, Julot, faut pousser plus au large!

Tandis que le matelot ramait, Albert déplaçait ses lignes, amorçant chaque hameçon avec des gros vers de sable qu'il tirait un à un d'une vieille boîte de fer-blanc.

—Il fait calme ce soir, la mer est plate comme ma main, c'est du beau temps pour la limande.

Tentés par le clair de lune, les deux hommes s'étaient décidés à passer la nuit à la pêche, et toute la journée ils avaient fouillé la grève pour trouver des amorces.

Albert, ployé sur sa bêche avait relevé toutes les traces, creusant des trous étroits et profonds pour retourner d'un seul coup les vers noirs qui s'enfonçaient dans le sable au fur et à mesure qu'il les poursuivait. Après quelques heures de ce pénible exercice, il avait fini par en trouver plusieurs centaines, et son intention était de les employer tous, ayant disposé une longue traîne qu'il déroulait dans l'eau suivant la marche du bateau.

—Pas si vite, gars, s'écria-t-il, tu ne me laisses pas le temps.

Obéissant à cet ordre, Julot laissa un moment flotter les deux rames de chaque côté du canot.

—C'est pas malheureux, fit ce dernier que tu me donnes un peu de répit, j'ai seulement pas eu le temps de rouler une cigarette.

D'une main caleuse, il tira de sa poche un mouchoir crasseux, en dénoua un coin

et découvrit un morceau de tabac à chiquer.

—Là, grogna-t-il, en le mettant tout entier dans sa bouche, on est d'attaque.

Attentif à l'amorçage de ses lignes, Albert haussa les épaules sans répondre.

Pêcheur dans l'âme, il tenait à sa vieille réputation et il lui aurait été fort désagréable de revenir bredouille.

—On est sur le banc de sable, c'est là que se tient le poisson las, cria Julot tout à coup; amarre, c'est pas la peine d'aller plus loin, on se mettrait au travers de la passe et, dame! la nuit on aurait vite fait de se faire couper par un remorqueur.

Puis en hochant la tête, après avoir craché dans l'eau, il ajouta:

—On a encore le temps de trinquer à la grande tasse!

Albert jugeant l'endroit propice, saisit une petite ancre à trois branches, et la lança quelques mètres en avant.

Le canot après une petite secousse s'arrêta.

—Ça y est, les dents ont mordu, fit le matelot, et maintenant à la besogne, c'est bien le diable si du premier coup j'attrape pas une chatrouille.

Il jeta ses lignes à l'eau et les attacha à la planche du milieu.

—Là, on n'a plus qu'à attendre la pratique, dit-il en se frottant les mains, quand ils seront décidés, ils le diront, ces peçons de malheur... On pourrait leur chanter une romance, des fois que ça les ferait venir plus vite!

Aussitôt il se mit à hurler d'une voix lamentablement éraillée une chanson de marin en bordée:

En labourant, labouri, labourette!

En labourant, la bourdinguette.

—Ah! ferme ça, tu vas les faire ensauver, observa Albert en riant malgré lui... Et puis je ne suis pas d'humeur à blaguer ce soir.

—Toujours ton histoire, qu'est-ce que tu veux, y a qu'à n'y plus penser, crois-tu que si j'étais à ta place, je me ferais du mauvais sang, je prendrais un verre de plus et tout serait dit.

Albert le regarda avec un air de pitié et murmura:

—Il est certain que tu ne dois pas avoir grand'peine de ce côté-là.

—De quoi, reprit le matelot, faudrait voir à pas chiner mon physique; dans le temps j'étais pas vilain garçon, seulement depuis on a fait campagne.

Julot pour appuyer son dire, releva le col de sa veste, et après avoir calé sa casquette de côté sur son oreille, il esquissa deux ou trois grimaces, puis se penchant sur le bord du bateau, il mira son image dans l'eau où se reflétait un rayon de lune.

—Du coup, s'écria-t-il, si les peçons me voient, ils vont me sauter au menton.

Silencieux, Albert tenait ses cordeaux de chaque main, les tirant de temps en temps d'un petit coup sec pour mieux les tendre.

—C'te fois-ci, j'ai une touche, clama Julot, et une belle!

Ramenant la ficelle d'un geste rapide avec ses deux mains, il hurla:

—C'est lourd, et ça tire comme un chalot.

La bête, entre deux eaux, opposait effectivement une vive résistance.

Arrivée à la surface, elle lança un jet d'eau noirâtre qui inonda le matelot des pieds à la tête.

—La saleté, rugit-il, je l'avais bien dit que je piquerais une chatrouille.

La pieuvre se voyant prise, se débattait avec ses membranes multiples, dans des efforts désespérés; le pêcheur faillit l'atteindre, mais au même instant elle se colla à la coque du canot fixant son adversaire de ses gros yeux méchants.

—Elle te ressemble, cria Albert en souriant malgré sa mélancolie... A tous les deux, vous faites une jolie paire.

Méprisant l'insulte à laquelle il dédaigna de répondre, Julot retroussa sa manche et plongeant le bras tout entier dans l'eau, il parvint à saisir sa proie qui s'agrippa à lui avec ses tentacules pour lui sucer le sang.

Habitué à cette manoeuvre il attendit un instant sans bouger, et peu après, triomphant, il sortit la pieuvre, lui retourna la tête pour la tuer et la lança sous les pieds d'Albert.

—Ne me la perds pas, fit-il, je la mangerai demain, une fois bien battue, ça vaut du homard.

Le voilier hocha la tête en signe d'assentiment. Tenant le regard fixé sur la côte, il contemplait les maisons de briques éclairées par la pâle clarté de la lune, tandis que les deux phares de la Hève, avec leurs feux tournants, striaient continuellement la mer d'une traînée lumineuse.

Comme la mer montait, il allongea l'amarre et se remit à pêcher, sans s'occuper de son compagnon qui de son côté commençait à avoir des touches et à prendre du poisson.

—C'est égal, pensa le pauvre diable en songeant à sa démarche auprès de la Zette, pourquoi m'avoir reçu ainsi, faut-il que le Breton l'ait changée!

Poussant un profond soupir il leva les yeux au ciel pour rêver à son aise, examinant une à une les étoiles qui commen-

çaient à pâlir sous les premières lueurs du crépuscule naissant.

La mer était unie et calme comme un lac, on entendait par moments, au loin, dans le silence de cette nuit d'été, le long mugissement d'un paquebot.

Les deux hommes ne parlaient plus, tout à leur affaire, lançant et retirant leurs lignes.

Ils restèrent ainsi jusqu'au jour qui les surprit brusquement et leur fit eligner la paupière.

Julot le premier se frotta les yeux.

—Ça y est, dit-il, encore une d'étranglée.

Et ouvrant une musette de toile grise, il en tira du pain et un morceau de fromage.

—En veux-tu Albert? demanda-t-il.

—Merci, vrai, je n'ai pas faim.

—A ton aise, moi ça va toujours, seulement, m'faut un coup de raide avant l'attaque.

Portant à sa bouche le goulot d'une bouteille plate qui ne le quittait jamais, il avala deux ou trois gorgées, après quoi il claqua la langue en frissonnant et se mit à manger.

Pendant ce temps, Albert comptait le poisson et en faisait deux parts égales.

Leur pêche se composait d'une cinquantaine de limandes et de carrelets.

—J'en prends une de plus, dit l'ouvrier, t'entends, Julot, puisque t'as ta chatrouille.

La bouche pleine, ce dernier opina de la tête, en faisant danser la pointe de son couteau.

Les parts faites, Albert avait relevé son ancre et tirait lentement le cordeau tendu en arrivant.

Les vers étaient intacts.

—C'est bizarre, murmura-t-il, pas un de touché.

—Te plains pas, répondit Julot en tirant les avirons qu'il mit à l'eau, on aurait encore bien pu faire chou blanc.

Saisissant chacun une rame, ils eussent vite regagné l'avant-port.

Au passage ils furent hélés par le gardien du sémaphore.

—Salut, Albert!... T'as fait pêche?

Ce dernier fit un signe d'assentiment.

—T'aurais pu couper Julot par morceaux, reprit le gardien, t'aurais sûrement pris un congre.

Le matelot, pour toute réponse, lança un juron qui se perdit dans la brise...

Aussitôt débarqués, ils gagnèrent un petit café sur le quai, tout près du musée.

—Fait frisquet à c't'heure, grelotta Julot.

En entrant ils touchèrent leurs casquettes, et la patronne leur répondit avec un "Salut les gars" lancé d'une voix sonore.

—Ben quoi, Julot, fit-elle en les servant, vous êtes tout pâle.

—Pardi, grogna celui-ci, on a passé une nuit blanche à pêcher des limandes.

—Dis plutôt que t'as été rendre ton pain béni aux canards, répliqua un débardeur aux trois quarts ivre, qui somnolait affalé au bout d'une table.

Le matelot allait riposter, mais Albert le poussant du coude, lui fit signe d'avalier son café.

—Faut porter ça à la vente, dit-il, y a pas de temps à perdre, v'là qu'il va être huit heures.

Tous deux gagnèrent la halle. A côté du crieur, Julot déposa sur une dalle son lot de poisson qui fut enlevé un des premiers.

—La journée est faite; à ce soir, si tu

veux, dit-il à Albert, en lui donnant son argent.

Mais comme il se prenait de querelle avec un vendeur qui lui avait accroché sa pieuvre dans le dos l'ouvrier le laissa à sa discussion.

A peine celui-ci avait-il fait quelques pas qu'il rencontra Zozo, son filet sous le bras. A sa vue il détourna la tête, mais ce dernier l'interpella.

—Monsieur Albert!

Contraint de s'arrêter il le toisa sans répondre.

—Tiens, dit le petit pêcheur, vous avez l'air fatigué ce matin.

—Oui, j'ai été à la limande cette nuit; qu'est-ce que tu veux on vieillit, on ne supporte plus ça comme dans le temps, et si l'on n'y prend pas garde, les autres s'en aperçoivent pour vous... Et toi, toujours le même, te voilà encore parti courir les roches.

—C'est la dernière fois, parce que demain j'entre en apprentissage, faut que je vienne en aide chez nous, sans ça on n'aurait pas gras à se mettre sous la dent.

—Qui est-ce qui t'a casé?

—La mère Lefranc!

—Toujours elle... Ah! celle-là on peut dire que c'est une brave femme.

—Allons, au revoir, monsieur Albert, nous, on restera toujours bons amis.

Emu, l'ouvrier lui serra la main en détournant les yeux comme s'il avait craint de rencontrer un autre regard. Pendant leur entretien, il avait eu à plusieurs reprises envie de lui demander des nouvelles de la Zette, mais au moment de parler, il avait hésité, paralysé par une sorte de timidité rancunière.

Immobile sur le trottoir, il regarda s'éloigner Zozo, qui marchait d'une allure

rapide, le coeur léger comme un collégien en vacances.

—Enfin, gémit-il, la réconciliation est impossible, elle m'a congédié, elle m'a chassé, tant pis pour moi et peut-être pour elle.

Avant de rentrer il poussa jusqu'à la boutique de la mère Lefranc.

Il la trouva à son comptoir en train de se disputer avec un acheteur qui ne voyait rien à son goût.

—Vous allez tout de même pas me dire qu'elle n'est pas fraîche ma langouste, mon petit père, s'écriait la marchande, non, mais vous m'avez pas regardée.

—Tenez, Albert, fit-elle en interpellant l'ouvrier, vous qui vous y connaissez, v'là un client qui me soutient que ma langouste est puante... Elle sort du panier... Dites plutôt que vous la trouvez trop chère; si vous n'en voulez pas... laissez-la. J'aurai pas de peine à la caser. S'il vous en faut des plus vivaces, allez plonger dans la mé, elles vous peigneront la tignasse et encore elles ne seront pas dégoutées.

La marchande avait retrouvé tout son répertoire de poissarde devant cet amateur récalcitrant qui haussa les épaules et ne répliqua rien.

—Oh! vous pouvez rire, lui cria-t-elle, on n'en pêquera pas des spéciales pour vous.

Son flot de mauvaise humeur dissipé, elle se rassit et tirant une tabatière de sa poche, elle se bourra consciencieusement le nez plusieurs fois, éternua, se moucha, et serra la main d'Albert.

—Qu'est-ce que vous venez faire à c't'heure par ici?

—Dire en passant un bonjour à Madeleine, qui a dû s'inquiéter de ne pas me voir de la nuit.

—Mais non, mon gars, elle est habituée à vos escapades, en voilà-t-y pas une affaire... Avez-vous été heureux au moins?

—On a fait sa journée.

Madeleine entendant la voix de son père, arriva au-devant de lui toute souriante et l'embrassa sur les deux joues.

—Ben, et moi la belle, dit la mère Lefranc, j'en veux aussi ma part... C'est frais comme un bouquet et doux comme une plie... murmura-t-elle... Ah! tu ne seras pas en peine de trouver un mari... A propos, Albert, dites donc, j'ai casé le gars à la Zette, c'était quasiment une bonne oeuvre à faire.

—Ah! oui, la Zette, soupira l'ouvrier, et il ajouta à voix basse: Comment va-t-elle?

—Toujours fière, répondit la marchande; ça ne fait rien, elle a du caractère.

—Oui, elle en a, mais...

—Je sais, mon p'tit, je connais l'histoire et, ma foi, à parler franchement, vous aviez agi dans un bon sentiment, mais elle a p't'être bien fait de vous éconduire. Ça n'aurait servi qu'à vous tourner les sangs à tous les deux. Enfin son feu travaille, c'est le principal.

—Il travaille! Pas encore, à c't'heure il est parti courir les grèves.

—Ça lui passera... L'accident de son pre l'a beaucoup frappé et lui a donné du sérieux.

—Oh! oui, ce n'est plus le même, appuya Madeleine, il m'a juré de ne plus perdre son temps.

Albert sursauta.

—Pourquoi qu'il te fait ses confidences, et où ça done?

En rougissant, la jeune fille balbutia:

—Quand on se rencontre, sur le bord de la mer, comme ça en passant.

L'ouvrier sentit à ces mots un senti-

ment de jalousie qui montait sourdement en lui.

Ainsi Madeleine voyait le petit pêcheur en cachette. Pour quelle raison sa fille, si franche d'ordinaire avec lui, ne lui avait-elle jamais ouvert la bouche de cette liaison, à laquelle il ne voyait pas à redire en l'espèce, mais qu'il aurait voulu connaître.

—Mon enfant, dit-il, tu n'aurais pas dû me cacher cette histoire, car en admettant qu'il fasse quelque chose plus tard, pour l'instant, c'est un petit gueux, qui, je le crains bien, traînera la misère toute sa vie. Tu le verras un de ces jours courir en loques comme ces déguenillés qui ramassent les galets sur la grève. Il finira là, ou sur le port, avec un tas de vauriens. Tu ferais mieux de le laisser aller de son côté.

Madeline rougit et baissa les yeux devant son père qui la dévisageait avec persistance.

—Alors c'est sérieux, reprit-il, c'est pour tout de bon!

A cet instant le souvenir de l'accueil de Zette à son égard le torturait. Ainsi lui, le père avait été éconduit, et ce gosse, presque un enfant encore, avait réussi à conquérir le coeur de sa fille.

La colère lui monta au front.

—Alors tu l'aimes? gronda-t-il.

—Oui, balbutia Madeleine, je l'aime.

—Et tu veux l'épouser?

La jeune fille leva vers son père un regard plein d'angoisse, qui avouait tout son amour.

Albert, à cette vue, ne put se maintenir?

—Ça, jamais, entends-tu, je ne vis que pour toi, j'ai enduré toutes les privations pour t'élever, et je te laisserais faire une pareille sottise... c'est de mon devoir de

t'arrêter à temps et j'y emploierai toute mon énergie... Du reste j'y mettrai bon ordre.

Et hurlant, dans un sursaut de colère, il s'écria :

—Je te tuerai plutôt, que de voir ça...

La malheureuse fondit en larmes.

—Tu as beau pleurer, je te promets de te sauver malgré toi.

A ces mots, il s'éloigna rapidement, le visage plein de haine.

Dès qu'il eut disparu, la mère Lefranc consola la jeune fille.

—Pleure pas, ma gosse, fit-elle en l'attirant doucement sur ses genoux, pleure pas, ça passera laisse-le dire.

—“Qu'est-ce qu'il a donc ce matin? On dirait qu'il éprouve du plaisir à contrarier le monde. Comme s'il avait besoin de te faire du chagrin. C'est pas de ta faute tout de même si...”

Mais la marchande s'arrêta net, de peur de laisser échapper une parole malheureuse.

Quand elle avait appris la scène entre Albert et la Zette, elle avait approuvé la conduite de la veuve, qui pour l'instant ne pouvait accepter aussi vite un homme qu'elle avait refusé autrefois, mais il lui semblait tout naturel que les choses pussent s'arranger dans la suite; c'est pourquoi elle n'avait rien trouvé à redire au sujet de la petite liaison qui existait entre Madeleine et Zozo, elle en riait et appelait cela de l'enfantillage.

—Tiens, ma belle, fit-elle soudain, va prendre l'air, ça te fera du bien, console-toi et laisse dire... Quand on veut quelque chose bien sérieusement on y arrive toujours.

Et après avoir embrassé la jeune fille, elle lui donna congé.

Madeline essuya ses yeux et remercia

la brave femme. Sans prendre le temps de se recoiffer, elle rebroussa ses cheveux devant un morceau de glace cassée, pendu au mur derrière une pile de paniers, et marcha tout d'une traite dans la direction du boulevard Maritime, sûre d'y apercevoir Zozo en train de faire la guerre aux étrilles. Quand elle arriva, la mer était sensiblement montée et les derniers chercheurs de rocailles, les plus acharnés, restaient encore avec de l'eau jusqu'aux épaules.

—Il sera parti, j'arrive trop tard, pensa la jeune fille.

Subitement attristée par cette déception, elle rebroussa chemin marchant lentement dans l'espoir de le rencontrer en route.

—Il n'a cependant pas eu le temps de rentrer, se dit-elle... Je l'aurais sûrement aperçu.

Après un dernier regard circulaire lancé vers la grève, elle se remit en marche, le coeur gros.

Son attention soudain fut attirée par une voix de femme qui lançait dans l'air un chant clair et joyeux.

Comme Madeleine s'arrêtait pour écouter, elle étouffa un cri.

Zozo était sur le trottoir, sa manne sur le dos, plongé dans une sorte d'extase.

Elle l'appela doucement, mais il n'entendit probablement rien, car il ne broncha pas.

Déjà la jeune fille s'approchait dans le but de lui pousser le bras pour attirer son attention, quand le visage de la chanteuse apparut souriant dans l'encadrement de la fenêtre.

Les traits du petit pêcheur s'éclairèrent soudain.

—Je savais que tu étais là, lui dit l'artiste, je t'ai vu arriver et je viens de re-

passer mon grand morceau, exprès pour te faire plaisir, es-tu satisfait?...

Madeleine était atterrée.

Elle se demandait comment Zozo avait pu faire la connaissance de cette jolie femme qui le tutoyait et lui parlait aussi librement.

Le coeur de la pauvre fille ressentit une souffrance très vive à la pensée que son ami aurait pu l'oublier si vite.

Voulant suivre tout l'entretien sans être aperçue, elle recula jusqu'à l'angle de la rue d'où elle pouvait entendre toute la conversation.

—Ainsi, disait l'artiste en riant, tu reviens de la pêche à ce qu'il me semble... As-tu été heureux aujourd'hui?

—Non, madame, j'ai pas grand'chose.

—Et tu t'es arrêté à m'écouter... Voyez-vous ce petit pêcheur qui vient sous les fenêtres des actrices?

Voyant le pauvre garçon pâlir et perdre contenance, elle le rassura gentiment.

—Je ne t'en veux pas, mon petit. ton âme simple comprend tout autant qu'une autre ce que je peux mettre de feu dans mon jeu, et tu serais un critique, souvent plus avisé que bien des gens soi-disant de métier; en tout cas, tu serais sûrement plus indulgent.

Timidement Zozo leva vers elle ses grands yeux remplis d'infini.

—Sais-tu que tu es gentil tout plein, reprit l'artiste, qui le traitait comme un gosse, sans arrière-pensée, s'amusant simplement à exercer le charme séduisant de sa personne... Et tu aimes la musique, tu as raison, elle seule nous fait oublier, un moment, la vie.

Au bout d'un silence, elle ajouta:

—Tu connais ce que je chante?

Le pauvre garçon fit un signe négatif.

—Tu n'as jamais été au théâtre?

—Non, madame, répondit Zozo.

—Et tu voudrais bien y aller?

—Oh! oui!

—Viens ce soir au casino, je vais te donner une entrée. Je joue "Boccace", ça t'amusera!

Mais elle se reprit aussitôt:

—C'est vrai, je plaisante, mon petit, ce n'est pas possible.

Dans l'étourderie de son dialogue la jolie femme n'avait pas pensé que le malheureux enfant ne pouvait pénétrer dans la salle de spectacle avec ses vêtements déchirés, et qu'il n'en avait sans doute pas d'autres.

D'un mot elle répara son erreur.

—Pardonne-moi, j'oubliais que tu avais perdu ton père... On ne va pas s'amuser quand on est en deuil...

Et dans un élan spontané elle s'écria:

—J'ai encore à revoir une partie de mon rôle, je le reprendrai pour toi en entier... si tu veux entrer... à ton aise.

—Oh! oui! répondit Zozo.

—Viens, je t'attends, mais comment t'appelles-tu?

—Maurice.

—Eh bien! entrez, monsieur Maurice, on va jouer exprès pour vous, vous me ferez part de vos impressions.

Radiieux, Zozo se précipita et ferma la porte derrière lui.

Il n'entendit pas le long cri de détresse poussé par la malheureuse Madeleine, qui s'enfuyait, navrée, hagarde, comme une folle, l'âme brisée par ce geste de coquetterie gracieuse, dont elle n'avait pu comprendre l'infinie délicatesse.

CHAPITRE VI

—Allons, faut t'en aller, Zozo, vlà qu'il va être une heure, ton patron t'attend, fit

la Zette en embrassant son fils.

Sans murmurer, le pauvre garçon prit sa casquette et sortit pour se rendre quai d'Orléans.

Depuis près de quinze jours qu'il travaillait, il avait chaque fois arpenté le même chemin sans songer un seul instant à retourner à la pêche.

Son sacrifice était fait. Il avait accepté résolument sa nouvelle existence qui ne le rebutait pas trop.

Son patron, du reste, connaissait sa nature délicate, et tenait compte des éloges que la mère Lefranc avait faits de Zozo, quand elle le lui avait présenté.

La marchande ne s'occupait jamais à moitié des choses et tenait à réussir dans tout ce qu'elle entreprenait, surtout pour les autres. Ayant pris le jeune orphelin et sa mère sous sa protection, elle avait voulu coûte que coûte arriver à un résultat.

Le jeune homme, de son côté montrait la plus grande bonne volonté, s'attachant de préférence aux ouvrages minutieux.

Arrivé sur le pont de la Barre, il s'arrêta un instant pour contempler les évolutions du "Titan", le remorqueur de la Transatlantique, qui s'en allait à la recherche d'un paquebot attendu depuis la veille.

Silencieux, Zozo suivait des yeux le petit navire se dandinant allègrement sur sa quille, tout fier de ses deux longues cheminées rouges qui lançaient dans l'air tiède des spirales de fumée.

—Tiens, mais c'est le gars du Breton, fit une voix au milieu d'un groupe, qui tirait des amarres sur le quai, qu'est-ce qui peut bien faire de ce moment.

Le jeune homme se retourna et aperçut Julot, debout, une pipe à la bouche, en train de regarder des débardeurs qui déchargeaient un pétrolier.

—Alors, comme ça, ousque tu vas, demanda le matelot.

—A mon travail.

—C'est donc fini la pêche?

—Pour l'instant.

—On t'a donc envoyé sur un bâtiment?

—Non, je vais chez mon patron, du côté du quai d'Orléans.

—Alors, tu ne veux pas naviguer?

—Jamais!

—Tu resteras un sale terrien, comme un tas de propres à rien; vrai, c'est pas la peine d'avoir eu un père aussi courageux pour devenir un feignant.

A ces mots, Zozo eut envie de frapper le matelot, mais il se retint et plutôt que d'avoir une histoire avec Julot qui, selon son habitude, était aux trois quarts ivre, il traversa le pont sans répondre.

Sous la boutade de cet ivrogne, son coeur s'était serré cependant, et quelque chose s'était révolté en lui.

Plusieurs fois déjà, il avait été interpellé par des pêcheurs, compagnons de son père autrefois, qui, eux aussi, l'avaient traité de "sale terrien".

C'est que pour le marin, c'est une désertion aussi grave d'abandonner la mer que pour un soldat de fuir son drapeau. Le fils de la Zette se rendait compte de l'opprobre qui marquerait son front vis-à-vis des autres, surtout son père mort à la peine, presque tombé au champ d'honneur.

—Dire, soupira-t-il, que je suis condamné à entendre tous les jours les injures de ces brutes!

Mais il s'arrêta soudain. A gauche sur le quai, la morgue se dressait, funèbre devant lui. Les larmes aux yeux, il se découvrit.

Que de souvenirs cruels cette petite

maison au toit de tuiles rappelait à son coeur d'orphelin!

Les autres trouveraient-ils mauvais qu'il voulût à jamais en fuir l'approche? Ils ignoraient eux sans doute, avec leur malveillance naturelle, le déchirement qui s'était produit dans son coeur d'enfant devant le cadavre de son père, quand au matin de l'enterrement, il avait dû être présent à la dernière formalité.

Zozo se sentit sur le point d'éclater en sanglots, mais soudain, pour fuir ce cauchemar, il détourna la tête et courut tout d'une traite jusqu'au quai d'Orléans.

Son patron l'attendait.

—Te voilà, mon fiev, fit ce bon garçon jovial, en lui tapant sur l'épaule, je croyais que tu n'allais pas venir.

Comme le jeune homme cherchait à s'excuser, il ajouta:

—Oh! je t'en aurais pas voulu, on peut avoir un empêchement, ça arrive à tout le monde, surtout qu'on est venu te demander.

—Qui donc? interrogea Zozo.

—Une gosse assez gentille. Alors, comme ça, on a des amourettes, c'est pas un reproche que je te fais, t'es à l'âge; elle a même dit qu'elle reviendrait te chercher ce soir, mais j'avais pensé que, des fois, tu l'aurais rencontrée en route!

Réconforté par cet accueil bienveillant, Zozo sourit et saisissant prestement deux pots de peinture, il suivit son patron.

—Nous allons au bassin de l'Eure, pour retaper le yacht d'un prince russe arrivé de ce matin, il reste là juste une huitaine pour la fête d'aviation, y a pas de temps à perdre, surtout qu'il a l'intention de donner une soirée après-demain.

Arrivés sur le quai, tous deux s'arrêtèrent à examiner l'élégant navire qui avait accosté le long de la berge.

Sa silhouette gracieuse se détachait, toute blanche, au-dessus des autres bateaux de plaisance.

Le peintre lut le nom, mais fut obligé de l'épeler et de le prononcer syllabe par syllabe :

—“Mi-ti-ne-ka!”... s'écria-t-il en faisant un pas en arrière, vrai, c'est un nom à coucher dehors, ils ne peuvent donc pas appeler leurs bateaux comme tout le monde dans ce pays-là...

Et après avoir roulé une cigarette, il héla un matelot qui amena une passerelle pour les deux hommes qui montèrent et touchèrent leurs casquettes en passant devant lui.

Aussitôt sur le pont, le patron, rassemblant ses pots de peinture, se mit en devoir de mélanger ses couleurs et les essaya sur une planche.

—Hé! petit, fit-il à Zozo, il y a à retoucher les sabords du grand salon, je te les confie; pour ce qui regarde les lambris de l'entrepont, je m'en charge, parce que c'est de l'ouvrage qui me concerne.

Et s'installant à califourchon sur la marche d'un escalier de fer, il se mit à siffler à pleins poumons tout en donnant ses coups de pinceau.

A son entrée dans le salon, Zozo eut un véritable éblouissement, il ressentit une surprise si vive à la vue du luxe qui régnait à bord, que, pendant plusieurs instants, il demeura figé sur place sans toucher à rien.

Jamais il n'avait pu se figurer une installation aussi confortable.

Regardant tous les meubles, palpant avec précaution toutes les tentures, il marchait sur la pointe des pieds dans la crainte de froisser les tapis.

Timidement, il tourna un bouton électrique et fit manoeuvrer un jeu de lampe,

qui éclaira d'un seul coup tout le salon d'une vive clarté.

Dépaysé au milieu de toutes ces richesses, le petit pêcheur restait les mains jointes, en admiration.

Souvent, il en avait vu de ces grands bateaux de millionnaires, comme disaient les marins, mais il n'avait jamais eu l'occasion d'y pénétrer, et de voir de près ce qu'ils pouvaient contenir.

Le plafond surtout attirait son attention. C'était une peinture exécutée à même le bois, représentant: “La Danse des Etoiles”.

Chaque constellation semblait s'animer pour prendre part à une gigantesque farandole.

Des femmes figuraient les astres, et se drapaient, légères, des reflets variés d'un arc-en-ciel multicolore qui éclairait leur ronde folle.

—Dire que tout cela peut être détruit par une tempête, murmura le pauvre garçon, qu'une lame de fond peut engloutir ces merveilles... et après tant de travail et d'argent dépensé, il ne reste plus qu'à chanter... “Adieu, mon beau navire!...”

Sans trop s'attarder à cette réflexion, Zozo se mit à la besogne, passant avec toute la précaution possible son pinceau plusieurs fois à la même place pour effacer les bavures.

Du dehors, par le hublot ouvert tout grand à cause de la chaleur, montait une odeur de goudron mêlée à un relent d'eau salée qui imprégnait l'atmosphère d'une senteur lourde.

Le jeune homme respirait largement cet enivrant parfum. Il lui semblait être en mer, et dans son imagination romanesque, il entendait le roulement de la machine, le murmure des vagues qui le berçaient de

leur voix caressante. Malgré lui, il se reporta vers le passé.

Comme il était déjà lointain pour lui ce temps où il pêchait les étrilles, et combien d'événements imprévus étaient venus depuis peu troubler son existence aventureuse de petit pêcheur insoucieux.

La mort tragique de son père, et son roman d'amour avec Madeleine, sa camarade d'enfance.

Depuis deux grandes semaines qu'il n'avait pas réussi à la rencontrer, elle était venue la première, aujourd'hui, pour lui rappeler son souvenir et à la nouvelle de cette démarche, il s'était trouvé presque étonné.

Aurait-il déjà oublié sa petite amie, qui l'aimait tant, et qui attendait son retour.

—Petite Madeleine, soupira-t-il.

Mais chaque fois qu'il prononçait ce nom, une autre image, une figure blonde et souriante se dressait devant ses yeux.

Celle de Nelly Noris la chanteuse, la divette fêtée tous les soirs par un public vibrant qu'elle tenait sous le charme pendant des heures.

Le souvenir de la jolie artiste restait toujours vivant à sa pensée.

Comme sa voix se faisait chaude et douce, tandis qu'assise à son piano, elle lui chantait la scène du Jardin de "Bocace". Le pauvre garçon se voyait toujours debout auprès d'elle, n'osant accepter la bergère qu'elle lui avait offerte d'un geste de son bras nu, restant à écouter ce chant captivant et doucement moqueur qui l'avait troublé si délicieusement.

—Nelly, jolie Nelly, te reverrai-je jamais, soupira-t-il.

Et se prenant la tête dans ses mains, il essaya en vain de retenir ses larmes.

Depuis ce jour-là, il était repassé sans succès sous les fenêtres de l'artiste.

Elle n'était donc apparue dans sa vie que pour y apporter un souvenir de regret, un voile de tristesse.

Tel un papillon qui se brûle les ailes à la flamme d'une lampe, il avait voltigé autour d'un idéal inaccessible pour lui, petit pêcheur d'étrilles; et, comme l'insecte, il ne pouvait plus détacher ses yeux de la brillante clarté au risque de s'aveugler à tout jamais.

—Allons, n'y pensons plus, gémit-il; du reste, si elle me rencontrait ici sous cette blouse blanche, elle ne me reconnaîtrait plus.

L'après-midi se passa pour Zozo, affreusement triste...

Il se rendait compte que seule son allure vagabonde de miséreux avait pu toucher le coeur d'une artiste heureuse et fêtée, qui n'avait éprouvé à son égard qu'un sentiment de pitié naturelle.

Lui, sans voir plus loin, avait obéi à son instinct de rêverie en observant avec ses yeux étonnés de petit pauvre cette jolie bouche qui animait tout, autour d'elle, avec la poésie de son chant.

—Elle joue sans doute ce soir, gémit-il... Si je pouvais seulement aller l'entendre, du dehors, dans la rue, n'importe où.

Car il ne pouvait pas songer à entrer dans la salle, à se faufiler au milieu de la foule élégante des baigneurs qui arrivaient las et blasés au spectacle.

Ce n'est pas lui qui, les yeux mi-clos, aurait applaudi pour la forme d'un battement de mains fatigué. Ah! s'il avait eu un yacht lui aussi à sa disposition, ou seulement une barque, comme il aurait voulu l'emporter au loin sur la mer cette Nelly pour pouvoir la contempler, lui tout seul, à l'abri des importuns, entre le ciel et l'eau.

Mais non, il n'était qu'un ouvrier fi-

nissant sa journée dans la monotonie du travail quotidien, tout lui manquait, surtout sa liberté, sa chère indépendance qui était toute sa raison de vivre.

—A quoi penses-tu donc le gosse, lui cria son patron qui venait d'ouvrir brusquement la porte du salon, te voilà encore en train de rêver, ça ne vaut rien à ton âge.

Zozo sursauta.

—Je ne te fais pas de reproche, reprit le peintre.

Et après avoir donné une tape amicale sur l'épaule de son commis, il regarda son ouvrage.

—C'est pas mal, continue comme ça et tu arriveras, fit-il, c'est pas toujours très gai le métier, mais on vit tranquille et on a son pain assuré!

Après avoir confectionné une cigarette, le patron quitta sa blouse blanche, la roula et la jeta dans un coin.

—Laisse tes affaires là, dit-il à Zozo, c'est pas la peine de les emporter puisqu'on revient demain.

Après quoi il lui serra la main et s'éloigna en sifflotant.

Peu après, le jeune homme le suivit, et la passerelle franchie, il se frotta les yeux, un peu ébloui par la lumière du dehors.

Des bouffées d'air tiède lui montaient à la tête et tout autour de lui les mâts des bâtiments de commerce étendaient leurs vergues comme des nuées de bras, semblant vouloir le saisir, l'arracher, malgré sa volonté, ferme à la résolution qu'il s'était imposée.

Des groupes d'ouvriers crasseux et noirs, à la mine farouche, sortaient des chantiers et descendaient rapidement le quai d'Orléans pour rentrer, leur tâche accomplie, s'en allant comme un troupeau

de bêtes de somme, le regard vague, la tête basse.

Le jeune homme poussa un long soupir de découragement devant ces êtres minables et révoltés qui semblaient prêts à mordre.

C'est sans doute comme cela qu'il finirait lui aussi, rongé par son frein, sans espoir ni consolation. Soudain sa figure s'éclaira.

Sur le quai du bassin de l'Eure, il avait aperçu Madeleine qui venait à lui.

Il l'appela à haute voix et la jeune fille se jeta dans ses bras.

—Maurice, fit-elle, c'est toi!

—Oui, ma petite amie, ma chérie, c'est moi, je n'espérais plus te revoir.

—Moi non plus, murmura Madeleine, je te croyais perdu pour moi, à tout jamais.

La voix ardente, les yeux brûlants de larmes, elle lui conta sa souffrance et son désespoir, quand elle l'avait aperçu sous les ténèbres de la divette.

—Je t'ai appelé plusieurs fois, mon pauvre ami, et tu ne m'as pas entendue, j'ai même voulu te rejoindre, mais tu as disparu pour répondre à une autre.

—Pardon, gémit Zozo, la voix brisée, pardon, je n'ai pas voulu te faire de mal.

—Et tu m'en as pourtant fait, inconsciemment sans doute, mais je te le pardonne de tout mon cœur.

—Tu m'aimes encore?

—Toujours, mon cher ami, je n'aimerai que toi, tu le sais bien!

—Oh! redis-moi encore que tu m'as conservé tout ton amour, s'écria le jeune homme, tu ne peux savoir combien tu me fais de bien, en me parlant ainsi.

—Oui, crois-le, je suis toute à toi, malgré tous ceux qui voudraient nous séparer.

La jeune fille avoua alors la scène que son père lui avait faite.

—C'est lui seul, dit-elle, qui s'oppose à notre bonheur, mais il m'aime trop, lui aussi, pour me faire une peine aussi violente... Ce qu'il veut surtout, c'est me savoir heureuse avec celui que j'aurai choisi.

A cet instant, le jeune homme la prit par la taille et la serra tout contre lui :

—C'est vrai, mon cher amour, murmura Madeleine, il a peur, vois-tu, mais je suis sûre avec toi d'être bien tombée...

—Alors, tu ne rougiras pas de moi, soupira Zozo, je ne te ferai pas honte avec mes vêtements d'ouvrier, tu ne me traiteras pas comme les autres de "sale terrien".

—Non, terrien ou matelot, tu seras toujours le même pour moi.

Profitant d'un moment d'abandon, Madeleine, sur la pointe des pieds, haussa son front jusqu'à ses lèvres.

Ce baiser émut délicieusement le petit pêcheur, son cœur se fondit dans un sanglot.

—Madeleine, ma chérie, murmura-t-il, je te resterai toujours, je ne t'oublierai jamais.

—Viens demain à la même heure me chercher, tiens, près du beau yacht, là-bas, c'est là que je travaille.

—J'y serai... Adieu, tu m'aimes?

—Je t'aime!...

CHAPITRE VII

Depuis le matin Zozo travaillait sur le yacht. Dès son arrivée, il avait gagné le coin du salon qu'il devait finir et s'était mis à la besogne.

Complètement rasséréné par son entrevue de la veille avec Madeleine, il se sen-

tait repris tout entier par le charme naïf et simple de la pauvre fille qui se donnait toute à lui, sans l'ombre d'une arrière-pensée, avec la fougue de la jeunesse.

Cependant les heures lui semblaient bien longues aujourd'hui, il avait hâte de voir arriver la fin de la journée, le moment où il pourrait retrouver sa petite amie.

Aussi, pour passer plus vite le temps, s'attachait-il à son ouvrage avec plus de conscience encore qu'à l'ordinaire.

Vers dix heures il monta sur le pont pour déjeuner. Ne devant pas rentrer chez sa mère, il avait apporté son panier avec quelques provisions.

Discrètement il s'installa dans un coin à l'arrière du bateau, de façon à rester seul, sans être dérangé.

Assis sur un banc le long du bastingage, il embrassait d'un seul regard toute l'étendue du bassin.

Bercé par un sentiment de mélancolie très douce, sans tristesse, il contemplait le va-et-vient du port, songeant à l'existence incertaine, nomade et périlleuse de ces marins composant les équipages de luxe, engagés le plus souvent pour une traversée.

A l'avant du yacht, les matelots rangés autour d'une grande gamelle en étain mangeaient leur soupe tout en causant entre eux, dans leur langue, avec un accent guttural et chantant.

Parfois ils hochaient la tête et leurs yeux bleus se perdaient dans l'immensité du ciel.

Il faisait un soleil de plomb, l'atmosphère était lourde et étouffante.

Sur le quai, quelques débardeurs ivres dormaient sur un tas de cordages.

Zozo jeta vers eux un regard de pitié. Quelle pouvait être la mentalité de ces

hommes qui suaient sang et eau pour gagner leur journée et allaient régulièrement en gaspiller le montant dans les bouges du port. Il les voyait réduits à une existence de misère, sans espoir d'en sortir jamais. Ne trouvant même pas le moyen de se constituer un gîte, ils passaient, en toute saison, les nuits dehors.

—Si je gagnais seulement autant qu'eux, soupira Zozo, mais je n'ai pas les bras assez forts, il faut être né pour cela.

Cette pensée le fit sourire. Comment pouvait-il avec ses membres frêles envisager la possibilité de s'employer à d'aussi durs travaux? Son âme vagabonde aurait-elle l'énergie suffisante pour résister à l'ambiance du milieu?

—Non, murmura-t-il, puisque j'ai juré de ne jamais être marin, autant m'éloigner pour toujours de la mer.

A cet instant il lança autour de lui un regard désolé.

—Et pourtant, soupira-t-il, c'est la vraie vie, la liberté, avec l'imprévu des longues croisières au large.

Né pour respirer le grand air, il aurait voulu sentir sur ses tempes les bourrasques du vent qui fait crisser les vergues et siffle au travers des cordages.

Mais qu'advierait-il, s'il s'enfuyait sous l'impulsion spontanée d'un coup de tête?

Sa mère en mourrait de chagrin, et Madeleine, que penserait-elle, toute seule, abandonnée à elle-même, délaissée par sa faute à lui, qui avait promis de veiller sur elle, d'assurer son avenir.

L'idée de sa petite amie folle de douleur, courant sur la grève, pour l'appeler dans la nuit, le fit frissonner. Il la voyait échevelée, éperdue, agenouillée sur les galets, les mains jointes, hurlant son nom au milieu des brisants de la côte.

Un souffle tiède et caressant agita une voile qui claqua avec un bruit sec.

Zozo tressaillit et prêta l'oreille, se laissant aller à une rêverie passagère, demeurant sous le charme de l'imprévu. Il lui semblait que la mer l'appelait encore par sa chanson traîtresse et enveloppante, qu'elle l'attirait invinciblement sur sa grande nappe bleue, calme et unie comme un lac.

Cependant une voix intérieure montait en lui, forte, impérieuse, pour l'arracher à la tentation; il croyait entendre Madeleine lui dire avec un accent affectueux:

—Maurice, je t'aime et je veille, je suis jalouse de mon bonheur, tu resteras près de moi toujours.

Le jeune homme se mit à sourire, il croyait apercevoir sa chère petite amie lui ouvrant les bras comme pour le protéger contre lui-même.

—Ce soir-là elle sera là à m'attendre, se dit-il, là sur le quai.

Et des yeux il chercha la place où la jeune fille se tiendrait.

La pensée de la retrouver bientôt lui rendit tout son courage et résolument, son repas fini, il redescendit pas à pas l'escalier de fer, pour reprendre sa tâche.

A l'intérieur la température était étouffante. Les planches vernies du pont surchauffées par le soleil de midi dégageaient une chaleur torride.

—Il n'y a pas moyen d'y tenir, se dit Zozo.

Lestement, il remonta et respira à larges bouffées.

—C'est chaud, là-dedans, lui fit un des marins qui parlait un peu le français. Chez nous aussi, il y a du soleil, il est plus fort, mais il dure moins longtemps.

Tout étonné Zozo regarda le grand garçon blond et imberbe qui lui parlait.

Le timbre de sa voix était doux, sa parole lente, son regard empreint d'une tristesse naturelle semblait chercher un être invisible.

Il reprit :

—C'est le prince Yégor, qui est le maître ici, il a fait la guerre, contre les démons jaunes, pour défendre notre petit père, le tsar.

—Vous le connaissez, le tsar?

—Non, nous ne le voyons jamais, seulement nous l'aimons, car il parle de loin à ses enfants. Notre Yégor, il nous parle aussi, c'est notre grand ami, seulement il est chagrin tout le temps, depuis sa blessure, et il reste en France, à Paris, à l'ambassade en hiver, en été, il voyage!

—Il ne fait rien?

—Non, il voyage.

Le matelot prononçait ce mot avec une sorte de respect.

—Oui, reprit-il encore, il voyage...

Aux yeux de ses hommes le prince passait pour un être d'une supériorité absolue, surtout pour ses déplacements continuels.

Le peuple russe, en particulier dans les classes pauvres, reste sédentaire, calfeutré au fond de maisons basses et sombres. Les moujiks n'ayant jamais eu l'occasion de sortir de chez eux, demeurent patiemment là où ils sont nés, ne connaissant que le régiment, ou le navire où ils ont servi.

—Et après votre séjour ici, où irez-vous? questionna Zozo.

—Nitchévo!... Je ne sais pas, soupira le matelot, nous allons où nous dit notre maître, où il voudra.

Après cette phrase prononcée d'un accent de fatalisme résigné, il salua en souriant et s'éloigna, car un commandement bref venait de se faire entendre.

Les hommes avancèrent la passerelle et

portèrent ensemble la main à leur béret.

Le prince répondit au salut de son équipage, alluma un cigare et alla s'asseoir à l'arrière du yacht pour lire les journaux.

Après une demi-heure d'une méditation silencieuse, il se leva, fit signe à un quartier-maître qui accourut aussitôt.

D'un geste il commanda de détacher un canot: quatre rameurs y sautèrent, tendirent la main au prince qui s'empara du gouvernail, et ils filèrent à toute vitesse.

L'ardeur du soleil commençait à décliner, la température se faisait plus douce.

—Allons, il faut finir ce soir, pensa Zozo, et résolument il redescendit dans le salon.

La chaleur n'était plus comparable, un air frais légèrement humide montait du bassin, une odeur âcre de marée, filtrait à travers le hublot grand ouvert.

Empreint de cette ambiance de luxe qui l'entourait, le jeune homme se mit à chanter une vieille chanson que fredonnait, le soir, Yves le Gonce en rentrant au port:

Un jour qu'en tirant la chaîne,
De dessus le gaillard d'avant,
De dessus le gaillard d'avant,
J'ai rencontré la belle Hélène
Qui menait ses porcs au banc.

—Ohé! chantez la belle!

Ohé! chantez tout le temps!

Sa voix rendue plus vibrante par la sonorité de la pièce, se répercutait jusque dans l'entrepont.

Etonné lui-même de cette gaîté subite, il accentuait chaque strophe, pour mieux s'écouter.

—Voilà un joli timbre, très juste, fit soudain quelqu'un derrière lui.

Il se retourna et demeura interdit.

Emporté par son refrain, il n'avait pas

entendu la porte du salon s'ouvrir pour laisser passer le prince ayant à son bras Nelly Noris qu'il venait de ramener dans son canot.

—Mais c'est mon petit pêcheur, s'écria l'artiste! Tu as donc déserté la mer?... C'est pour cela que je ne te voyais plus.

—Vous le connaissez? dit le prince.

—Mon Dieu oui, reprit la divette à voix basse, je l'ai rencontré un matin qu'il revenait de la pêche... Pauvre garçon, son père s'est noyé dernièrement.

Voyant le prince esquisser un geste vague, elle ajouta :

—C'est un de ces nombreux malheurs, qui restent inconnus de la foule des indifférents; il faut vivre dans le milieu des marins, afin de s'en rendre compte. Pour les autres, ils passent inaperçus.

Elle alla vers Zozo, les deux mains tendues. Sans répondre le prince s'assit dans un fauteuil et montra le piano à Nelly :

—Jouez-moi une valse, prononça-t-il d'un air fatigué, ensuite vous pourrez ré-péter vos morceaux pour ce soir.

L'artiste s'assit sur le tabouret et attaqua "Rêve de valse".

Elle était ce jour-là plus séduisante encore. Le dos tourné au soleil qui semblait se mirer dans les tresses de ses cheveux blonds et s'y faufiler comme pour y chercher une caresse, elle commençait :

C'est une valse

Nelly chantait par coeur avec tout son brio.

Obéissant instinctivement au charme du couplet, les yeux mi-clos, elle abandonnait la souplesse de son gosier à une savante vocalise.

Les veines de son cou se gonflaient à

fleur de peau dans une ondulation gracieuse.

Rêve de valse, rêve d'un jour!

Valse de rêve, valse d'amour!

Ses doigts effilés frôlaient légèrement chaque touche, se posant à peine, semblant voltiger d'un bout à l'autre du clavier.

—Bravo!... s'écria le prince qui avait fait apporter du champagne. Madame, nous allons boire à votre santé et je vous laisserai, car j'ai affaire au consulat.

D'un trait il vida sa coupe et sortit après avoir baisé la main.

Dès qu'elle fut seule, l'artiste s'approcha de Zozo :

—Eh bien! mon petit, tu ne pensais pas m'entendre ici aujourd'hui, c'est une surprise! Mais toi, que fais-tu sur ce bateau, tu peins?

Elle haussa légèrement les épaules et reprit :

—Tu n'es guère d'humeur à te conformer à ce genre de vie, tu n'étais pas né pour cela... Comme tu as chaud, je suis sûre qu'on ne t'a rien donné!

Et jetant les yeux vers la bouteille, elle offrit :

—Veux-tu du champagne, Maurice!

Les yeux du garçon brillèrent de convoitise.

Elle emplit une coupe jusqu'au bord et la lui tendit.

—C'est bon, fit l'enfant, et comme vous êtes aimable d'avoir pensé à moi. Je n'aurais jamais osé, merci!

Nelly s'était de nouveau assise au piano et chantait tous les morceaux du répertoire qui lui passaient par la tête.

Elle égrena la partition du "Petit Duc", expliquant à Zozo les situations, acte par acte.

Et d'ailleurs qu'importe notre âge,
Que fait un an, que fait un jour,
On a l'âge du mariage
Quand on a l'âge de l'amour!

—C'est un petit duc, un enfant comme toi, dit l'artiste, on vient de le marier, mais vu son jeune âge, on le sépare de sa femme... Mais oui mon petit, même dans les opérettes, l'intrigue n'est faite que de séparations.

Résolument il part à la tête de son régiment et gagne une bataille mais il a désobéi à son général, il a laissé entrer sa femme sous sa tente, et on vient lui retirer son épée, tordue dans le combat.

J'eus le grand tort de la casser,
La maladresse est sans seconde
Mais enfin prenez toujours ça,
Le plus bel officier du monde
Ne peut donner que ce qu'il a!

Brusquement elle se retourna vers Zozo et l'attira près d'elle.

—Tu trouves cela joli le théâtre ? Ah! vois-tu les âmes vagabondes comme la tienne, restent éternellement des rêveuses.

Debout devant l'artiste qui lui tenait les mains, l'enfant restait immobile, vivement impressionné.

Involontairement, il lui posa la main sur l'épaule, mais la retira bien vite en rougissant.

Nelly éclata de rire, et braquant ses yeux tout droit dans les siens, elle s'écria :

—Tu étais mieux dans tes loques de pêcheur, tu avais vraiment une certaine allure. Cette blouse blanche ne te va pas.

Zozo devint tout pâle. Ah! comme il les aimait lui aussi à cet instant ses pauvres vêtements usagés. S'il avait pu les reprendre, ne fût-ce qu'un moment, pour partir

à cette heure en quête de ses randonnées aventureuses, recommencer ses longues rêveries sur les roches.

—Si tu voulais, dit tout à coup l'artiste, nous irions à la pêche ensemble, tu m'apprendras à attraper les homards.

Continuant son jeu de coquetterie toute naturelle, dont elle était loin de soupçonner la cruauté Nelly fredonna un couplet du "Le Jour et la Nuit".

Posant sa tête tout près de la figure de Zozo qui se tenait penché, elle chanta :

Ah! mon ami, j'ai peur,
J'ai peur, j'ai peur,
Ah! mon ami, j'ai peur.
Tout m'épouvante.
Ah! mon ami, j'ai peur,
Même là sur ton coeur.

Sans s'en apercevoir, le petit pêcheur reprit la dernière phrase.

—Tu as de l'oreille, s'écria l'artiste...

En souriant elle baissa le clavier, et alla s'asseoir sur un fauteuil tournant.

Les bras repliés sous sa nuque elle fredonna :

Rêve de valse, rêve d'un jour!
Valse de rêve, valse d'amour.

Le jour baissait, une pâle lumière éclairait faiblement l'intérieur du yacht.

L'artiste se dressa dans un rapide haut-le-corps, se recoiffa vivement et se leva pour partir.

—Il est déjà tard, on n'y voit presque plus... Alors c'est entendu, tu m'emmèneras à la pêche demain, nous louerons un bateau.

L'enfant n'eut pas le courage de dire "non". Très ému, il suivit la chanteuse jusqu'à la passerelle.

—Au revoir, lui cria Nelly dès qu'elle fut sur le quai... A demain.

De la main Zozo lui envoya un baiser, mais, en même temps, il poussa un cri perçant.

Madeleine était venue attendre Zozo, comme elle l'avait promis. Le cœur de la chère petite était rempli d'une joie profonde, inexprimable. La tendresse qui fleurissait dans son humble vie répandait en tout son être un parfum dont chacun de ses jours serait embaumé.

L'arrivée du prince et de Nelly ne la détournait pas de sa douce rêverie. Mais, presque aussitôt, une voix d'une suavité et d'une pureté merveilleuse entonna une chanson d'amour.

Madeleine, subjuguée par la grâce de la mélodie se rapprocha pour mieux entendre. Elle aurait voulu suivre les paroles dont la musique ensorceleuse lui arrivait.

Le bruit des rames, de nouveau battant l'eau, l'arracha à son extase. Le canot ramenait le prince. Seul! Alors, l'artiste, la chanteuse irrésistible restait donc avec Zozo?

Une soudaine et violente jalousie, faite de terreur surtout, fit tressaillir la jeune fille. Dans un instinct obscur, elle entrevit ce qui se passait: la familiarité inconsciemment dangereuse de cette femme habituée à l'admiration et aux hommages, la prise de possession de l'âme innocente de Zozo... Et elle souffrait atrocement.

Elle ne voyait pas les gestes, les attitudes, mais son imagination créait le pire.

Enfin, la porte s'ouvrit après une dernière roulade; une silhouette élégante parut sur la passerelle. La femme qui venait de chanter dans le canot. Madeleine entendit l'amical au revoir, le rendez-vous donné pour le lendemain; elle vit le geste

fou de Zozo; ses yeux se voilèrent, ses jambes fléchirent. Elle voulut fuir, toute soulevée d'horreur et de désolation; mais elle glissa, étourdie et faible; elle tomba dans l'eau qui jaillit autour d'elle.

—Au secours! hurla Zozo, quelqu'un vient de tomber là, là, vite une barque, au secours!

Des matelots du bord accoururent à sa voix.

—Zozo, gémit la voix étouffée de la jeune fille, je meurs!

Affolé, il plongea sans prendre le temps de retirer ses vêtements. Saisissant à bras-le-corps la désespérée, se cramponnant après une amarre, il parvint à lui maintenir la tête hors de l'eau.

Nelly au bruit de la chute s'était arrêtée, et elle aussi appelait au secours.

—Elle est là, fit-elle, haletant, elle se débat, ô mon Dieu! c'est horrible, elle coule vite...

Des mariniers arrivaient dans une barque; rapidement ils retirèrent Madeleine inanimée et la remontèrent sur le quai.

—Ce n'est rien, dit l'un d'eux, elle en sera quitte pour la peur, il faut l'emporter et la frictionner.

La chanteuse courut chercher une voiture, tandis que Zozo à genoux sur le pavé, sanglotait le front penché sur Madeleine toujours sans connaissance.

—Quelqu'un connaît-il son adresse, demanda Nelly sitôt de retour, je vais l'accompagner chez elle.

—Oui, murmura le petit pêcheur à travers ses larmes, c'est rue des Viviers, en face la Halle.

—Merci, Maurice, tu t'es conduit courageusement, je n'oublierai jamais ça.

Et comme le cocher fouettait son cheval efflanqué, elle cria:

—A demain, tu viendras me chercher?

Pour toute réponse le malheureux, consterné, lui montra le poing en signe de malédiction.

CHAPITRE VIII

Quand Nelly arriva devant la maison d'Albert, ce dernier n'était pas encore rentré, et personne n'avait pu indiquer à la jeune femme, l'endroit où il se trouvait à cette heure avancée de la journée.

Seule, une vendeuse de la Halle courut prévenir la mère Lefranc.

Celle-ci accourut aussitôt et aida l'artiste à monter Madeleine, toujours sans connaissance, jusqu'à sa chambre.

Les larmes aux yeux, mais voulant malgré tout réagir sur elle-même, elle déshabilla la jeune fille, la coucha après lui avoir appliqué sur tout le corps des serviettes chaudes, et se mit en devoir d'envoyer chercher un médecin.

Entre temps, elle interrogeait la chanteuse, l'accablait de questions, qu'elle multipliait dans sa précipitation, sans attendre les réponses.

—Comment ça lui est-il arrivé?... A quelle heure?... A quel endroit?... Pour quoi était-elle seule sur le port, qu'est-ce qu'elle attendait là?... etc., etc.

Nelly s'efforçait de son mieux à satisfaire la brave femme qui, toute en larmes, s'essuyait les yeux avec son tablier.

Cependant, comme la chanteuse devait se trouver dans la soirée sur le yacht, elle prit bientôt congé de la mère Lefranc et promit de revenir le lendemain.

Albert, occupé sur un bateau de commerce, ne rentra qu'assez tard et arriva en même temps que le médecin, qui réserva son diagnostic.

Il ne pouvait se prononcer encore vu

l'état de surexcitation nerveuse où se trouvait la malade.

—Elle a dû subir un choc assez violent au cerveau, fit-il en partant, mais je ne crois pas que cela soit très grave.

Madeleine, étendue sur son lit, pâle et défaite, divaguait entièrement.

Au plus fort de son délire, elle appelait Zozo à son secours, et maudissait avec des paroles violentes, une femme qu'elle ne pouvait désigner.

Assis à son chevet, Albert pleurait à chaudes larmes, en proie à un profond désespoir.

Effondré de douleur, il se lamentait, s'efforçant de trouver dans sa plainte, une consolation à ses souffrances.

Parfois, silencieusement, il serrait la main de la marchande, qui demeurait penchée sur le lit de la jeune fille, essayant de saisir le sens des mots sans suite que la malheureuse enfant prononçait de sa bouche incohérente.

—Oui, ma petite... Ce n'est rien, faisait-elle, Zozo! Il viendra plus tard... Tu me reconnais bien, moi, voyons, et ton papa, ton vieux papa, est là aussi, tu ne le vois donc pas?...

Toute la nuit se passa ainsi.

Au matin seulement, Madeleine brisée par sa lutte contre la fièvre, réussit à s'endormir.

—Faut vous reposer, Albert, dit alors la mère Lefranc, je vais rester auprès d'elle! Mais il ne voulut rien entendre.

Sous l'empire d'un sentiment bien naturel, il s'obstinait à demeurer à côté de Madeleine.

—Si je venais à la perdre, murmurait-il, songez donc, je n'ai plus qu'elle au monde! Oh! ce serait épouvantable, dites madame Lefranc... elle ne mourra pas... J'en ai pourtant assez vu dans ma chienne

de vie, j'ai souffert de toutes les façons... J'aurais pu disparaître dix fois, moi, qu'est-ce que ça peut faire, j'ai passé mon temps, payé mon tribut... Mais pas elle... je l'aime trop... Dites-moi, madame Lefranc, elle ne mourra pas?

Comme s'il voulait la défendre contre son mal, il se jetait sur Madeleine et l'embrassait éperdûment.

Celle-ci, sous cette robuste étreinte, sourit comme dans un rêve, lui rendit son baiser et articula faiblement:

—Maurice!

En entendant prononcer ce nom, le père eut un sursaut.

—Pourquoi donc l'appelle-t-elle toujours, ce yagabond de malheur!... Ah! si je le tenais!

Mais la marchande le calma d'un geste.

—Ne faites pas de bruit, dit-elle, vous allez la réveiller et vous savez que, dans l'état où elle est, il ne lui faut pas la moindre émotion.

Obéissant comme un enfant craintif, Albert consentit à aller s'étendre tout habillé sur son lit, tandis que la mère Lefranc restait debout à attendre le médecin qui arriva à huit heures.

L'état de Madeleine s'étant amélioré, il ordonna des compresses glacées et le plus grand repos.

—Ce ne sera rien, fit-il, j'avais craint une fièvre cérébrale produite par la commotion de l'accident, elle aurait dû avoir une émotion intense!

Aussitôt après le départ du médecin, la mère Lefranc, obligée d'ouvrir sa boutique, demanda à Albert de la remplacer.

—Je reviendrai le plus tôt possible, lui dit-elle.

Accablé par l'émotion, le voilier ne pensa même pas à déjeuner.

—Dire, gémit-il dans un sanglot que ma

pauvre Madeleine a failli se noyer dans un bassin.

Se perdant en conjectures, il croyait à un accident banal, comme il en arrive tous les jours sur le port.

Par moment, il se levait de dessus sa chaise, renouvelait une compresse et marchait de long en large dans la pièce.

Vers une heure, un coup discret frappé à sa porte l'arracha à sa rêverie.

D'un bond il s'élança et courut ouvrir.

Fidèle à sa promesse, Nelly venait prendre des nouvelles de Madeleine.

Albert, surpris de cette visite, la fit entrer, sans même lui demander son nom, accueillant la première figure amie qui s'offrait à lui, au milieu de son accablement.

—Monsieur, fit l'artiste, vous ne me connaissez sans doute pas, car vous étiez absent, hier, quand j'ai ramené la petite!

L'ouvrier la salue et lui tendit la main.

—Oui, continua Nelly, je sortais d'une répétition sur un bateau où je devais donner un concert le soir même. A peine étais-je dehors que j'ai entendu un cri de détresse. A la vue de cette pauvre enfant qui se noyait, je ne pus, dans mon impuissance à lui venir en aide, qu'appeler au secours... Au même instant un jeune homme se jetait à l'eau et parvenait à sauver votre fille.

—Qui est-ce? s'écria le malheureux père. Ah! dites-moi son nom, je vous en supplie!

—C'est un peintre qui réparait le bateau... je n'en sais pas plus long. Il a agi spontanément, son sang-froid a été remarquable.

L'artiste s'assit alors au chevet de Madeleine et la considéra avec intérêt.

—Elle dort, fit-elle, tant mieux, il ne faut pas la réveiller.

Un peu gêné par l'arrivée imprévue de cette femme élégante dans son modeste intérieur, Albert réstait debout, les bras croisés, le regard anxieux, devinant le sentiment de pitié profonde qui agitait Nelly. La jolie femme avait peine à dissimuler son émotion devant ce visage décoloré, haletant, sur un oreiller de grosse toile.

Pendant une partie de la journée, elle tint compagnie à Albert.

—A demain, fit-elle après avoir consulté sa montre. Je reviendrai jusqu'à ce qu'elle soit guérie. Je vous le promets.

Et comme l'ouvrier lui serrait les mains, elle prit sans rien dire l'ordonnance et la porta chez le pharmacien.

—Je me charge des médicaments, dit-elle, vous enverrez la note à mon adresse, rue Guy de Maupassant.

Ensuite, elle regagna à pied sa demeure.

Elle se sentait tout à coup possédée par la sensation exquise du bien à faire sans bruit, d'une façon délicate.

Elle monta le boulevard Maritime jusqu'à sa villa, livrée à la même douce pensée, à la même bienveillante résolution.

Soudain au tournant de la rue, elle aperçut Zozo qui l'attendait, debout, le long du mur.

Il l'aborda avec un salut timide.

—Que fais-tu là? lui dit-elle.

—Rien, répondit Zozo. Je voulais vous voir.

—Tes yeux sont gonflés et rouges. Tu as pleuré!

Le petit pêcheur baissa la tête et, d'un geste rapide, essuya les larmes qui perlaient encore à ses cils.

Il leva vers l'artiste un regard suppliant.

—Il ne faut pas te faire de chagrin, lui

dit Nelly, je viens de voir celle que tu as sauvée, elle est encore très fatiguée, mais on la guérira.

—Oh! comme je vous remercie de me dire cela, madame, s'écria Zozo, vous ne pouvez pas comprendre à quel point je suis heureux.

Dans un mouvement d'expansion bien compréhensible, il expliqua alors à la chanteuse, le sentiment qui l'unissait à Madeleine.

—Elle m'attendait, ce soir-là, fit-il et si elle s'est jetée à l'eau, c'est de ma faute.

Le malheureux éclata en sanglots tandis que Nelly essayait de le consoler.

—Oui, c'est de ma faute, continua-t-il après une courte hésitation, et tout bas, il murmura :

—C'est de notre faute à tous les deux! Oui... Voyez-vous, je n'ai plus réfléchi, j'étais ébloui par votre charme et, comme vous aviez le dos tourné, je vous ai envoyé un baiser... Je ne savais plus... Je ne pensais plus à rien. J'étais fou... Pardon pour elle! Pardon pour moi!

—Pauvre enfant, répondit Nelly, car tu n'es qu'un enfant. Tu dis la vérité, je n'ai pas été raisonnable, j'ai voulu m'amuser inconsidérément, comme une insensée... Si j'avais pu penser!... Que cela te serve de leçon pour l'avenir!...

—Vois-tu, Maurice, on ne doit jamais jouer avec le coeur, car les blessures y restent profondes et on ne les cicatrise pas toujours... Oui, j'ai été inconsciente, mais j'ai une excuse... Moi non plus, je ne savais pas!

Prenant Zozo dans ses bras, elle le consola de son mieux.

—Nous la sauverons, je te le promets, fit-elle en embrassant le petit pêcheur, je

me dévouerai à elle pour réparer le mal que je lui ai fait involontairement.

—Vous, au moins, s'écria Zozo qui fondit en larmes, vous pouvez approcher d'elle, mais moi ça ne m'est pas permis... Je voudrais tant la soigner... Je suis sûr qu'elle doit me maudire et me détester.

Je n'ai plus de goût à rien et j'ai laissé mon ouvrage! Jamais je ne retournerai sur ce bateau, jamais! Il arrivera ce qu'il pourra, mais, puisque Madeleine est maintenant perdue pour moi, je sais ce que j'ai à faire.

—Et que feras-tu, mon pauvre Maurice?

—Je partirai comme les autres, là-bas!

Joignant le geste à la parole, il étendit le bras vers l'horizon, il montra la mer qui s'embrasait des dernières lueurs du soleil couchant.

—C'est ici, sur cette grève, que nous avons échangé elle et moi notre premier serment... Au même endroit, je lui dis adieu!

—Maurice, fit l'artiste avec émotion, ne désespère pas, je te la rendrai.

CHAPITRE IX

L'état de Madeleine restait grave et la désolation de ceux qui l'aimaient était sans mesure. Dans le cerveau trop vivement frappé de la jeune fille, les idées ne formaient encore qu'un chaos et ne se formulaient qu'en phrases incohérentes. Le malheureux Albert ne quittait pas le chevet de sa bien-aimée enfant. Infatigable, le jour, la nuit, il était prêt à lui prodiguer les soins essentiels. La mère Lefranc l'aidait tout le temps que lui laissait son commerce.

—Je l'aime, cette petite, comme ma propre enfant, disait la bonne femme, en pas-

sant sur ses yeux rouges de chagrin et de fatigue, sa vieille main fanée que le dévouement rendait alerte et douce, comme celle d'une soeur de charité.

Tous les jours, le soir surtout, se cachant, tant il redoutait d'être aperçu, Zozo, le coeur chaviré de douleur et de remords se glissait le long de la maison d'Albert, coulait à travers les vitres embuées, ses regards inquiets et désolés. L'entrée de la maison d'en face lui offrait un refuge où il se cachait dès que la porte d'Albert s'ouvrait ou que quelqu'un s'approchait du logis. Le triste gars se faisait d'amers reproches. Il savait bien, lui, ce qui avait assommé la pauvre Madeleine, l'avait affolée, lui avait fait perdre l'équilibre au bord de l'eau traîtresse et, en même temps que le remords, il sentait grandir en lui une plus énergique résolution de s'éloigner à tout jamais de Nelly Noris. Oh! la magicienne! Comme, sans le vouloir peut-être, elle l'avait ensorcelé! Elle avait, par une pente naturelle de sa nature légère, mais nullement méchante détourné un instant son coeur. Il croyait maintenant la haïr, haïr ses gestes bereeurs, sa voix d'or si prenante. Et il rageait de la savoir assidûment attentive et compatissante dans la maison d'Albert, auprès de ce lit qui avait failli devenir un lit d'agonie.

Il pouvait frétiller en paix, le savoureux gibier d'eau salée auquel Zozo donnait autrefois la chasse; si le pauvre gars avait été seul pour recueillir le butin quotidien apporté par la mer, étrilles et tourteaux eussent vécu en paix. Il n'avait plus goût à rien, mangeait du bout des dents et Zette était navrée de l'air de son garçon qu'elle ne s'expliquait pas, car il s'était bien gardé de lui raconter la triste aventure dans ses détails attristants.

La veuve de Le Gonec savait seulement que la fille d'Albert était tombée dans le bassin, qu'elle avait une congestion, mais elle souffrait trop, elle-même, d'une douleur si farouche, qu'elle ne prenait qu'une part lointaine à la part des autres.

En dépit des précautions de Zozo pour échapper aux regards d'Albert et de la mère Lefranc, comme aussi à ceux de Nelly Noris qu'il fuyait pour mériter un jour le pardon de Madeleine, il se trouva, un soir, face à face avec la brave marchande de poissons.

—Eh! ch'tit gars, qu'est-ce que tu deviens donc? Je te croyais le bon ami de la pauvre Madeleine et tu t'occupes pas plus d'elle que d'une langouste de huit jours. C'est y que t'as pas plus de coeur qu'une étrille?

Zozo, le coeur gonflé d'un chagrin démesuré, ne trouvait pas un mot pour se justifier.

Il dit seulement d'une voix basse et tremblante:

—Elle ne mourra pas, dites? n'est-ce pas, elle va guérir?

—Ça t'intéresse donc? railla la mère Lefranc. Tu aurais pu peut-être bien t'en informer plus tôt. Elle a ben tort, la mignonne, d'aimer encore un gars indifférent comme toi.

—Elle m'aime toujours! jeta Zozo d'un air de mépris.

—Plus que tu ne mérites, bien sûr. Ces petits coeurs-là, si tendres, ça ne dure pas tout d'un coup. Elle t'appelle tout le temps; des fois, elle croit que t'es là, près d'elle et elle est contente; d'autres fois, elle te renvoie; elle crie: va-t'en, va-t'en.

Zozo, dont le regard avait brillé un instant, baissait à présent la tête.

—C'est pour te dire que tu devrais peut-être ben venir la voir, la petite. Ça lui fe-

rait quelque chose, un effet qui serait bon.

—Son père me déteste.

—A cette heure, il ne déteste plus personne, le pauvre. Il a ben trop de chagrin.

—Il ne me recevra pas mal?

—Mais non.

—Il m'a défendu de parler à Madeleine.

—Dans le temps. Tiens, entre avec moi. J'aime les amoureux, moi.

—Et s'il me chasse?

—Tu t'en iras, mais j'ai idée qu'il ne te chassera pas.

—D'autant plus que je lui dirai que ce n'est que pour une fois. Quand Madeleine ne sera plus en danger de mourir, je m'en irai, là-bas, avec les autres.

—La Zette voudra pas.

—Faudra ben qu'elle consente. Je m'en sauverai plutôt.

La mère Lefranc hocha la tête.

—T'es guère taillé pour ça. Enfin, faudra voir.

Sur les pas de la marchande de poissons, Zozo coula sa mince silhouette et pénétra dans la chambre où s'entendait le souffle oppressé de Madeleine, où se devinait dans l'ombre des rideaux la haute taille d'Albert, dont le regard ne quittait pas la blanche petite figure, perdue dans la blancheur de l'oreiller, et si mince, si mince...

Le père désolé ne vit pas d'abord Zozo; il dit à la mère Lefranc:

—Elle parle toujours toute seule; mais on entend mieux son parler. Elle a l'air d'être en colère. Elle répète

—C'est la femme, la méchante femme...

—Ce serait y qu'une femme lui aurait fait du chagrin?

Ces mots entrèrent comme une lame aiguë dans le coeur de Zozo et le blessa au vif.

—Il est pas méchant, Zozo, reprit la

voix dolente, c'est la faute à elle...

Elle dit cela si bas que la mère Lefranc, penchée sur le lit fut seule à entendre. Elle regarda le jeune garçon et lui fit signe de s'approcher. Albert le vit alors; sur son rude visage passa une rapide expression de déplaisir, mais il ne dit rien. La mère Lefranc agissait avec l'autorité un peu rude que lui donnait son dévouement. Zozo, les jambes molles, les yeux troubles, obéit au geste d'appel.

—Tu parles de Zozo, ma poule; il t'aime bien, le pauv' gars et il a ben de la peine de te voir malade. Tâche de guérir ben vite.

—De la peine, Zozo? redit la voix faible.

Le pitoyable amoureux se précipita à genoux contre l'humble couchette, saisit la main amaigrie et pâle qui pendait sur le drap froissé, et y appuya ses lèvres. Ses larmes brûlantes coulèrent sur les doigts de Madeleine qui tressaillit et souleva ses paupières meurtries par la fièvre.

—Qu'est-ce qui pleure? murmura-t-elle. Faut pas pleurer.

—Va-t-en, cria Albert. Tu lui fais mal, et je ne t'ai pas donné la permission d'entrer.

—C'est moi qui l'amène, expliqua la mère Lefranc. Ils s'aiment, ces deux petits, et ça peut guérir la mauviette. C'est joli, l'amour; vous savez donc plus ce que c'est, vous, Albert. Et puis, c'est l'enfant de la Zette...

—Justement...

—Soyez pas méchant. Regardez les pauvres gosses.

—Faut pas pleurer, répétait la petite malade.

Mais Zozo pleurait de plus belle.

La buée qui voilait les jolies prunelles de Madeleine s'effaçait peu à peu et les

yeux redevenaient clairs et limpides. L'intelligence s'y rallumait; les lèvres décolorées sourirent; le sang colora les joues pâles. Elle murmura, comme en un soufuffle :

—Zozo, mon Zozo.

Elle reconnut aussi Albert et la mère Lefranc et leur sourit.

Albert s'élança sur elle, la saisit à pleins bras, l'embrassa à pleines lèvres, et la petite se plaignit doucement.

La mère Lefranc le tira en arrière.

—Vous lui faites mal; faut pas l'étouffer, peut-être. En v'là des manières.

—Elle est guérie, cria Albert, fou de joie.

—C'est probable, mais faut faire les choses plus doucement. Oui, ma mignonne, c'est ton Zozo, ton Zozo qui t'aime bien et qui viendra te voir tous les jours. Dis donc oui, ajouta-t-elle en poussant le coude du garçon qui continuait à pleurer.

—J'ose pas... M. Albert ne me veut point ici.

—M. Albert, décida carrément la mère Lefranc, fera ce qui est bien pour la guérison de sa fille. Promets à la petite que tu reviendras. Elle te réclame assez, va.

Pour toute réponse, Zozo couvrit de baisers fervents la main fragile qui se réchauffait sous ses lèvres.

Mais soudain, le souvenir se réveilla dans l'esprit de Madeleine; elle cria d'angoisse et repoussa Zozo toujours à genoux.

—Tu ne m'aimes plus, dit-elle d'une voix brisée; pourquoi que tu pleures? Va retrouver la chanteuse sur le bateau, la chanteuse à qui...

Elle s'interrompit avec un nouveau cri: La porte s'était ouverte, lentement, et Nelly Noris, dans une gracieuse et simple

toilette se montrait sur le seuil que le soleil couchant égayait de ses rayons.

Albert et la mère Lefranc eurent le même geste de stupéfaction. Zozo aurait voulu voir le plancher s'ouvrir sous lui et l'engloutir. La honte et le regret l'écrasaient. Le père et la vieille amie de Madeleine ne comprenaient rien à l'apostrophe de la petite malade. Depuis plusieurs jours, la chanteuse avait passé de longues heures à ce chevet de souffrance ; elle avait prodigué les soins, les fleurs, les fruits qui rafraîchissaient les lèvres desséchées, les prévenances délicates, les mots caressants. Pour la première fois, Madeleine l'accueillait avec colère, pour la première fois, elle exhalait les sentiments qui la torturaient. Sous la caresse ardente du cher garçon, tendrement aimé, la jeune fille avait repris pleine conscience du passé si proche et de la souffrance subie et tout son être se soulevait contre celle qu'elle rendait seule responsable de sa peine.

Nelly, d'abord surprise, saisit, grâce à sa fine compréhension, le malentendu dont saignait si cruellement le coeur affectueux de la petite malade. Madeleine, se trompant à des apparences grossières par son imagination, était la victime d'une crise aiguë de jalousie. Il fallait bien vite l'éclairer et ramener la paix dans cette âme bouleversée.

Albert avait bientôt compris, lui qui avait souffert du mal de l'amour repoussé, qui avait été jaloux de Le Gonce, préféré par Zette. Il s'avança, l'air menaçant vers l'artiste et, d'une voix irritée, lui cria :

—C'est donc vous qui avez fait du mal à mon enfant ? Ah ! je ne sais ce qui me retient...

Il levait un poing redoutable. Le sourire charmeur de Nelly le désarma.

—Vous m'avez vue tous les jours auprès de cette chère fille, dit-elle, et vous savez que je suis pour elle une amie très dévouée.

—Vous m'avez pris Zozo ; c'est vous qu'il aime, à présent.

Et des paroles pressées venaient aux lèvres de Madeleine.

—Ça se comprend, vous êtes belle, vous êtes habillée comme une princesse, vous êtes riche ; vous chantez comme un ange...

Nelly chercha du regard Zozo ; il n'était plus là. Il s'était enfui pour ne pas entendre l'anathème tomber de la bouche de Madeleine sur son pauvre coeur d'amoureux tout meurtri.

—Le fou ! murmura la chanteuse, pourquoi s'est-il sauvé ? Rappelez-le, dit-elle à Albert.

Il eut un sursaut.

—Moi ! cria-t-il. Et sa voix s'étranglait dans sa gorge. Moi ! que je le rappelle, le misérable, le bandit, le...

D'un joli geste, Nelly arrêta le flot d'injures.

—Elle est crâne, la petite dame, opina la mère Lefranc. Elle me plaît, à moi ; jolie comme un coeur, fine comme une mouche. Et elle n'a pas l'air d'avoir pour un sou de malice. Ecoutez donc ce qu'elle a à dire avant de lui jeter des sottises à la figure.

Et à Albert :

—Si vous ne voulez pas aller chercher Maurice, c'est moi qui irai. En attendant, la petite Madame, dégoisez votre affaire.

Nelly passait sa main blanche et douce sur le front de Madeleine et sur ses cheveux que mouillait une petite sueur. A ce contact, il semblait que l'apaisement descendait sur ce pauvre corps épuisé de souffrance. Les traits se détendaient ; une sorte de magnétisme bienfaisant rappelait

la vie dans les yeux et les lèvres étaient moins pâles.

—Écoutez-moi, ma mignonne, disait l'artiste d'une voix caressante. Écoutez-moi bien. Vous vous êtes fait du mal pour des imaginations. Zozo, votre amoureux, n'aime que vous.

—J'ai bien vu, pourtant, sur le bateau...

—Il n'aime que vous, répéta Nelly en insistant, et moi je n'aime pas Zozo, comme vous le croyez. Songez donc que c'est un tout jeune garçon et que, moi, je suis déjà presque une vieille femme...

—Quel âge que vous avez donc? s'exclama la mère Lefranc. Vous avez l'air d'une jeunesse, un printemps d'avril, quoi.

Nelly se mit à rire.

—J'ai vingt-huit ans.

—Ce que c'est que d'avoir de beaux affluents, on vous en donnerait pas tout seulement vingt.

—Et pour vous rassurer tout à fait, ajouta la chanteuse, je vais vous confier un grand secret: Je me marierai après la saison du Casino et j'irai très loin, très loin...

—Vrai, cria Madeleine, dont le visage acheva de s'éclairer.

—Très vrai. Le prince Yégor doit m'épouser et m'emmener en Russie, dans son château. J'avais un engagement ici; je n'ai pas voulu le rompre malgré ses instances. C'est la dernière fois que je chanterai en public; quand je serai mariée, mon mari me défendra de reparaitre sur une scène, et je lui ferai ce sacrifice. Il m'a accompagnée ici et, sans doute, le mariage se célébrera dès que le Casino aura fermé ses portes. Tu vois donc bien, folle petite fille, que je ne veux pas te

prendre ton cher Zozo. Il va venir tout à l'heure.

—Oui, dit Albert, je veux bien qu'il revienne, parce que j'ai toujours eu de l'amitié pour lui et pour sa mère. Quant au mariage, ça ne sera pas de sitôt; on ne fait pas un ménage avec deux gosses, surtout qu'un pêcheur d'étrilles et de tourteaux, c'est un gagne-petit. Le pain pourrait ben manquer plus d'une fois par semaine.

Nelly sourit d'un air un peu mystérieux.

—C'est ce que nous verrons, répondit-elle, monsieur Albert. Je vais attendre ici votre retour avec le jeune Le Gonec. Il n'est que 6 heures, j'ai le temps avant le dîner.

—Vous êtes une brave personne, vous, approuva la mère Lefranc. Ça n'est pas pour dire, mais, pour une Parisienne et une qui joué la comédie et qui chante, vous êtes pas comme beaucoup d'autres, vous avez du coeur. Topez là.

Elle tendit une large main, rouge, fendillée et qui fleurait les âcres senteurs des poissons des mers.

Nelly y mit la sienne, toute petite, embaumée de violettes.

—Vous êtes bonne, murmura la voix faible de Madeleine.

—Et je te le prouverai, promit la chanteuse.

CHAPITRE X

Ce n'était jamais sans émoi que le rude ouvrier pensait à la grande Zette. Comment allait-elle le recevoir? Qu'est-ce qu'il lui dirait pour expliquer sa visite à cette heure tardive? Le laisserait-elle parler seulement? Elle l'avait presque insulté, l'avait chassé avec colère... Mais il

était prêt à tout braver pour ramener les couleurs sur le visage de la Madeleine et la joie dans son cœur.

Il traversa le pont afin de gagner la rue de la Halle qui n'était pas loin. Il marchait lentement, cherchant les premiers mots qu'il dirait. Il ne regardait rien du spectacle familial. Sur les yachts élégants, des matelots allaient et venaient, dans plusieurs il y avait réception et musique. Des rires dominaient les autres bruits. Albert souffrait de cette joie, lui dont l'âme restait inquiète malgré le vague espoir qui l'avait soulevée tout à l'heure.

Albert allongeait le pas et allait atteindre le but de sa course quand il reconnut Zozo rôdant sans oser rentrer chez lui. Le pauvre gars craignait sans doute de montrer son désarroi à la Zette déjà si malheureuse.

Albert l'appela et le jeune garçon, sur-sautant, se lança à l'allure de fuite. Le père de Madeleine venait-il le relancer jusque dans sa pauvre demeure et l'accabler des reproches dictés par son angoisse?

—Approche donc, aie pas peur, réitéra le voilier. La petite te réclame; je viens te chercher.

—Vous êtes donc pas en colère? fit timidement le petit pêcheur.

—J'avais t'y pas de quoi t'en vouloir à mort, tout à l'heure?

Zozo baissa la tête.

—J'ai pourtant fait une trahison à Madeleine. On s'aime, nous deux, et pas la chanteuse de malheur.

—N'en dis pas de mal, c'est une bonne personne. Elle s'est expliquée avec la petite. Elle va se marier, devenir princesse, et s'en aller en Russie. Allons, viens.

—Faut prévenir la mère. Elle serait in-

quiète en me voyant pas pour la soupe. Entrez donc, monsieur Albert.

—Non, entre seul, ça nous retarderait.

Le pauvre homme était aise de n'avoir pas à se montrer à la Zette qui lui en voudrait de lui désobéir.

Mais juste à ce moment, sur le seuil de l'allée qui conduisait au logement étroit et sombre de la veuve Le Gonec, sa silhouette noire parut. Elle sortait pour une emplette oubliée et, tout de suite, vit son garçon.

—Paresseux, gronda-t-elle. Je t'ai pas vu de la journée; tu pourrais au moins me faire mes commissions, si tu n'es pas bon à autre chose. Avec qui que tu perds ton temps à moudre des paroles?

Elle n'avait pas d'abord reconnu Albert qu'elle voyait de dos, mais quand il se retourna, elle prit un air de mauvaise humeur et parla d'un ton un peu rude.

—Vous avez tort d'arrêter mon garçon et de venir rôder par ici, sachant ce qui a été dit entre nous.

—Vous avez tort de votre côté, Suzanne. Il ne faut pas vous fâcher, car je n'ai pas eu l'intention de vous faire de la peine ni d'aller contre votre volonté. Je comprends bien que l'heure n'est pas venue.

—Elle ne viendra jamais. J'aimerai Le Gonec jusqu'à mon dernier souffle.

Il s'était rapproché et Zozo, resté un peu en arrière, n'entendit pas ce qu'ils disaient.

Albert reprit:

—Ma petite est malade, elle réclame tout le temps de votre garçon et je suis venu le chercher pour que Madeleine soit contente. Zozo est son camarade. J'ai essayé d'empêcher ces gosses de se fréquenter, par rapport à ce que vous savez, mais j'ai pas le courage de voir la désolation

de ma petite. Quand elle sera guérie, on avisera à les séparer.

—Il sera temps, riposta la veuve. C'est tout de suite qu'il faut...

Elle s'interrompit et reprit:

—C'est à ces balivernes que ce feignant passe le temps! Une belle connaissance pour votre fille! Est-ce qu'un homme avisé, permet ces histoires-là? Zozo n'a pas pour deux liards d'entregent, jamais il ne saura se débrouiller ni gagner la vie d'une femme. Ça serait misère et compagnie, quoi.

—Si vous vouliez, j'apprendrais à votre gars à raccommoier les voiles. C'est pas un mauvais métier, surtout en hiver; l'été, il fera comme moi, il bricolera; on mange tout de même. Mais c'est pas la question. Ce qui presse, c'est de guérir ma petite qui est malade; vous voudrez pas refuser son bien. Vous avez du coeur, Suzanne.

—Ben sûr que j'ai du coeur et je sais ce que c'est que le chagrin. Eh! Zozo?

Zozo se tenait un peu en arrière; son coeur battait fort. Il se rapprocha.

—Tu disais que t'avais pas de connaissance v'là que tout se découvre. Ça n'est pas l'heure des reproches; on s'y reprendra. Ton camarade te demande. Vas-y et sois pas trop longtemps. La soupe mijote et les assiettes sont sur la table.

Elle s'en alla, balançant sa haute taille, marchant à grands pas le long des maisons dans la rue étriquée emplie d'odeurs de fritures.

Albert et son compagnon allaient vite sans parler. Le voilier obéissait à la prière de Madeleine, mais il continuait à souffrir en dedans à l'idée que le bonheur ne serait jamais son lot ici-bas, et que ce gamin qui trottait sur ses talons avait, du premier coup, pris le coeur de sa jolie en-

fant. Elle l'aimait à en mourir.

Ils rencontrèrent Julot dont la démarche branlante témoignait qu'il avait bu plus d'une tournée de cavaldos, et ils firent un détour pour ne pas être arrêtés et retardés par l'ivrogne.

Le coeur de Zozo avait des ailes; Albert avait peine à suivre sa course pressée. L'amoureux de Madeleine n'osait croire à son bonheur. Il s'était enfui poursuivi par les reproches de la petite malade, mais maintenant il ne voulait plus se rappeler que l'accent infiniment doux des premiers mots: "Zozo! mon Zozo!" Et elle l'envoyait chercher par Albert lui-même qui n'était plus en colère contre lui. Ils pourraient donc s'aimer désormais à la face de tous; plus tard, bientôt, ils s'épouseraient.

Oh! quelle ardeur bouillonnait en lui pour le bonheur de Madeleine! Quel courage il dépensait pour ouater de bien-être le nid où il l'établirait, où il construirait son jeune foyer. Le plus beau des rêves déroulait ses splendeurs devant ses yeux éblouis. Il butta contre un bec de gaz car il ne regardait rien autour de lui et marchait dans les étoiles; il se réveilla, c'était la maison où Madeleine l'attendait. Il entra à la suite d'Albert et, comme un fou courut s'abattre à genoux contre le lit. Quand il osa regarder sa petite amie, il lut dans les yeux ingénus levés sur lui un pardon si complet; elle lui serra la main dans une si douce étreinte qu'il crut mourir de bonheur.

—Embrasse-la donc, dit la mère Lefranc. Tu en grilles d'envie; elle aussi la mignonne; mais fais doucement, car elle n'est guère solide.

Doucement, en effet, les joues empourprées de Zozo frolèrent les joues blanches de Madeleine les lèvres tremblantes de

l'amoureux se posèrent sur les paupières bleues de la petite amoureuse.

Albert détourna la tête; jamais Zette ne lui tendrait ainsi son visage; jamais il ne connaîtrait la douceur d'une caresse de celle qu'il aimait malgré tout ce qu'il aimerait toujours.

—File, maintenant, commanda la mère Lefranc; laisse-la dormir ta Madeleine; on ne te la volera pas cette nuit.

—Je suis guérie, assura la jeune fille.

—Ça, je le crois, ma mignonne. Le plus fameux médecin, vois-tu, c'est le contentement.

Zozo s'en alla, la joie dans l'âme, après avoir remercié avec ferveur, sa protectrice et Albert.

Zette l'attendait en bougonnant un peu. La soupe mijotait avec un tout petit bruit, elle se levait de temps en temps pour la surveiller et l'empêcher de brûler. Elle accueillit son fils par des reproches.

—Tu as mis le temps, dit-elle; il ferait bon t'envoyer chercher la mort. Comment qu'elle va la fille à Albert?

—Mieux, je crois qu'elle est guérie.

—C'est une brave petite. Mais qu'est-ce que c'est que ces histoires? Cette camaraderie-là me plaît guère.

Elle grondait plus qu'elle n'en avait envie, car elle l'aimait son garçon, son Zozo, tout le portrait de Le Gonce, qui, à présent qu'il était mort, lui apparaissait comme la perle des époux. Elle ajouta:

—T'es pas d'âge à avoir une connaissance. Apprends d'abord à gagner ta vie. Pêquer de la rocaille, crier les étrilles et les tourteaux, c'est pas un métier; on mange pas à sa faim tous les jours.

—Je sais bien; y a que la grande pêche.

—Pour ça, jamais, cria la veuve. Je veux pas que tu ailles en haute mer. La

gredine m'a pris le père; elle aura pas l'enfant.

Zozo ne répliqua rien. Il baissa la tête sur son assiette et mangea avec délices la soupe grossièrement assaisonnée.

—Je travaillerai tant qu'il faudra, promet-il. La misère viendra pas chez nous.

Zette haussa les épaules. De quoi était-il capable autrement que de rêvasser sur les roches en attendant que le flot découvre leur pied?

CHAPITRE XI

Les jours filèrent après les jours. Juillet s'achevait en apothéose. C'était une féerie de lumière et de couleurs. Toute la nature vibrait d'allégresse, mais personne plus que Maurice et Madeleine n'en goûtaient les enchantements.

La jeune fille s'était remise avec la promptitude des organismes jeunes et sains qui réagissent d'eux-mêmes contre la souffrance accidentelle qui les attaque. Un mot de Nelly, une caresse de Maurice avaient suffi à la chère petite amoureuse pour retrouver toute sa confiance en l'avenir. La méfiance qui avait un instant assombri son cœur et désorienté sa volonté s'était enfuie comme les nuages qui voilent, en passant par l'azur, un coup de brise les disperse et la sécurité, de nouveau, se répand dans l'infini.

Il y eut quelques jours de convalescence cependant, après ce grand choc, mais ce furent des jours suaves et doux; les deux jeunes gens goûtaient à pleins bords la joie de vivre cœur contre cœur. L'inflexible rigueur de Zette et d'Albert n'avait pas tenu; leurs objections dictées par une sagesse avertie avaient cédé devant les propositions avantageuses de l'artiste, bonne fille et empressée à réparer le

mal que son imprudence avait causé.

Elle avait parlé si raisonnablement que Zette et Albert s'étaient rangés à son avis.

—Il ne faut pas empêcher ces enfants de s'épouser puisqu'ils s'aiment et qu'ils seraient très malheureux de ne pouvoir suivre leur mutuel attrait, avait dit Nelly.

Un profond soupir d'Albert éclaira pour elle un coin de l'âme silencieuse du voilier. Elle devina une souffrance intime, cruelle, et le regard qu'elle surprit de l'ouvrier vers la veuve lui révéla nettement le regret du pauvre homme. Elle pensa alors qu'elle pourrait faire plus d'heureux qu'elle n'avait imaginé, mais ce n'était pas le moment de s'arrêter à ces idées. Elle poursuivit.

—Done ils se marieront, ces petits; pas tout de suite, bien sûr. Maurice fera son service de marin. Dans quatre ans, Madeleine aura vingt ans; lui sera un homme. Quel gentil ménage!

—Où il n'y aura pas de pain tous les jours, retorqua Zette, un peu bourru.

— Pardon, coupa Nelly qui souriait, vous ne me laissez pas finir. J'ai parlé à votre vieille amie la mère Lefranc. Elle est toute prête à vous prendre comme associée avec votre fille. La bonne femme vous cédera son commerce après le retour de Maurice.

—Avec quoi qu'on paiera le fonds? demanda Zette, incrédule.

—Avec ce que je donnerai à votre petite Mad, pour mon cadeau de noce.

—Si c'est ainsi, si c'est vous qui fiancez...

—Pas moi, à vrai dire; une artiste est une cigale, et ne fait guère d'économie, mais le prince Yégor veut me faire plaisir. Je l'ai prié de me donner un bijou de moins et de mettre une petite somme dans la modeste corbeille de Madeleine. Mau-

rice apprendra le métier de voilier, et son gain joint à celui de sa gentille ménagère mettra l'aisance dans la maison.

—Si c'est comme ça, y a plus rien à dire. Quoi que vous en pensez, vous, Albert?

Car cette conversation avait lieu en présence des parents des amoureux, chez Nelly qui les avait conviés tous les deux à venir lui parler.

—Ce que j'en dis? répondit Albert; c'est que Mademoiselle l'artiste parle d'or, et que ma gamine aura plus de bonheur que moi. Je lui reproche pas, ah! Dieu non; je reproche pas non plus à votre garçon, Suzanne; il y a des heureux qui trouvent à s'appareiller; ils font bien d'en profiter.

Nelly allait lancer des mots qu'elle retint par délicatesse pour les vêtements de deuil que portait la veuve d'Yves Le Gonec. Plus tard, on verrait.

—M. le prince Yégor, fit Zette, oubliera-t-il pas la promesse d'ici que mon gars soit en âge de se marier avec la petite?

—Avant le départ du Havre, la somme sera déposée chez le notaire que vous désignerez vous-même.

—Alors ça va bien, et beaucoup de mercis mademoiselle. Vous ne nous devez rien, et vous devenez la bienfaitrice de braves gens qui ne sont pas des ingrats.

Pendant que se réglaient ces graves questions et s'arrangeait leur bonheur futur, les amoureux s'en allaient à petits pas vers les roches. Puisqu'ils devaient s'épouser, il n'y avait pas d'inconvénient à les laisser se fréquenter avant que Zozo soit appelé au service. Ils ne se verraient pas trop souvent pendant les quatre ans qui allaient suivre. C'était la première promenade un peu longue de Madeleine, et comme elle était lasse et encore un peu

faible et pâlotte, il fit asseoir sa mignonne amie sur une grosse pierre au pied de laquelle l'eau poussait des petites vagues chantantes.

Ils se serraient l'un contre l'autre, la main dans la main, leurs visages souriants se frôlant; ils ne parlaient pas beaucoup; lui disait de temps en temps: "Ma chérie" elle répondait: "Mon Zozo", et ils continuaient leur joli et tendre rêve qui se balançait sur l'eau berceuse crêtée d'un peu d'argent.

En ces heures d'exquise flânerie, Madeleine retrouvait vite ses couleurs et ses forces. Alors Zozo resta moins auprès d'elle, sans la quitter, pourtant. Quand il l'avait installée à la meilleure place, il s'écartait un peu et fouillait dans les trous pour ramasser la rocaille qui assurait la vie de sa mère et la sienne. Désormais il n'aurait plus besoin de passer son temps à ces vétilles. L'associée de la mère Lefranc gagnerait suffisamment sa vie.

CHAPITRE XII

Les amoureux proposent... la vie dispose.

Un soir, une nouvelle courut, avec la rapidité de l'éclair, d'un bout à l'autre du pays. La guerre!

Cela éclata comme un coup de foudre dans un ciel serein. Les humbles surtout furent surpris. Ils n'avaient pas suivi le mouvement de houle qui agitait les cabinets européens et soulevait chez tous les peuples les pires appréhensions. Avec sa belle insouciance de divette gâtée par le succès, Nelly Noris voyait toutes choses sous l'aspect le plus conforme à ses désirs, et le prince Yégor n'avait pas voulu, jusqu'au brutal déclanchement, jusqu'à l'ir-

réparable échec des efforts diplomatiques, troubler cette tranquillité.

Mais, à présent, l'heure décisive avait sonné; la parole serait désormais au canon. Le prince devait rompre le silence et se résoudre aux urgentes résolutions.

La mélancolie malade de l'ancien lieutenant de cosaques s'évanouit au premier souffle de guerre. Il se sentait assez guéri de son ancienne blessure pour reprendre du service. Toute son ardeur de soldat fit bouillir son sang et lui rendit sa première vigueur. C'était dit; il partirait, mais comment? Il ne pouvait songer à la voie de terre; la traversée de l'Allemagne et de l'Autriche était à présent, impossible. Restait le chemin de la mer, soit la Méditerranée et la mer Noire, soit la mer du Nord, par l'Ecosse, Bergen, la pointe extrême de l'Europe septentrionale. Qu'il choisit l'un ou l'autre itinéraire, son yacht devenait inutile. Il eut la généreuse pensée de l'offrir à la ville du Havre pour en faire un hôpital militaire. Ses matelots émirent le désir de faire campagne en France; ils resteraient donc.

Comme le prince était un homme de parole il voulut épouser Nelly Noris avant de partir.

—Je puis ne pas revenir, dit-il; la guerre a des surprises pénibles. Je sais que vous porterez convenablement mon deuil et que vous me regretterez. Je sais aussi que vous serez une princesse Yégor irréprochable. Vous jouirez votre vie durant d'une rente de 60,000 francs. Je ne mets qu'une condition à cet arrangement; que vous renonciez au théâtre et ne prodiguez plus votre talent que dans les concerts de charité. Une princesse Yégor ne s'exhibe pas sur les planches. Je vous y ai prise, mais je ne vous laisse pas le droit d'y retourner. Est-ce promis?

—C'est promis, accentua Mlle Noris, mais, mon cher prince, pourquoi prenez-vous ce souci? Emmenez-moi avec vous; vous serez alors très sûr que je ne chanterai plus. Emmenez-moi...

—Au front, avec mes Cosaques; vous voulez rire?

—Pas le moins du monde. J'adore les aventures, et je vous aime très sincèrement. Je me ferai admettre dans une ambulance de la Croix Rouge russe et, comme je ne suis ni trembleuse ni maladroite, je rendrai des services.

—Pourquoi pas? réfléchit-il. Ma soeur Marie fit ainsi la campagne de Mandchourie...

—Vous consentez.

—Nous en reparlerons. Vous pouvez toujours m'accompagner jusqu'au lieu d'embarquement je vous laisserai en route, s'il y a lieu.

—Il n'y aura pas lieu se promit à elle-même Nelly Noris. Je saurai bien aller jusqu'au bout. Ce que femme veut, le plus têtus des Cosaques est bien obligé de le vouloir.

Le mariage fut célébré dans l'intimité de la petite église qui domine la pointe de Sainte-Adresse. C'était par un beau jour de la première semaine d'août. Le soleil incendiait la mer et le ciel; tout était joie et promesse. Les invités étaient peu nombreux et, dissimulés dans l'ombre d'une chapelle, un groupe d'humbles amis de la chanteuse priaient avec ferveur. C'était la mère Lefranc, Zette, Albert, et les deux fiancés qui rêvaient à leur propre bonheur. Albert, lui, avait l'âme lourde. Il allait partir; le fascicule de son livret militaire lui commandait de se rendre au dépôt des inscrits maritimes le 14e jour de la mobilisation, afin d'être encadré dans les fusiliers marins.

—Et vous savez, les petits, disait-il à sa fille et à Zozo, pendant qu'ils descendaient au pas de gymnastique la côte de Sainte-Adresse, on n'a pas froid aux yeux et le bras est solide. J'ai un vieux compte à régler avec ces sales Prussiens qui ont tué mon père à Montretout en 1870. J'avais six mois alors, mais ma pauvre bonne femme de mère m'a élevé dans l'idée qu'un jour il faudrait cogner sur ces roses qui ont avalé un si gros morceau de la France.

Les fusiliers, c'est des fameux soldats; on fera sa partie dans le raffut, et je taperai de bon coeur.

—Qu'est-ce que je deviendrai, moi, pendant ce temps-là? demanda Madeleine? Je serai une pauvre abandonnée.

—Tu dis des bêtises, gronda la mère Lefranc qui entendit, bien qu'elle fût un peu en arrière avec Zette. Abandonnée, toi, qu'est quasiment comme une petite parente! La mère Lefranc n'est pas riche, mais quand la marée donne, elle gagne plus que son pain, et elle en a largement pour deux, surtout pour une petite bouche comme la tienne. Répète un peu que tu seras sur le trottoir sans sou ni maille, répète devant moi, si tu oses.

Albert qui avait baissé la tête aux paroles de sa fille, la relevait à présent, réconforté par les chaudes promesses d'amitié et de protection de la bonne marchande. Son rude visage, hâlé et comme recuit par le vent du large s'éclairait de contentement.

—Pour dire vrai, mame Lefranc, je pensais bien que ma petite deviendrait votre protégée. Elle n'est ni maladroite ni feignante; elle vous soulagera plus d'une fois. C'est une jeunesse capable de bonne besogne. Elle gagnera bien le pain qu'elle mangera chez vous. Une brave enfant, ma

Madeleine. La sachant avec vous, je partirai tranquille, et tout à mon aise pour envoyer des pruneaux aux Allemands et leur administrer quelques jolis coups de pointe.

Zette intervint en se rapprochant.

—Puisque, par les accords des deux gosses et notre consentement, Madeleine doit être un jour ma fille, vous pouvez être sûr, Albert, que je lui témoignerai de l'amitié, comme si elle l'était déjà.

Albert fut ému et son cœur battit plus fort.

—Merci m'man, cria Zozo suffoqué de bonheur.

Mais il n'ajouta pas un mot; ce n'était pas le moment de crier ce qu'il avait dans le cœur, que lui-même serait tranquille, quand il ne sera plus là pour couvrir sa petite promesse de sa vaillante protection. Car le brave enfant était bien décidé à devancer l'appel et à s'enrôler tout de suite. Il était vigoureux, bien musclé, les nerfs solides; l'endurance viendrait; son instruction marcherait vite tant il y mettrait de bonne volonté.

—La mère voudra pas m'empêcher, s'assurerait-il. C'est une bonne chrétienne et une bonne Française, et puisque le père n'est plus là, il faut bien que le gars qui reste à la maison fasse le devoir à sa place. Et je me flatte que ce gars-là saura marcher tout comme un autre. Il y a quelque chose là-dedans."

Pour accentuer sa conviction, il s'administra un solide coup de poing dans l'estomac, ce qui fit rire Albert, car il ne savait pas le chemin suivi par la résolution du jeune compagnon.

—A qui que t'en as? demanda le voilier épanoui par la manière dont les choses s'arrangeaient.

—A personne qu'à moi, répartit Zozo.

J'ai été jusqu'à c'te heure un fameux propre à pas grand chose. A partir de ce moment, je veux être un homme, un vrai, un bon, un solide. On le verra d'ici peu.

—C'est bien, garçon, approuva la mère Lefrane.

Zette regarda Zozo de cet air caressant des mères qui est fait d'indulgence et d'amour. Elle criait bien souvent et bien fort contre l'incorrigible flâneur qui aimait avant tout à barboter dans la vague et faisait un travail qui n'en était pas, mais elle savait que le fond était bon.

Elle approuva sur le ton d'une tendre gronderie.

—Ça n'est pas trop tôt, méchant vaurien, que tu deviennes sérieux.

Madeleine ne dit rien; elle se contenta de serrer la main de son amoureux et de regarder au fond des limpides prunelles qui ne se détournèrent pas. Et la fillette devint un peu pâle à cause de ce qu'elle lut dans les yeux clairs. Son instinct de femme aimante, déjà éveillé, ne la trompait pas. Une crâne résolution mettait une jolie flamme sur le visage expressif du jeune pêcheur.

—Il pense à partir aussi, comme le père, songea la fillette. Et si on me le tue; si on me les tue tous les deux...

Une belle idée la reconforta. Elle se souvint d'une histoire étonnante qu'elle avait lue dans un de ses livres de prix. "Patrie", c'était le titre d'un drame de magnifique ampleur où des héros obscurs se dévouaient pour le salut du pays, et elle revit dans sa pensée une toute jeune fille qui à force de dévouement, de courage héroïque aidait à sauver les soldats tombés dans une embuscade et à procurer la victoire. Tous ses souvenirs d'école lui revinrent à la fois; elle songea à toutes les superbes figures de femmes qui, au

cours des siècles, avaient passé dans notre histoire nationale en se sacrifiant pour la faire plus glorieuse. Elle, elle ne serait jamais de la belle phalange, mais, pour être modeste, son rôle ne serait pas moins utile. Elle ne pleurerait pas si son fiancé devait partir, et elle consolerait la pauvre Zette qui aurait peut-être un peu de mal à se résigner.

Un second serrement de mains apprit à Zozo que sa courageuse initiative était dévinée et approuvée.

Le reste du trajet se fit presque en silence. Chacun remuait des pensées diverses qui les occupaient, apportant leur mesure de tristesse ou de contentement. Zette se réjouissait de voir son gars plein de bons sentiments; la mère Lefranc était contente de penser qu'elle aurait Madeleine à aimer et à protéger et aussi d'avoir une si mignonne compagnie. Albert seul était soucieux; un gros poids pesait sur son coeur, augmenté depuis que la mère de Zozo avait dit: "Je regarderai Madeleine comme si elle était déjà ma fille".

Le pauvre homme avait bien failli lancer des mots qui n'étaient guère à propos. Il aurait voulu laisser entendre qu'il ne tenait qu'à la veuve de Le Goncec d'être vraiment la mère de Madeleine.

Il se mordit la lèvre et ne dit rien. L'heure était mal choisie. Ce n'est pas au moment de faire campagne qu'on propose de se marier. Il fallait être patient. Pendant qu'il cognerait sur les Allemands, Zette finirait d'user son chagrin. Elle se rendait compte à la longue que Le Goncec n'avait pas été la perle des maris, qu'il n'était guère doux et commode. La mère Lefranc aiderait à lui éclaircir les idées sur ce point, et la noce pourrait bien suivre la bataille, s'il avait la chance de revenir, après avoir fait son devoir de son

mieux. Il ne se ménagerait pas, car il était courageux, mais tout le monde ne reste pas; il serait de ceux qui reviendraient. Il n'avait jamais eu de bonheur dans sa vie; il aurait son tour, à la fois, comme tant d'autres.

Si Zette avait saisi le regard d'Albert, elle y aurait bu une si grande adoration qu'elle eût été touchée, mais elle s'entretenait maintenant avec la bonne marchande de poissons.

—Si la princesse fait ce qu'elle a dit, ce sera fini de toute misère, madame Le Goncec. On sera des associés de bon accord; je me fais vieille, et je suis pas fâchée de passer un peu de mon ouvrage sur des épaules plus jeunes que les miennes. Quand on attrape soixante-cinq ans, on a des jambes qui se fatiguent. Ça vous ira comme un gant. Cette Madeleine est une enjôleuse; la clientèle va rappliquer à mon étal; on va devenir riche, ça nous changera.

La bonne femme rit d'un gros rire qui la secoua toute, et les autres rirent à l'unisson.

CHAPITRE XIII

La princesse Yégor, n'oublia pas la généreuse promesse de la chanteuse Nelly Noris. Avant de commencer sa vie nouvelle, une vie qu'elle imaginait pleine de passionnantes aventures, elle tint à assurer le sort de l'humble petite, à qui elle s'était intéressée pour le mal dont sa légèreté avait été la cause involontaire. Le prince et sa femme prendraient vers minuit un train qui par de longs détours, les conduirait à Marseille. De là, Yégor se dirigerait vers les Dardanelles et renterait en Russie par le sud. Il pensait installer la nouvelle princesse sur la Côte d'Azur où elle serait dans la meilleure si-

tuation du monde pour laisser passer la tourmente. Nelly n'avait pas encore dit le dernier mot.

En cet après-midi, le dernier qu'elle passerait au Havre, Nelly se rendit chez un notaire dont on lui avait affirmé la probité et déposa en son étude, pour être placée sur première hypothèque, au nom de Madeleine Fauchet, fille unique d'Albert Fauchet, la somme de trois mille francs.

C'était une petite fortune et, pour plus tard, l'aisance dans le travail honnête et persévérant. Nelly fut peut-être la plus heureuse des trois, car les bienfaits sont choses douces, surtout à qui les répand.

—Sûr que vous ne vous adressez pas à des ingrats, madame, dit le voilier. Si on peut vous le prouver quelque jour...

Nelly embrassa affectueusement sa protégée.

—L'année prochaine, promet-elle, après la guerre, nous reviendrons au Havre et j'aurai grand plaisir à te revoir. Je retiens d'avance ton plus beau "bouquet" Elle riait, pleine de confiance, ne supposant pas que le moindre nuage pût ternir le clair azur de son ciel.

Julot avait dit un jour à Albert :

—V'là le gars à la Zette d'âge à s'embaucher et à gagner le pain de sa mère.

C'était vrai que le jeune homme mûri par la mort inopinée et tragique du grand Yves, devenait un homme. L'épreuve par laquelle avait passé son amour n'avait pas peu contribué à cette transformation. Il prenait conscience de ses responsabilités et de ses devoirs, lui qui n'avait eu plaisir qu'aux longues flâneries sur la plage et à la promenade à travers les rues, marquant le balancement de sa marche traînante, en criant : "V'là des étrilles ! v'là des tourteaux, des beaux tourteaux !"

Mais ses responsabilités et ses devoirs

changeaient l'objet avec la direction de ses idées nouvelles. Il n'était plus question d'étrilles et de tourteaux, ni de "pêquer" de menues rocailles dans les trous abandonnés par la mer à chaque reflux. Maurice Le Gonce se sentait des instincts belliqueux et d'ardents désirs de combattre comme les hommes. S'il avait pu hésiter alors que sa mère n'avait d'autres ressources que le maigre gain de la vente quotidienne, cette raison n'existait plus : la vie de la veuve était assurée.

La princesse Yégor avait "oublié" un beau billet bleu de cinq cents francs sous le socle de la petite vierge de porcelaine placée sur la cheminée de la modeste chambre. C'était de quoi payer largement sa part d'association avec la mère Lefranc. Il y aurait désormais de la tranquillité dans la maison. La bienveillance de l'artiste libérait Maurice.

Le soir, il se fit insinuant pour obtenir le commerce de Zette au départ qu'il avait résolu.

—Tu comprends, m'man, on m'appellera ; autant que je parte d'avance. Tu ne restes pas dans le besoin, et quand je reviendrai, tu seras fière de ton gars. Je trouverai bien le moyen de décrocher une médaille ou un bout de ruban ; on se bat pour la France, bien sûr, mais c'est pas défendu de penser aussi un peu à l'honneur. Le père a eu la médaille coloniale qu'est accrochée contre son portrait ; on mettra ma médaille à moi de l'autre côté, ça fera le pendant.

—Et si les sales Prussiens te tuent ?

—Ça, c'est dans les choses possibles. A la guerre, y a de la casse. Faudra te dire si ça arrive que ton gars a été un rude gars, un luron, et qu'il aura joué quelque bon tour aux Prussiens avant d'être démolli. Mais crains rien pour moi ; vois-tu, y a

que ceux qui ont peur qui attrapent des bosses...

Zette avait l'obscur compréhension que le rôle des mères, quand sonne l'heure du danger national, est d'encourager leurs fils, et non de leur amollir le coeur par des plaintes et des gémissements. Cette humble femme qui n'avait au monde qu'un trésor eut la noblesse de le sacrifier dignement. Si son coeur saigna, elle n'en laissa rien voir. Elle lisait, d'ailleurs, dans les yeux de Zozo, une résolution si ferme que, si elle refusait son consentement, il était capable de partir malgré tout et de rejoindre le front. Il se battrait en volontaire, en enfant perdu à grands risques; il valait mieux lui permettre de s'engager régulièrement. Il ne faisait, après tout, que devancer l'appel. Un peu plus tôt, un peu plus tard, elle le perdrait. Alors, Zette, renfonce tes larmes et fais de bon coeur le sacrifice de ton seul "éfant".

Ainsi la mère s'encourageait elle-même, et comme elle resta un peu de temps sans parler, le garçon eut quelque inquiétude. Aussi sa joie déborda quand elle promit d'aller avec lui chez le commissaire pour faire régulariser son consentement.

Il l'embrassa dix fois, et elle ne put s'empêcher de dire :

— Comme tu es content de me quitter !

— Mais non, pas de te quitter, mais d'aller donner des coups et de revenir peut-être ben avec des galons. Caporal ou sergent Le Gonec, ça fait joli, hein ? Quand tu diras : mon sergent de fils, ce que tu seras fière !

Elle finit par sourire de cet enthousiasme.

Madeleine ne se répandit pas en propos louangeurs. Elle dit seulement :

— C'est bien, mon Zozo. Faut que tout le monde fasse son devoir. Je coudrai une

médaille d'argent après ton gilet pour te mettre sous la protection de la bonne sainte vierge; tous les dimanches, je ferai brûler un cierge de deux sous à ton intention, et matin et soir, je réciterai une belle prière pour toi.

— Avec tout ça, si je reviens pas tout entier...

— Tu prieras aussi, dis mon doux amour; t'as pas encore oublié le Notre Père et le Je vous salue Marie.

— Un éfant de marin et de Breton, par dessus le marché, penses-tu qu'il oublie ces choses-là ?

Ils s'entretenaient ainsi à leur place favorite, sur les Roches, où ils s'étaient donné rendez-vous pour revoir ensemble la mer qu'ils aimaient d'une égale tendresse, et dont la chanson avait bercé leurs premiers serments d'amitié fidèle.

Madeleine était une petite âme poétique, elle dit à son ami,

— Tous les soirs de temps clairs, tu chercheras la tramontane, moi aussi; on la regardera à la même heure, veux-tu; on pensera alors l'un à l'autre et on fera le signe de la croix.

La voix de la fillette trembla un peu quand elle ajouta :

— S'il t'est arrivé malheur dans la journée, je le devinerai; l'étoile me le dira.

— Il ne m'arrivera rien; on s'aime trop nous deux; ça me portera chance, tu verras, je reviendrai sans accroc.

Ils se tenaient serrés l'un contre l'autre, la main dans la main, les coeurs liés étroitement, et ils s'aperçurent de la fuite des heures lorsque la marée vint battre le pied des roches. Alors ils retournèrent à la ville.

CHAPITRE XIV

Maurice Le Gonec avait vu le soleil se

lever et la nuit tomber sur le champ de bataille. Il avait tapé comme un sourd et fait "de la belle ouvrage", et il semblait qu'un bon génie le protégeait, car il n'avait pas une égratignure. Son capitaine l'avait complimenté, et il était enchanté. "C'est amusant comme tout de se battre; ces Boches sont lourds comme des pores engraisés pour la Noël. On n'a pas le temps de s'ennuyer; tous les jours, c'est un divertissement nouveau".

Voilà ce qu'en substance, Maurice écrivit à sa mère le lendemain de son premier combat. Et il y ajouta mille petits mots caressants pour sa gentille amie.

Le soir même la fête recommença. "Il ne faut pas avoir sommeil dans ce métier-là, disait-il, car les mangeurs de choucroute ne nous laissent pas le temps de dormir."

Cette nuit-là fut terrible. La mitraille décapitait les arbres, fauchait les branches; les braves se battaient sous une rafale de fer et de feu. Maurice se trouvait très en avant avec deux camarades de la compagnie qui donnait en tête. On les rappela; dans le hurvari de la canonnade, ils n'entendirent pas le signal et continuèrent à crier et à donner des coups de pointe et des coups de crosse dans le tas; puis se voyant sur le point d'être pris, ils se jetèrent dans le fourré et finirent par sortir de la ligne de feu.

Où étaient-ils? Les trois compagnons ne connaissaient pas le pays et risquaient de tomber dans les griffes des ennemis qu'ils voulaient fuir. Où et comment rejoindre les camarades? Dans la solitude d'une vaste plaine se déchiquetaient, à la lueur des étoiles, les murs calcinés d'une ferme.

—On tombe de sommeil; on pourrait dormir dans un coin de cette ruine, dit un des trois.

Il restait un bâtiment à peu près entier sur un côté de la cour qui n'avait pas achevé de brûler.

—Si on avait quelque chose à se mettre sous la dent, ce serait complet, dit un autre.

Ils approchèrent.

—Chut! commanda Maurice à voix basse. Y a quelqu'un. Ça ronfle et ces ronflements, c'est des Boches. Ces gens-là ne font rien convenablement. Laissez-moi passer devant.

Avec ces précautions de renard en chasse, le gars se glissa jusqu'à la porte démantibulée et jeta un regard dans l'intérieur. Sur l'aire, des soldats dormaient, profondément, leur casque à côté d'eux, les sacs et les fusils en tas.

Maurice revint vers ses compagnons.

—Faut trouver notre compagnie; ceux-là, c'est des perdus, on va leur faire un sort. Ils n'entendraient pas Dieu tonner; prenons leurs fusils, portons-les dans la cour.

—On pourrait les jeter dans le fossé, y a de l'eau. Jetons-les tous!

—Qui? les hommes?

—Non, leurs fusils.

—Bonne idée. Faisons la chaîne.

Par le toit crevé, la lune éclairait l'intérieur, on y voyait comme en plein jour.

L'opération fut rapidement menée. Quarante-sept fusils, donc quarante-sept hommes.

—Bonne prise, hein?

—A présent, réveillons-les. Ça serait pas crâne de les prendre pendant qu'ils dorment. J'entre tout seul; vous deux, faites dehors un potin de diables. Criez, hurlez...

Et il entra, clamant: "Vive la France", pendant que les compagnons faisaient un grand cliquetis d'armes en vociférant.

Les dormeurs se redressèrent en sursaut.

—Levez les mains, cria Maurice; on ne vous fera pas de mal. Vous n'avez plus de fusils, vous êtes nos prisonniers.

Ahuris, les Allemands croyaient continuer un rêve.

—Eh ben! quoi, vous êtes pris; on occupe ici, nous autres. C'est donc ben difficile à comprendre? Marchez, une, deusse, trois...

Un des soldats ouvrit une bouche d'une largeur extraordinaire et, de son doigt, fit un geste expressif.

—Tu voudrais bouffer, mon vieux, c'est pas ici que la table est mise. En route.

Où les trois compagnons allaient-ils conduire leur prise? Et tous suivraient-ils, quand ils se verraient aux mains de trois soldats seulement?

—Bah! expliqua Maurice à ses compagnons, y a pas d'officiers, ni de sous-off. des Boches livrés à eux-mêmes demandent qu'à se rendre.

Il répéta: "En route".

—M'est avis, ajouta-t-il, en s'orientant, car le ciel était tout piqueté d'étoiles, que notre gros doit être quelque part par là. V'là la polaire, on s'égarera pas.

Et il pensa à Madeleine, la fine et jolie amoureuse, qui rêvait peut-être qu'elle se promenait sur les roches avec son promis. Elle dormait sans doute après sa prière. Il se rappela sa promesse, et fit le signe de la croix sans aucune fausse honte.

Alors, ils partirent un peu à l'aventure, se défilant à la lisière des bois, de peur de mauvaise rencontre. Maurice avait deviné juste; son gibier ne tenait aucunement à échapper aux chasseurs.

—C'est des courageux pourtant, les Allemands, se disait le jeune homme; ils sont plus de quinze contre un et ils ne bron-

chent pas. Il est vrai qu'ils ont perdu leur fourniment, mais, c'est égal, ils ont chacun dix doigts. Je nous vois à leur place, moi et les camarades...

Ils marchèrent environ pendant trois quarts d'heure et découvrirent une patrouille française qui se préparait à tirer sur les survivants dont ils reconnaissaient l'uniforme, mais Maurice cria:

—Tirez pas, on est des copains de la 2e du 131e, capitaine Molard...

Les fusils s'abaissèrent.

—On revient de la chasse; faut que le chef prenne livraison.

—Rien que ça? fit le chef de patrouille!

—Pas juste la cinquantaine, mais y en a trois qui comptent double; des barriques, autant dire.

Le capitaine embrassa les audacieux.

—C'est lui qu'a tout mené, déclarèrent spontanément et loyalement les amis de Maurice en le désignant.

—Bon, je le fais sergent, et vous deux, caporaux. Pour 47 hommes, ce n'est pas trop payé!

Sergent! Maurice fit un entrechat qui amusa le capitaine.

—Ce que la mère sera contente donc et Madeleine, la chérie...

Mais on ne ramasse pas que des galons et de la gloire sur les champs de bataille. Tous n'ont pas le même bonheur. En même temps que Zette recevait l'heureuse nouvelle, qu'elle se hâtait de répandre dans le voisinage, la mère Lefranc lisait une lettre d'Albert, et quand elle l'eût achevée, elle se frotta énergiquement les yeux pour que Madeleine ne la vit pas pleurer.

Cette lettre avait été dictée par Albert, mais une infirmière l'avait écrite à sa place:

Hôpital temporaire, Vendôme.

Ma bonne dame Lefranc, ce n'est pas une trop bonne nouvelle que je vous annonce, et je m'adresse à vous pour que vous arrangiez les choses afin que ma petite mignonne n'ait pas trop de chagrin. Voilà : j'ai reçu deux balles, une qui a fracassé ma mâchoire, ce qui ne me rend pas bien beau, comme vous pensez ; l'autre qui m'a fait un si grand trou dans le bras en éclatant qu'il a fallu le couper tout à fait. C'est le bras droit, malheureusement. Voilà pourquoi une bonne dame de la Croix-Rouge tient la plume à ma place ; je n'ai pas encore pris l'habitude d'écrire de la main gauche. Je suis joliment maladroit à me servir de cette main-là. Je vais aussi bien que possible, et je suis en convalescence. On va m'évacuer dans un château de par ici pour me refaire tout à fait ; après quoi je retournerai chez nous. Qu'est-ce que la petite va dire de voir revenir son père changé en horreur et infirme, par dessus le marché ? Je me flattais d'être pas trop mal ; me voilà, à présent, à ne presque pas regarder. Je n'oserai plus me montrer à Mme Le Gonce ni à personne. Ça ne fait rien, je suis content tout de même, j'ai fait mon devoir et ça me console du reste. Pourvu qu'on gagne la victoire à la fin, je ne regretterai rien.

J'embrasse ma chérie, et vous aussi madame Lefranc ; c'est bien permis, n'est-ce pas ?

Est-ce qu'on a des nouvelles de Maurice ? On se bat furieusement dans les parages où il est, mais son amoureuse lui portera bonheur. Je donnerais bien mon second bras pour qu'il ne lui arrive rien à ce pauvre petit gars, à cause de Zette, sa mère, et de ma petite mignonne, sa pro-

mise. J'ai été porté à l'ordre du jour ; ça me fait grand plaisir.

Ecrivez-moi ici ; vous me direz comment Madeleine a pris la chose.

Ce fut Madeleine elle-même qui répondit :

Mon papa plus aimé que jamais, ta fille est très fière d'être la fille d'un brave soldat, et je ne me tiendrai pas d'orgueil quand je me promènerai avec toi en te donnant le bras. Peux-tu croire que je me soucie d'autre chose que de ton mal ? Si tu n'avais pas souffert pour ces glorieuses blessures, je me réjouirais, au contraire. Tu as fait bravement ton devoir de Français, et tu seras encore plus estimé et plus aimé qu'avant.

Je voudrais aller te soigner, mais ce n'est pas possible. Nous t'attendons ici ; je vais préparer la maison pour te recevoir et que tu t'y trouves bien.

Le commerce marche bien et tu trouveras grandement à t'occuper à l'étal, à surveiller et à faire des courses. Tu ne t'ennuieras pas, sois-en sûr. On t'a amputé le bras, mais pas le coeur, et nous nous aimerons d'autant plus que tu aurais bien pu ne pas en revenir.

Notre Maurice est un brave, lui aussi. Il a été nommé sergent pour sa belle conduite et pour avoir fait quarante-sept prisonniers, avec seulement deux camarades. Le capitaine l'a embrassé, tous les officiers de sa compagnie lui ont serré la main. Le soir, on a fait la noce dans la tranchée pour arroser ses galons. J'aurai un mari sergent, crois-tu que c'est beau ? Ainsi, ne te fais pas de bile. Maman Lefranc et la mère de Zozo te font dire des amitiés.

Guéris vite pour revenir.

Ta Madeleine qui t'embrasse un million de fois.

Albert était déjà presque rétabli quand il s'était décidé à écrire et à raconter ce qui lui était arrivé. Aussi, moins de quinze jours plus tard, il arrivait au Havre. Si préparée qu'elle fût à le recevoir, Madeleine faillit éclater en sanglots. Heureusement, elle se contint et trouva la force de se montrer joyeuse.

Quelle différence avec le bel homme qui était parti deux mois auparavant! Ses cicatrices s'atténuaient à la longue; il serait moins laid, c'est ce que la mère Lefranc expliqua à la chère fille.

Il se passa alors quelque chose d'étrange dans le coeur de Zette. Elle eut pour cet homme qui revenait à l'état de ruine, une pitié immense. Elle l'avait toujours estimé; même, commencé à l'aimer; ils étaient presque promis quand l'arrivée de Le Gonce lui avait détourné le coeur. Le fond d'amitié qui était en elle s'épanouit soudain, à l'idée de la cruelle souffrance qu'éprouvait le père de Madeleine, et elle se promit d'être bonne et bienveillante, afin de le consoler un peu de sa peine et de ses regrets. Puisqu'ils seraient alliés par le mariage de leurs enfants, cela lui serait facile. Elle mettrait autour de lui des petites douceurs, des prévenances, des attentions.

Elle ne pensait nullement à devenir infidèle à la mémoire du grand Yves, mais, à son insu, ayant fait le premier pas sur le chemin du retour de la sympathie, elle irait plus loin qu'elle ne l'avait cru possible, plus vite que lui-même ne l'aurait espéré.

Et un dimanche qu'ils se trouvaient ensemble sur les roches, avec Madeleine et la mère Lefranc, la jeune fille rappela que c'était à cette même place que Zozo et elle s'étaient engagés, l'un à l'autre. Comme tout avait changé depuis! Elle ne vou-

lut pas se souvenir que son père avait dit qu'il aimerait mieux la tuer que de la voir épouser le fils de Zette.

C'était un beau dimanche d'octobre, un dimanche de Saint-Martin, et il vint un moment où la veuve dit:

—C'est bon pour une fois de se promener ainsi de bonne amitié, mais ça ne pourra pas se renouveler. Faut pas oublier que je suis veuve, ça ferait causer.

Du froid tomba sur le coeur d'Albert. Déjà il avait pris goût au voisinage amical retrouvé, aux chères habitudes d'autrefois. Il dit un peu bas:

—Vous avez raison, Suzanne.

Il se souvenait d'avoir été vertement repris parce qu'il lui donnait le petit nom d'amitié de leur jeunesse. Mais elle dit d'un air tranquille:

—Appelez-moi Zette, comme quand on était camarades.

Le visage couturé d'Albert s'illumina de la flamme de joie qui brilla dans ses yeux.

—Comme vous êtes bonne, Zette! dit-il, obéissant promptement à l'invite; comme vous êtes bonne de me traiter ainsi en ami! Vous ne me trouvez pas trop laid, trop mutilé pour me témoigner...

Elle l'interrompit:

—Vous dites des bêtises, Albert. Un brave qui a fait son devoir, qui a défendu son pays, qui a offert sa vie mérite bien mieux d'être estimé de tous ceux qui le connaissent.

Elle ajouta doucement: "D'être aimé".

Il n'osa la comprendre; ce fut elle qui insista d'un ton de bonté.

—Quand votre fille sera mariée, après la guerre, avec notre sergent, elle n'aura plus guère le temps de tenir votre maison, de raccommo-der vos effets, de préparer vos repas. Elle aura à faire, la chérie,

surtout que j'espère bien qu'ils auront une belle petite famille. Alors, il vous faudra une ménagère...

La mère Lefranc rit silencieusement en regardant Zette.

—Oui, une ménagère, approuva-t-elle. Un bras, c'est pas suffisant pour toutes les besognes, mais trois bras, c'est large pour deux personnes.

—Cette ménagère là, si vous voulez, dit Zette, ce sera moi. Quand notre sergent reviendra on pourra faire les deux noces le même jour.

Cette heure, c'était la récompense de la tendresse patiente d'Albert et aussi de sa bravoure. Une femme est toujours fière d'être la femme d'un héros.

On reçut peu après une lettre de Russie, venue par Bergen, l'Ecosse et Londres.

Elle était datée de Varsovie.

Petite Madeleine, écrivait la princesse Yégor, j'ai réalisé mon rêve et suivi mon mari près du front. Si j'avais su monter à cheval, je l'aurais accompagné jusque dans les reconnaissances de cavalerie comme une grande dame de nos amies, Mme Koumacheff, enrôlée dans les Cosaques, mais il faut, pour cela, une longue habitude, une longue pratique. Je suis donc incorporée dans les infirmières de la Croix-Rouge de Russie, je soigne les blessés qui ont un courage extraordinaire, et je pense à vous très souvent, petite fille et que, sans doute, votre amoureux se bat en brave garçon qu'il est.

Il nous est arrivé une aventure étonnante et nous avons bien failli rester au fond de la mer, ne jamais aborder en Russie. Nous avions pris passage sur un transport qui heurta une des mines semées par les Allemands dans la Méditerranée. En doublant le cap Matapan, nous avons sauté.

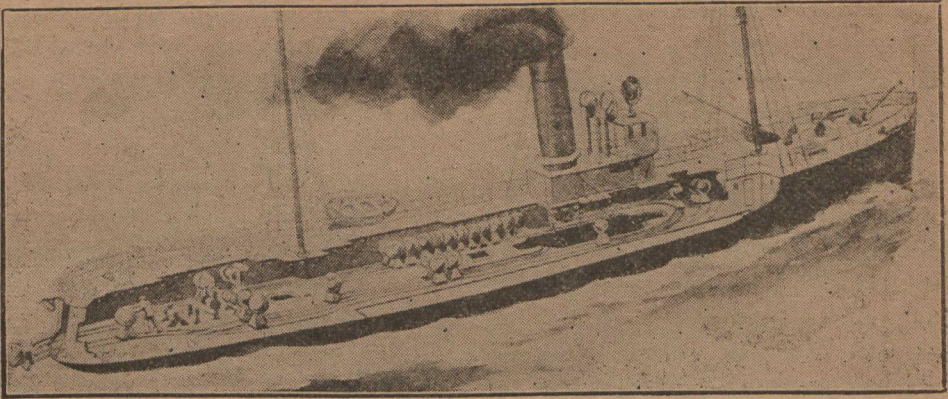
J'ai cru que nous partions dans les étoiles. Le prince Yégor nage comme un poisson heureusement; il m'a saisie et nous avons pu gagner un canot et prendre un autre bateau. Ces Allemands sont des malfaiteurs publics; j'espère bien qu'ils vont être pris comme des rats dans une souricière et qu'on en fera de la chair à pâte. Dans ce pays-ci, il y a des soldats si nombreux, si nombreux, que la guerre pourrait durer dix ans, sans épuiser la réserve. Elle sera moins longue, heureusement. J'ai promis de retourner en France l'été prochain, il faudra bien que tout soit terminé. Mais je reviendrai volontiers dans ce pays-ci. Le prince possède une grande et belle maison à Moscou et un château en Crimée. Je m'y plainrais beaucoup. Il est très bon pour moi, excellent même. Hier, j'ai chanté chez le gouverneur de Varsovie, au profit des blessés. J'ai eu un de ces succès!... Je croyais regretter vivement ma vie d'autrefois, le théâtre, les concerts; pas du tout; je suis devenue une petite personne très posée, toute prête à vivre comme tout le monde ici. J'ai deux belles-soeurs, infirmières comme moi, de très grandes dames qui ne furent pas d'abord contentes du mariage de leur frère avec une petite personne de théâtre. Mais je suis bonne fille; elles m'acceptent, je me ferai à leurs habitudes de princesse et tiendrai ma place comme une autre.

Faites-moi savoir quand vous vous marierez avec Maurice; je vous enverrai un souvenir.

Je vous embrasse, petite Mad, et je serre les mains autour de vous.

Nelly Noris, princesse Yégorowna.

FIN.



LES MINES DORMANTES

La guerre, avec les moyens employés aujourd'hui a de terribles conséquences; je ne parle pas du deuil qu'elle sème dans des centaines de milliers de familles et de la ruine qu'elle apporte avec elle, mais du danger qu'elle présente même pour ceux qui sont restés neutres et qui croient pouvoir jouir d'une tranquillité complète surtout après la signature de la paix.

Il y a toujours en effet l'angoissante question des mines sous-marines qui ont été déposées un peu partout dans les océans et que les courants emmènent parfois bien loin de l'endroit où elles ont été posées à l'origine.

Un beau jour, un navire de passagers fait leur désagréable rencontre et sombre avec tout son personnel; la chose s'est vue déjà au cours de ces dernières années: A quelques jours d'intervalle, deux innocents paquebots ont été coulés en rade de Smyrne par les engins que les Turcs avaient préparés contre les bateaux grecs.

Pendant la guerre, les torpilles n'ont pas bronché; la paix étant faite, ce sont les neutres qui "écopent"; dans les deux

accidents, un grand nombre de personnes ont péri. Déjà, lorsque les Japonais et les Russes eurent fini de s'expliquer en Mandchourie, les mines et les torpilles dont ils avaient semé les mers de Chine se promènèrent au gré des courants et détruisirent plusieurs navires.

Si le Bureau pacifiste qui tient ses assises dans un palais de la Haye n'était pas un vain décor, il aurait dû régler cette question et faire conclure un accord international empêchant les belligérants de mettre en péril indéfini les marins et les voyageurs du monde entier. Tant que retentit le canon, il est facile aux tiers de se tenir à l'écart; la lutte terminée, la sécurité doit redevenir complète et générale.

Toutes les marines s'emploient à faire des sondages, à relever la position des écueils, à réclamer des phares et des balises, à perfectionner les cartes; qu'y gagnera la navigation si les risques d'échouages sont remplacés par un risque permanent d'explosion?

— o —

ET GUILLAUME SERA DIEU...

Poésie écrite dans les tranchées allemandes sur le front français par un sous-officier prussien originaire de la partie danoise du Slesvig. L'original est un mélange d'allemand, de danois et de suédois qui produit l'effet le plus drôle, mais qu'il est naturellement impossible de rendre dans une traduction.

Cette petite fantaisie, conçue dans des circonstances graves, démontre d'une façon assez curieuse la différence d'esprit entre le Danois et ceux qui l'entourent et dans les rangs desquels il se voit contraint de lutter :

"Nous avons maintenant combattu la France, repris l'Alsace et la Lorraine, comme autrefois nous primes le Slesvig. Malheureusement, nous oubliâmes les Jutland et les îles ; cette fois, c'est le Danemark tout entier que nous prendrons.

"Il sera également agréable de posséder la Suède ; elle a le bon port de Karlsrona, qui peut nous devenir utile. En avant donc pour encaisser ce qui nous revient !

"Nous chiperons naturellement la Hollande, comme nous avons déjà mis la Belgique en poche. Il est évident que des petits pays comme cela s'évanouissent chez nous comme de la fumée.

"Après cette campagne, nous serons magnifiques et splendides. Nous prendrons alors, comme de juste, l'Autriche et l'Espagne, l'Angleterre, la Russie et la Turquie.

"Nous occuperons encore l'Asie—l'Allemagne sera en effet assez grande—nous annexerons l'Afrique, et quant à l'Amérique elle sera notre colonie.

"Sur la terre, il ne restera alors plus rien qui vaille la peine d'être avalé ; la

planète est évidemment un peu petite. Nous nous rendrons avec von Moltke et tout le bataclan dans la lune, et des choses remarquables se passeront.

"Nous fortifierons les deux pôles avec des batteries de deux mille livres. Puis nous bombarderons le soleil et nous équiperons une expédition au ciel. Le kaiser et son Augusta rendront visite à Dieu le père et à Dieu le fils !

"Nous annexerons alors le ciel, et ma foi Guillaume sera Dieu. Nous occuperons également l'enfer, mais là, nous avons déjà Bismarck comme diable."

Ajoutons seulement que cette fantaisie fut trouvée sur le sous-officier danois en question, ce qui l'a fait traduire devant un conseil de guerre prussien. Il fut condamné à quatre mois de prison, et après avoir purgé cette condamnation il fut renvoyé au front.

— o —

HUMOUR BELGE

Les belges ont autant de bonne humeur que de vaillance, à preuve la petite histoire qui suit :

Un Suisse, revenu de Bruxelles où il était au moment de la déclaration de guerre de l'Italie, a raconté cet amusant épisode :

"Dès que les Belges surent que l'Italie se joignait aux alliés, toute la population bruxelloise arbora sur la poitrine les couleurs italiennes. Aussitôt le général von Bissing publia une proclamation interdisant le port de ces couleurs. Elles disparurent en effet, mais furent instantanément remplacées sur toutes les poitrines par un tube de macaroni.

Et le général von Bissing n'osa pas défendre le port de cet emblème."

La Chirurgie et les Blessures de Guerre.

Le transport des blessés

Si les armes de guerre se sont beaucoup perfectionnées au cours de ces dernières années, la chirurgie a fait également d'immenses progrès et permet non seulement de sauver bien des existences mais aussi des membres qu'on eût impitoyablement coupés auparavant.

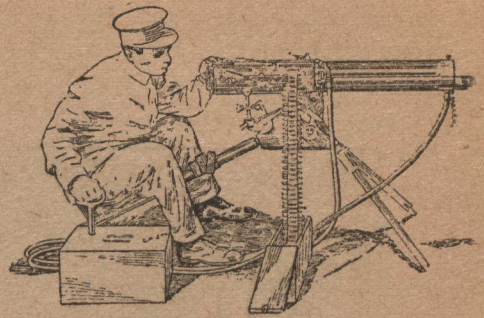
Déjà au cours de la guerre des Balkans on avait pu faire d'utiles remarques à ce sujet; l'impression qui se dégageait des divers rapports était que l'usage des armes employées actuellement a pour effet d'abîmer horriblement les hommes plutôt que de les anéantir en grand nombre.

"Peu de blessures graves", mentionnait-on.

A cela pourrait-on répondre que, lorsque les blessures étaient trop graves, on ne portait pas les blessés à l'ambulance.

L'effet le plus meurtrier fut produit par le shrapnell, qui fit pour la première fois en Mandchourie, sur les armées russes, ses preuves épouvantables; le shrapnell broie et tue; mais les victimes de cet engin étaient peu nombreuses aux ambulances de Lule-Bourgas et de Tchaltaldja, probablement parce que, comme nous venons de le dire, toute intervention est, en général, inutile en faveur des malheureux qu'il a touchés.

La blessure des balles est, au contraire, extrêmement fréquente; mais aussi elle



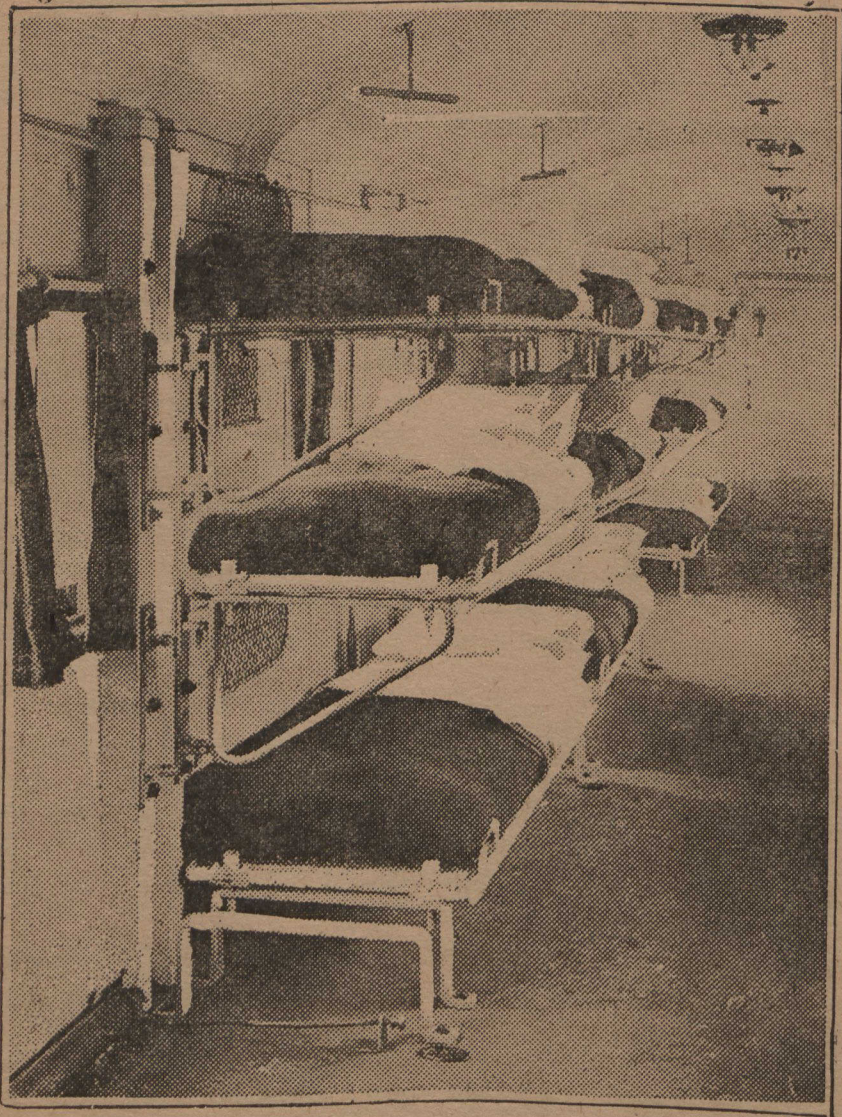
est rarement mortelle; sauf dans le cas où un os éclate sous le choc, où un organe essentiel est traversé, comme le coeur, on en réchappe et promptement; le projectile, à moins qu'un ricochet ne l'ait déformé et qu'il ne déchire la peau en la perçant, entre et ressort sans laisser plus de trace parfois qu'un simple point autour duquel les tissus se sont rétractés.

Quant aux régions du corps qui sont atteintes, ce sont d'abord les mains, dans la proportion de 22 % et surtout la main gauche que le tir au fusil expose en avant; 13,5 % lèsent la cuisse et tout juste autant la jambe; 12 % l'épaule, 12 la tête, 2 le cou et 2 l'abdomen.

En général, la guérison est assez rapide, surtout dans le cas de blessure des parties molles; et les seules opérations pouvant causer la mort sont celles pratiquées sous le chloroforme sur des maladies infectés.

Une constatation intéressante, c'est celle des deux méthodes nettement différentes en usage dans la guerre actuelle: l'allemande et la française. Les chirurgiens allemands pratiquent énormément l'amputation et coupent bras et jambes à toutes les fois que l'occasion s'en présente.

Les chirurgiens français, au contraire, réparent le plus possible, recousent et greffent avec un succès merveilleux, aussi



Un train spécialement aménagé pour les blessés.

les procédés barbares des teutons les ont fort surpris au début de la guerre.

Ils purent les observer dans un des principaux hôpitaux pour Allemands prisonniers, qui fut installé à l'ancien couvent du Calvaire, rue des Récollets, près de la caserne Niel, à Toulouse, aujourd'hui transformé en établissement militaire où sont soignés les contagieux. Les Boches étaient soignés par leur compatriote et médecin-major, un certain Finck, type du "scientifique teuton", qui n'était certes pas dénué de prétention.

Il commandait à un personnel d'infirmiers. Ceux-ci étaient sérieux, travailleurs et caporalisée suivant les règles germaniques.

Le docteur Finck avait, lui, une fâcheuse manie, l'amputation. Un de ses malades avait-il mal au pied? Crainte de gangrène gazeuse, il lui coupait la jambe jusqu'à la cuisse. Quand un de ceux qu'il soignait avait été atteint à la main, il était presque sûr d'avoir l'avant-bras enlevé. Est-ce parce que la chair des Allemands est molle et se putréfie rapidement? Est-ce par principe? En tout cas, un de nos meilleurs médecins, en le voyant opérer à tour de bras, déclarait:

—Ce Finck, il fait autant de travail en notre faveur qu'une batterie de 75.

Un grand nombre de prisonniers soignés au Calvaire avaient la fièvre typhoïde. Le traitement en est connu: la diète et des bains froids en sont les caractéristiques. Le major Finck approuvait les bains froids, mais il avait adopté une méthode bizarre: il faisait manger ses malades! Il expliquait que la science allemande venait d'établir que c'était la meilleure manière de guérir la meurtrière maladie. Nos médecins observèrent curieusement les effets du dernier cri de la science

allemande. Le major Finck obtint les mêmes résultats que Mehring avec sa tuberculine, qui, si on en avait généralisé l'emploi, aurait dépeuplé l'Allemagne.

Quelle différence avec les méthodes en usage chez les alliés! Ceux-ci, non seulement ont les meilleurs soins pour leurs blessés amis ils mettent en oeuvre les moyens de transport les plus commodes et les plus perfectionner pour les ramener du front à l'arrière.

Ce sont des milliers d'automobiles et de voitures diverses, également des trains qui ont été spécialement aménagés. Ceci permet de donner très rapidement les soins convenables et grâce à cette excellente organisation, bien des braves reverront leurs familles et conserveront intacts leurs bras et leurs jambes.

— o —

UN ORIGINAL AVE-MARIA

On sait que les soldats français ont baptisé leur baïonnette du nom de "Rosalie". Ce que beaucoup ignorent, c'est qu'ils lui ont dédié, par amusement, une originale prière que voici:

Je vous salue Rosalie, pleine de charme, la victoire est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les armes que votre pointe fouille les entrailles des Boches et soit bénie!

Sainte-Rosalie, mère de la victoire, aidez-nous pauvres soldats, maintenant et à l'heure de la revanche! Ainsi soit-il!

— o —

La modestie donne au mérite le prix qu'un voile transparent donne à la beauté.
—Comtesse Diane.

HEROS OBSCURS

Un officier écrit :

Nos voisins du régiment avaient pris dans une attaque une tranchée de première ligne et, profitant du désarroi de l'ennemi, ils voulurent pousser plus loin et échouèrent devant la tranchée de deuxième ligne, dont le réseau de fil de fer n'avait pas été suffisamment détruit par l'artillerie. Ils battent en retraite, laissant sur le terrain quelques morts et quelques blessés, que les feux croisés empêchent d'enlever immédiatement. La nuit vient, sans que la fusillade cesse, et les nôtres, fatigués, ralentirent leur surveillance. On entend cependant les blessés se plaindre faiblement et appeler les brancardiers. Ceux-ci allaient ce mettre à les chercher en rampant, quand tout à coup les blessés poussent de grands cris : "Attention, camarades, voilà les Boches! Garde à vous! les voilà!"

On ouvre immédiatement un feu d'enfer devant lequel l'ennemi recule en désordre. Mais on n'entend plus les blessés se plaindre : on court les ramasser et on s'aperçoit que la plupart avaient été "achevés à coups de baïonnette" par les Allemands furieux de voir leur attaque rendue vaine par leurs cris.

C'est là un fait héroïque et d'autant plus émouvant que ces pauvres victimes n'en retireront aucune gloire ; leurs noms mêmes seront inconnus, je les ignore et je serai peut-être le seul qui parlera de ce dévouement sublime.

— o —

Promettre et ne pas tenir, renvoyer et retenir, voilà la coquetterie.— Comtesse Diane.

DE QUELLE EPOQUE DATENT LES AUTOMOBILES

C'est une grande erreur de croire que l'automobilisme date d'hier. Oyez plutôt l'histoire suivante :

Un essai de locomotive à vapeur eut lieu sous Henri IV. Un brave homme, un peu ridicule, qu'on désignait sous le nom de M. des Collines, parce qu'il était bossu, adressa un placet au roi et lui demanda la permission de faire manoeuvrer devant lui un carrosse merveilleux qui marcherait sans chevaux, sans ânes ou sans boeufs, à l'aide de paille hachée, de charbon ou d'eau chaude.

Henri IV, homme de progrès, accueillit favorablement le placet. Il fit même part à la cour de l'entreprise de M. des Collines, mais la cour resta incrédule, et très peu de gens se rendirent sur la route de Fontainebleau, où devait se pratiquer l'expérience.

Hélas ! elle ne fut pas heureuse. La machine de M. des Collines ronfla, jeta feu et flammes, s'agita, fit quelques pas et resta en route après une marche très lente de 200 mètres environ.

Le pauvre bossu, qui était un inventeur génial, passa pour un fou comme tant d'autres génies inventifs.

D'aucuns le traitèrent de mauvais plaisant et peu s'en fallut qu'on ne le fit bâtonner. Il n'en était pas moins le prédécesseur de Stephenson.

— o —

C'est un fait étrange que la main droite, qui est plus sensible au toucher que la main gauche, est moins sensible que cette dernière à l'effet de la chaleur ou du froid.

EN AMERIQUE DU SUD

La vie quotidienne dans les villages Chanés et Chiriguanos



*Poupées en cire.
Chanés du Rio
Parapti. (Grandeur naturelle).*

Ces villages sont très grands et habités par environ deux cents habitants. Souvent aussi on les remarque situés très près les uns des autres. D'ordinaire, les huttes sont groupées autour d'une place plantée d'arbres à Calebasses qui servent d'abri en cas de pluie. Cette place sert pour les réunions et les jeux. Les huttes sont construites en roseaux lattés de bois, et leur toit est fait d'herbe. Il n'est pas rare aussi qu'elles soient, sur leurs flancs, crépies avec de la terre.

Ce qui devient aussi de plus en plus fréquent c'est la présence de maisons construites par ces Indiens, comme celles des blancs et sous leur influence.

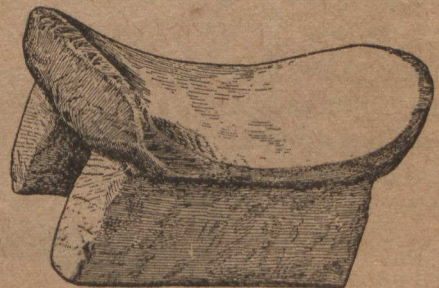
Leurs huttes n'ont rien conservé de la forme indienne primitive. Les anciennes huttes des Chiriguanos étaient si grandes, qu'une centaine de personnes pouvaient s'y tenir, et village ne se composait que de quelques-unes de ces grandes huttes; elles répondaient donc à ces grandes maisons familiales du Brésil observées aussi en Boïvie, chez les "Chacobos".

Déjà vers la fin du dix-huitième siècle, les Chiriguanos paraissaient avoir abandonné leur type primitif d'habitations et construisaient de petites huttes.

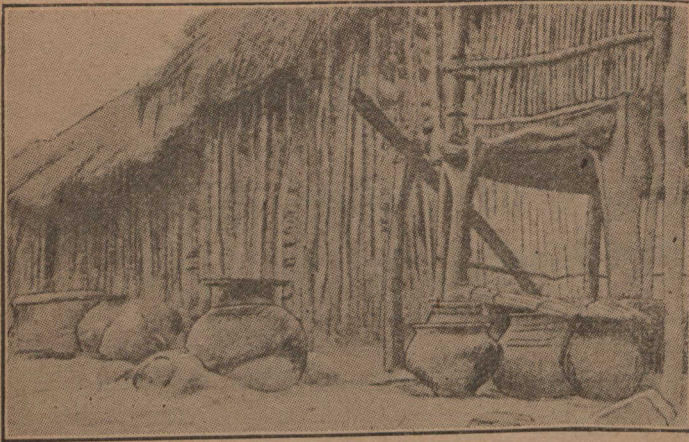
Dans beaucoup de villages, chaque hutte est flanquée d'un ou deux greniers où l'on conserve le maïs, les citrouilles, etc. Ils sont construits sur pilotis comme souvenir sans doute d'un temps où les Chanés et les Chiriguanos habitaient une région marécageuse. Chacun de ces greniers possède une échelle, mais parfois ils font partie de la hutte, qui devient ainsi une habitation à deux étages.

Ces villages sont très propres; on balaye tous les jours les huttes ainsi que la place, et les balayures sont brûlées, les Chanés et les Chiriguanos aimant que tout soit net autour d'eux.

L'intérieur de ces huttes est assez vaste. D'ordinaire une seule famille l'occupe;



Escabeau. Chiriguanos de Taraisi.



Foyer où l'on fait cuire la bière de maïs, dans un village chané.

cette famille comprend quelquefois, en plus, les maris des filles qui, pendant leurs fiançailles et les premiers temps du mariage, habitent chez leurs beaux-parents. Au dehors se trouve le foyer où se prépare la bière de maïs ; un autre foyer à l'intérieur de la maison sert à la cuisine, et c'est autour de lui qu'on s'accroupit pour se chauffer pendant les nuits et les jours froids.

Ces huttes sont privées de vermine, à l'inverse de ce qui se passe dans les habitations des autres Indiens et même des blancs de la région. Le lit se compose d'un assemblage de feuilles et de tiges de bambou, ou simplement d'une natte ou d'une peau étalée sur le sol. On y rencontre aussi, mais moins fréquemment, des hamacs. Le lieu d'origine du hamac est l'Amérique tropicale, mais il disparaît plus au sud ou dans les pays montagneux, où il fait trop froid pour

l'employer.

Çà et là, des escabeaux en bois affectent une forme particulière, qu'on retrouve chez les Indiens du Brésil.

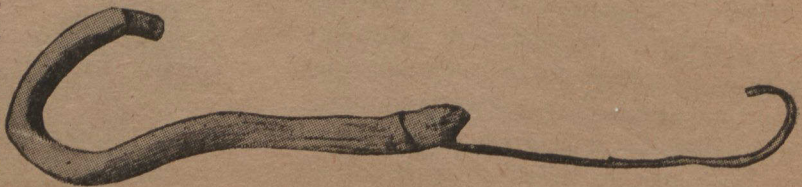
Les murs de la hutte sont toujours garnis d'un grand nombre de pots en terre cuite de toutes dimensions, dont quelques-unes même sont si fortes qu'un homme même pourrait s'accroupir dedans.

On y remarque aussi des marmites, des poêles à

frir, des poteries finement peintes employées dans les fêtes, ainsi que des cruches servant à contenir toutes les richesses et les souvenirs de la famille. Quand celle-ci est "à son aise", on y trouve des vêtements, des bijoux, des petits vases d'argent, des colliers en turquoises et en chrysolithes, etc.

Au toit de la hutte sont suspendus par des crochets les vêtements et les nattes. C'est là aussi que les hommes placent leurs flèches, leurs arcs et leurs tambours. Les épis de maïs sont en chapelets sur une liane.

On se sent à l'aise dans ces huttes indiennes, particulièrement le soir, lorsque tout le monde, réuni autour du feu, se livre au bavardage ; les vieillards racontent des légendes, tandis que les femmes cou-



Crochet de suspension. Chiriguanos.

chent leurs enfants et que les jeunes couples se tiennent à l'écart pour se caresser.

Le silence se fait de bonne heure dans les villages. On n'y caquette ni ne mange pas pendant la nuit.

Dans presque tous les villages, on est



Femme Chané du Rio Parapiti, portant le tiru.

réveillé de très bonne heure par des lamentations, car toujours il s'y trouve quelqu'un qui, ayant perdu un membre de sa famille, le pleure à haute voix.

Dès l'aurore, les femmes d'abord, ensuite les hommes, se lèvent, et le travail quotidien commence. La première chose que font les femmes en se levant, c'est

d'aller chercher de l'eau pour prendre un bain rafraîchissant.

Les cruches à eau se portent de plusieurs manières. Au Rio Itiyuro, les femmes Chanés les placent sur l'épaule ; au Rio Parapiti dans un filet. C'est ce mode de suspension qui est le plus général chez les Chiriguanos. Seules, les femmes qui ont vécu avec les blancs et qui ont adopté leurs coutumes portent les cruches sur la tête.

Habillement usuel

Dans les villages où l'influence des blancs n'a pas fait disparaître l'ancien costume, les femmes Chanés et Chiriguanos portent un vêtement en forme de sac appelé "tiru". Elles s'en recouvrent de diverses façons, mais, d'après les témoignages, il semble bien que ce "tiru" n'a plus la forme qu'il présentait autrefois. Viedma, par exemple, déclare que les femmes chiriguanos ne portaient d'abord qu'un morceau d'étoffe sur les hanches. C'est certainement sous l'influence moralisatrice des chrétiens que cet habillement se modifia, pour devenir plus décent.

Parmi les bijoux indigènes, signalons des colliers en turquoises ou en perles de chrysolithe et ceux faits de graines noires.

On trouve des perles indiennes dans la terre partout où il existe d'anciens établissements et d'anciens tombeaux. Les métis de la vallée de Tarija, qui rencontrent beaucoup de ces perles dans leurs champs, les vendent cher aux Chiriguanos et aux Chanés. Autrefois un collier fait avec ces perles avait la valeur d'un cheval.

Les femmes Chanés et Chiriguanos portent les cheveux demi-longs, séparés au milieu du front et quelquefois réunis en

chignon par une bande d'étoffe dans le cou ou au-dessus de la tête.

Aujourd'hui, les hommes ont tous adopté des costumes européens. Toutefois, lorsqu'ils sont au travail, il n'est pas rare de ne les voir porter qu'un morceau d'é-



Indien Chané.

toffe. Les Chanés du Rio Parapiti se servent de manteaux. Les hommes, dans les villages chiriguanos du haut Pilcomayo, portent leurs cheveux longs, et rassemblés autour de la tête par un ruban, généralement rouge ou bleu. Par devant, les che-

veux sont coupés, de telle sorte qu'il en reste une touffe sur le front et une autre de chaque oreille. Actuellement, ils s'appliquent de plus en plus à se faire couper les cheveux courts pour ressembler aux blancs. Les femmes portent des sandales, et les hommes en chaussent aussi leurs pieds, quand ils sont obligés de circuler sur un terrain pierreux ou couvert de plantes épineuses.

A l'exception de circonstances exceptionnelles, ces Indiens se peignent peu. On voit, de temps à autre, quelque femme se colorer le visage en rouge. On considère généralement que cela veut dire qu'elle est désireuse de se marier. Les femmes, dans les occasions ordinaires, se peignent une ou deux bandes rouges sur le visage ou se collent une fleur sur chaque joue.

Les hommes se peignent aussi quelquefois le corps et le visage en rouge. Dans la vallée de Caipipendi les femmes ont la coutume détestable de noircir leurs dents. Viedma rapporte que les hommes Chiriguanos avaient l'habitude de peindre leurs dents en bleu.

Propreté

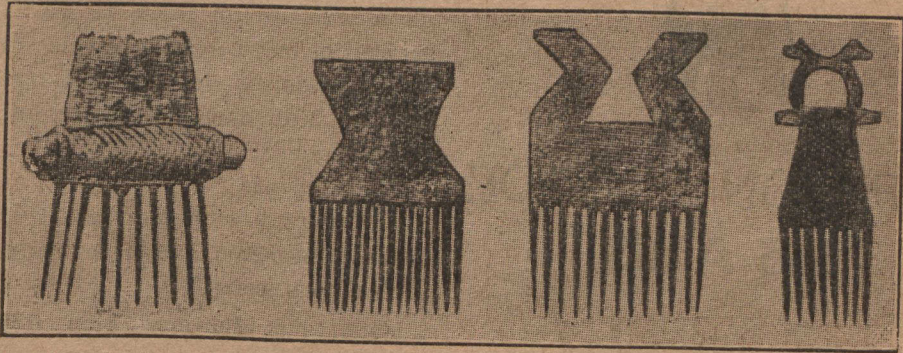
Les Chanés et les Chiriguanos sont spécialement propres. Cette propreté est d'autant plus remarquable qu'elle persiste chez des tribus qui habitent dans des régions très appauvries d'eau, comme, par exemple, la vallée de Caipipendi. Ils ne peuvent naturellement jamais prendre de bains dans la saison sèche; mais cependant les femmes y persistent à se laver complètement le corps tous les matins.

Les contrastes qui existent sous le rapport de la propreté entre les diverses tribus semblent pouvoir s'expliquer par leurs migrations. Ainsi les Chorotis, les

Ashluslays et les Matacos, qui portent encore souvent des manteaux de peau semblables à ceux des Fuégiens et des Patagons, doivent venir dans la Chaco en partant de ces plaines patagones du sud américain où règne un froid si rigoureux. Les Chiriguanos et les Chanés sont du nord, par suite du pays des forêts vierges et des grands fleuves, où il a toujours été bon et

vais pour eux.

Les Chiriguanos et une partie des Chanés se nettoient la tête avec des graines de "nyantéra" broyées. Pour le même usage, les Chanés du Rio Parapiti emploient l'écorce de la racine du mistol (yûag). Ils soignent aussi beaucoup leurs ongles, pas moins ceux de leurs orteils. Pour se peigner les cheveux, ils emploient



PEIGNES.—Ces objets servent à peigner les cheveux et ne sont pas utilisés comme ornements de tête. 1, des Chanés; 2, 3, 4, des Chiriguanos.

rafraîchissant de se baigner. Bien que les uns et les autres vivent maintenant dans des conditions climatiques nouvelles et les mêmes pour tous, ils ont conservé, les premiers leur crasse, les seconds leur propreté.

Im Thurn rapporte que les Indiens de la Guyane se baignent aussitôt après le repas, sans qu'il en résulte rien de mau-

des peignes découpés dans du bois ou faits de morceaux de roseau liés ensemble.

Les Chiriguanos et les Chanés apportent beaucoup de soins à leurs vêtements. Ils les nettoient et les raccommodent dès qu'il en est besoin. Mais chacun s'occupe des siens: les hommes cousent aussi bien que les femmes.

— o —

Schubler a trouvé que dans un nombre de 1,000 fleurs, 284 sont blanches, 226 sont jaunes, 220 sont rouges, 141 sont bleues, 75 sont violettes, 36 sont vertes, 12 sont jaune-orange, 4 sont brunes et 2 sont noires. Les fleurs blanches deviennent en proportion plus nombreuses à mesure que l'on avance vers le Nord.

Le bonheur entre et sort. C'est l'éclair qui vient de l'orient et disparaît à l'occident. Toute la terre le voit, et tressaille; mais il passe. Il passé comme la jeunesse, comme la beauté, comme le talent, comme tout ce qui est heureux.

Lacordaire.



L'OPINION D'UN DE SES AMIS

Un proverbe dit qu'on n'est jamais trahi que par les siens, c'est une vérité que le Kaiser peut reconnaître s'il connaît—comme c'est probable—l'opinion qu'a de lui un de ses meilleurs amis.

Cet ami n'est autre que M. Ballin, directeur de la compagnie de navigation Hamburg-Amerika; il a quelquefois son franc-parler avec l'empereur et lui dit de dures vérités.

Le journal russe "Nache Viestik" rapporte l'entretien d'un de ses correspondants avec M. Ballin et voici ce que lui a raconté l'ami de l'empereur:

"J'ai eu l'audace de dire au kaiser la vérité sur la guerre, sur son inutilité dans l'hypothèse la plus favorable, sur les sacrifices qu'elle entraînera et les actes d'héroïsme qu'elle provoquera. Je lui ai déclaré que l'Allemagne aurait, pour sa part, plusieurs millions d'invalides qui dévoreront le fruit des victoires, que la nation perdrait ses colonies et ses mar-

chés européens, que les Hohenzollern, comme les rois de France, seront forcés de mendier aide et protection".

Guillaume répliqua énergiquement:

"—Je léguerais à mon peuple une foi inébranlable dans la force des armes et la justice du Tout-Puissant. Le peuple subira l'expérience, et, purifié par le sang, aussi bien le sien que celui des autres, recommencera sa conquête pacifique du monde. Je lui lègue la confiance en soi seul et en sa mission divine sur terre; l'asservissement de ceux qui restent insoumis. Mon cher Ballin, ce but, nous l'atteindrons!"

Ballin ajoute:

"Le pauvre empereur est trop abandonné à lui-même. Les médecins ne le surveillent pas assez!"

Nous nous doutions bien déjà que Guillaume avait le cerveau quelque peu fêlé mais du moment que ses propres amis sont de cet avis là, le doute se change en certitude.

— o —

CENT ANS APRES

Le vaillant 15^e hussards français était cantonné un jour dans le parc d'un vieux château des Flandres.

Aux arbres ils ne furent pas peu surpris de découvrir des anneaux pour leurs chevaux; renseignements pris, ils avaient été fixés là il y a cent ans, au lendemain de Waterloo, par leurs glorieux devanciers.

— o —

LE THÉ

D'OU IL VIENT ET COMMENT ON LE FALSIFIE.-THÉ NOIR ET THÉ VERT

La récolte

La Chine a longtemps gardé le secret de la culture du thé et de la préparation de ses feuilles. Mais, depuis une vingtaine d'années, le mystère s'est révélé, on ne sait comment, et les Indes Anglaises se sont constituées en concurrentes de l'Empire du Milieu. C'est un nouveau champ de bataille entre la routinière race jaune et les colons européens.

Avec la Chine, l'Inde et Ceylan, il faut citer le thé de Formose parmi les meilleurs.

Parmi toutes les catégories, le plant dont la renommée à le plus d'éclat est celui que cultivent les indigènes du Yunnan, sur les "Sept-Montagnes", près de Pou-Eurl'. Il était exclusivement réservé à la table de l'Empereur de Chine, de sa famille et de ses femmes.

On sait qu'il y a le thé vert et le thé noir. Le thé vert est préféré en Amérique; le thé noir, en Russie, en Sibérie et en Angleterre.

Quoique les Chinois en aient fait un mystère pendant plusieurs siècles, la culture du thé est très simple. Le thé, en Chine, s'obtient toujours par la semence ramassée en automne (après la dernière récolte); elle est ensuite placée dans du sable pour conserver les graines pendant l'hiver.

Au printemps suivant on sème, dans des

pots, sept à huit graines dont, chose curieuse, il n'y a jamais que deux ou trois qui poussent. Quand les plants atteignent environ 6 pouces de hauteur, on les transplante dans des jardins à 5 ou 6 pieds de distance les uns des autres et on ne leur met jamais d'engrais.

Dans les saisons très sèches on les arrose avec l'eau qui a servi au lavage du riz et on les protège avec une enveloppe de paille contre les intempéries.

La cueillette consiste à arracher les feuilles mûres qui sont ensuite séchées au soleil; on les humecte ensuite et on les place sur des plaques de fer très chaudes un certain nombre de fois jusqu'à ce qu'elles se roulent et se présentent dans l'aspect où nous les voyons.

Thé noir et thé vert Il y en a une foule de variétés: pekoe (noir ou orange), poukong, souchong, hou-tong, campoy, coper, wo-é, hyson, yutséon, tonkay, etc.

Le thé vert se récolte absolument comme le noir; la seule différence, c'est qu'on le colore ensuite avec un mélange de bleu de Prusse et de gypse; il est important de noter que le thé noir ranime les forces et l'activité tandis que le vert, qui peut nous paraître plus agréable, aboutit à l'énervement et à la faiblesse.

Les anglais, gens pratiques par excellence et maîtres dans la science de l'hygiène, ont presque complètement renoncé au thé vert actuellement.

Le commerce du thé

En Chine, on ne trouve que de petites plantations tandis qu'aux Indes on y rencontre les grandes exploitations. Les commerçants chinois font grouper leurs produits par des intermédiaires avant de les expédier au dehors par les ports de Kin-Kiang et de Hang-kow. Ces deux centres voient arriver chaque année des dégustateurs russes et anglais qui apprécient là, par le goûter, les échantillons apportés par les Chinois, acceptent ou rejettent les offres, et font embarquer immédiatement les caisses achetées. La concession européenne est, du matin au soir, même la nuit, sillonnée de centaines de coolies portant les caisses à bord des navires.

Comme le thé est une substance qui s'imprègne très vite des odeurs ambiantes, les commissionnaires anglais préfèrent les bateaux à voiles, qui n'ont pas l'inconvénient de la fumée des machines, et ils emploient des "clippers" construits de manière à filer très vite, plus vite même que certains vapeurs.

Chaque année les quais de la Tamise se couvrent d'une foule de curieux qui viennent là pour assister à l'arrivée du premier clipper. C'est un événement, une course mondiale, où le gagnant remporte des primes considérables. Puis, les autres clippers arrivent, chargés à couler, innombrables, assaillis par les acquéreurs.

La Russie envoie de préférence la voie de terre, c'est-à-dire les routes de la Mongolie et de la Sibérie. On connaît la vieille réputation du "thé de la Caravane", apporté à dos de chameaux et de mules,

sous forme de briques. Il est fait de poussière de thé, coagulée et taillée dans les usines russes de Hangkow. Le végétal réduit en poudre est tassé dans des moules en bois, et chaque briquette est ensuite recouverte de feuilles de papier blanc et de zinc. Sous cette forme, le thé se détériore moins facilement et il présente une surface six fois moindre qui la rend plus facilement transportable. Mais ce qui lui vaut sa réputation, c'est surtout qu'il est choisi parmi les produits supérieurs de la Chine.

En résumé, nous trouvons aujourd'hui trois grands producteurs de thé et trois grands consommateurs: l'Inde et Ceylan qui expédient leurs produits en Angleterre; Formose qui fournit les Etats-Unis; la Chine qui couvre les marchés russes.

La fraude du thé

Si la contrefaçon a trouvé de gros obstacles devant le café en grains et n'a pu guère triompher que devant le café moulu, elle a pris une large revanche avec le thé.

C'est qu'une feuille de thé reste toujours une feuille de thé, même quand un Chinois gourmet en a su tirer quelques infusions, et c'est le procédé le plus souvent pratiqué avec les thés de marque. Il s'agit de recolorer, de sécher et de rouler à nouveau la feuille qui a connu l'eau bouillante.

Le séchage est facile et le recoloration guère moins. On utilise l'indigo, le bleu de Prusse, le curcuma, mélangés à du gypse, du talc ou du kaolin, de la plom-bagine, des sables ferrugineux, des sulfates de fer ou de cuivre, du chromate de plomb, du cachou, du bois de campêche additionnés souvent de craie et de carbonate de magnésie. Le "roulage" est un

peu plus difficile, mais on y arrive très vite en trempant les feuilles dans une solution de gomme.

Un chimiste en a pour quelques minutes à dévoiler cette fraude, mais vous-mêmes, vous pouvez y arriver avec un peu de patience. Il s'agit d'éprouver à l'eau une certaine quantité du thé suspect. S'il reste un résidu ligneux qui, séché, a perdu de sa couleur, c'est que votre thé est truqué. La fraude du thé porte également

peut être vite dévoilée en soumettant le thé à l'action de l'hydrogène sulfuré. On voit alors certaines feuilles noircir : c'est le plomb qui se transforme en sulfure de plomb.

Il y a cependant une marque de thé chinoise qu'on arrive à imiter parfaitement. Il s'agit de la fameuse variété dite "poudre à canon".

Les truqueurs préparent une masse composée de débris de thé, de feuilles



Une plantation de thé.

sur l'addition des feuilles étrangères, mais il est évident qu'il faut malgré tout une certaine discrétion, car le consommateur reconnaîtrait vite la supercherie. On n'use donc de ce procédé que pour augmenter légèrement le poids d'un envoi.

D'ailleurs c'est surtout aux majorations de poids que les fraudeurs ont recours. Ils n'hésitent même pas, et le fait a été plusieurs fois prouvé, à utiliser le plomb sous la forme de menues rognures.

Cette sophistication très dangereuse

étrangères, de sable très fin. Le tout, bien mélangé, est aggloméré en petites masses au moyen de fécule et de gomme. Ces masses sont colorées artificiellement, séchées et emballées.

Il y a un moyen facile de dépister la fraude. Il est immédiat. C'est de jeter le produit dans l'eau. La gomme et la fécule fondent, désagrègent le tout. Le sable tombe au fond, suivi d'une poudre formée de débris de thé et des feuilles.

Ajoutons que, d'une manière générale,

les thés verts sont beaucoup plus facilement et plus souvent sophistiqués que les thés noirs.

La consommation Et maintenant, veut-on savoir, d'après les plus récentes statistiques, l'importance de la consommation du thé dans les principales nations d'Europe ?

Le plus gros buveur de thé, vous le connaissez : c'est l'Anglais qui absorbe à lui seul et par an 5 livres et 10 onces ! Imbattable record.

Le croiriez-vous, ce sont les gens des Pays-Bas, les plus grands buveurs de café, cependant, qui viennent bien loin derriè-

re, mais aussitôt après les Anglais, avec 2 livres par habitant et par an.

Les Etats-Unis n'arrivent qu'au troisième rang (1 livre et 2 onces) suivis des Russes (1 livre).

Viennent alors les buveurs de thé de dernier ordre : l'Allemagne avec 2 onces et la France 1 once seulement. L'Anglais boit donc quatre-vingt-dix fois plus de thé que le Français et cinquante fois plus que l'Allemand.

Mais il faut remarquer que dans certains pays comme les Etats-Unis et l'Angleterre, le thé est consommé dans toutes les classes de la société, tandis qu'en France il n'est apprécié que par une élite.

— o —

REVERIE AU BORD DE LA MER

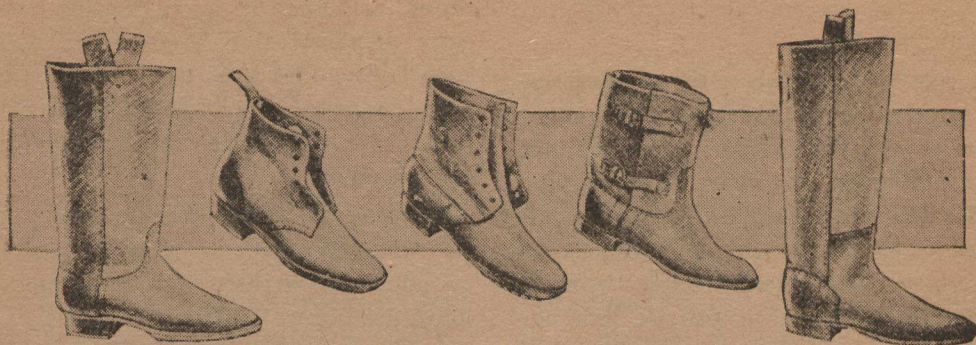
La mer cache en ses flots bien des barques coulées
Que de gaies matelots lancèrent un matin,
Et dans les profondeurs de ses nuits étoilées
Le ciel noir cache aussi plus d'un soleil éteint.

Mais les grands coeurs humains, plus troublés que des ondes,
Ces coeurs aujourd'hui froids et jadis embrasés,
Qui donc pourra compter sur leurs douleurs profondes
Tous les amours éteints et les espoirs brisés.

Lorsqu'aux matins d'été pâlisent les étoiles,
Que la mer au soleil roule ses flots si beaux,
Qui se souvient, devant l'horizon plein de voiles
Que le ciel et la mer sont de vastes tombeaux.

Mais les coeurs plus émus que les mers les plus fortes,
Ces coeurs plus étoilés et plus noirs que les nuits,
Qui donc rendra la flamme à leurs étoiles mortes,
Qui donc rendra la vie à leurs espoirs détruits ?

PAUL BOURGET,
de l'Académie française.



A PROPOS DE CHAUSSURES

Il y a trois choses indispensables au soldat : une bonne nourriture, un large approvisionnement de munitions et d'excellentes chaussures.

Et, chose qui pourrait paraître étrange, c'est peut être la question de la chaussure qui est la principale. Un soldat qui n'a plus de cartouches pourra encore se battre à la baïonnette, il lui arrivera de rester un jour ou deux sans vivres et ne perdra pas courage pour cela mais s'il a des chaussures défectueuses, neuf fois sur dix il devient une non-valeur.

Que faire avec des souliers qui écorchent les pieds ou absorbent l'eau et la boue au point de rendre l'homme perclus ? M. de la Palisse aurait volontiers dit qu'il est nécessaire d'avoir les pieds en bon état pour pouvoir marcher, on pourrait ajouter que c'est indispensable surtout pour séjourner dans des tranchées envahies par l'eau comme c'est souvent le cas.

Ce problème de la chaussure a souvent inquiété les divers gouvernements et n'a pas toujours été résolu à la satisfaction des troupes intéressées.

Dans notre gravure on voit, en com-

mençant par la gauche, la fameuse botte allemande, pratique peut-être par le mauvais temps mais disgracieuse et lourde ; elle pèse en effet 4 livres et une once. A côté, c'est la chaussure serbe, la plus légère de toutes celles des diverses armées : 2 livres et 12 onces seulement. Les deux suivantes ont été adoptées par les armées française et anglaise ; elles pèsent respectivement 3 livres et 12 onces et 3 livres et 9 onces. La dernière, qui ressemble à la botte allemande, est celle de son alliée ; c'est l'autrichienne du poids de 4 livres.

Une gravure séparée nous montre la chaussure canadienne ; solide et relativement légère, elle paraît être une des meilleures de celles qui sont en service.

A propos de chaussure, on cite une amusante anecdote datant des guerres de la révolution française. C'était à Coblençe, Hoche réclamait des souliers pour sa troupe. Les Coblençais n'obtempérant pas à cet ordre, l'octroi d'un second délai étant également demeuré sans effet, Hoche eut une inspiration. Par des placards et des crieurs publics, il fit annoncer qu'une réunion publique aurait lieu sur la place du Marché et il convia à y

assister tous les hommes ayant plus de dix-huit ans d'âge.

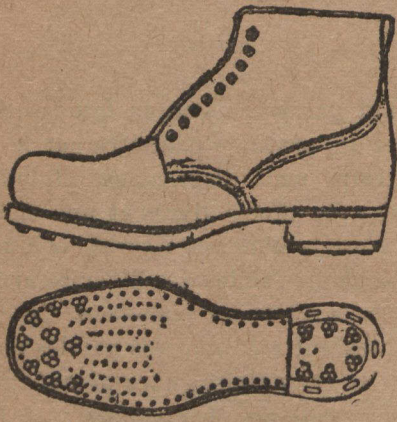
Le général français n'avait pas spéculé en vain sur la badauderie et l'amour de la population rhénane pour les réunions publiques. A l'heure fixée, la place du Marché était bondée de citoyens de toutes les conditions qui se pressaient, impatients, autour d'une tribune, d'où ils allaient apprendre le motif de leur convocation. Sans doute pour empêcher que

canon, serrèrent la foule de plus près et cette démonstration parut assez persuasive. Les bonnes gens de Coblenz, venus pour entendre des discours, se hâtèrent donc de se déchausser et de rentrer chez eux nu-pieds.

Le général Hoche, par un avis public, fit connaître que sa mission avait été grandement facilitée par la bonne volonté des dignes citoyens de Coblenz.

— o —

DEVOUEMENT D'EPOUSE FRANÇAISE



Chaussure canadienne

la cérémonie fût troublée, un bataillon, musique en tête, vint se poster en cordon autour de la place, ne laissant libre qu'un étroit passage pour les derniers arrivants.

A ce moment, un délégué du général monta à la tribune et commença par faire remarquer, au milieu du plus profond silence, que la fourniture de chaussures n'avait pas été faite, malgré l'injonction répétée des autorités. En conséquence, il invitait chacun des auditeurs à se débarrasser sans retard de ses souliers et à quitter la place par l'unique passage laissé par le cordon des troupes. Il y eut bien quelques murmures et quelques récriminations, mais les soldats, baïonnette au

Une remarquable intervention chirurgicale a eu lieu à l'hôpital militaire du Louvre. Le docteur J.-S. Dauriac, d'après le procédé du docteur Carel, a fait l'opération de la transfusion du sang, à un malheureux soldat blessé, Jean Large, dont l'état de santé était désespéré.

Mme Large, une robuste et belle femme de la campagne, avec un courage et un dévouement dignes de tout éloge, a prouvé son amour conjugal en proposant elle-même de donner son sang pour sauver son mari.

L'état des blessés est excellent, leur moral est parfait, malgré leurs souffrances. On ne peut assez dire l'admiration et l'émotion ressenties par tout le personnel de l'hôpital en voyant le sang-froid et le courage de cette femme et de cette mère qui n'a pas hésité à donner son sang et qui n'a jamais cessé de sourire en voyant son mari pendant l'opération.

— o —

LA CHALEUR MYSTERIEUSE

Les Merveilles de l'Electricité

Depuis quelques années surtout l'électricité a permis la réalisation de merveilles que l'on eût certainement qualifiées de diaboliques au moyen-âge.



La cuisson sans feu.

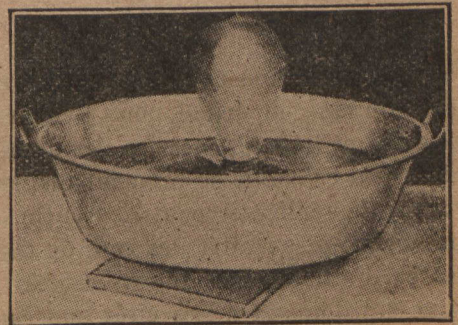
Aujourd'hui, l'on se parle à d'énormes distances, on s'envoie des messages à travers l'espace, on guérit—et l'on tue aussi—au moyen de l'électricité. On s'en sert pour les transports, pour la lumière, pour la force et cela semble tout naturel; l'électricité est devenue une chose banale autant qu'indispensable.

De temps à autre, pourtant, on fabrique des appareils qui émeuvent la curiosité du public par leur étrangeté. Ce ne sont pas des inventions proprement dites mais plutôt d'ingénieuses applications de principes déjà connus; au premier abord cependant, elles déroutent l'imagination au point que certains esprits peu avertis y verraient volontiers encore un peu de sorcellerie.

Dans une exposition d'appareils électriques à Chicago, on montrait dernièrement un poêlon ordinaire qui avait la curieuse propriété de cuire ce qu'on lui confiait bien qu'on le posât sur la glace... Avouez que c'était une manière étrange de faire du feu et cependant l'opération réussissait très bien.

Dans la même section, on pouvait également voir une lampe montée sur un piédestal de quelques pouces de largeur et complètement libre de tout fil. Malgré cela la lampe s'allumait à volonté et, ce qu'il y a de plus extraordinaire, même quand on la plongeait dans un bassin d'eau.

Quelqu'un émit l'idée qu'une communication dissimulée pouvait fort bien exister entre le support de la lampe, le fond



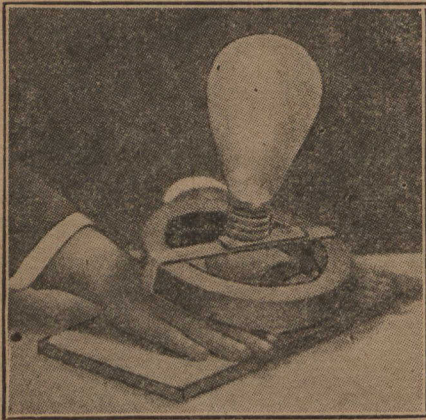
La lumière sans fil.

du bassin et une source quelconque d'électricité; on pria alors cet incrédule de mettre ses mains sous la lampe de façon

à s'assurer du contraire et, chose merveilleuse, la lampe s'alluma quand même!

Il n'y avait donc aucune supercherie dans toutes ces expériences et il fallait trouver une autre explication que celle-là.

Ce n'était pas bien difficile en réfléchissant à la transmission possible des courants électriques sans aucun fil; la chose n'étonne plus personne pour la télégraphie, elle n'a pas davantage de raison de surprendre pour le transport de force ou de lumière à distance.



La main n'arrête pas le courant.

Peut-être verrons-nous un jour ce système appliqué en grand pour l'éclairage des villes et la force motrice des diverses industries; ce serait assurément un grand progrès de réalisé et peut-être enfin que l'on verrait disparaître des rues de Montréal et d'ailleurs ces innombrables poteaux qui donnent à nos cités une vague apparence de forêts d'arbres sans branches et de gigantesques séchoirs à linge...

RUSE DE SOLDATS ITALIENS

Les Autrichiens, on le savait, avaient parsemé les routes et tous les endroits facilement abordables de mines: ce sont des boîtes rectangulaires en fer-blanc, remplies d'explosifs, et munies d'un détonateur que met en action une mince tige de bois dur.

On enfouit la mine, on la recouvre de terre, on bat le sol pour faire disparaître toute trace du travail qui, lorsqu'il est terminé, laisse effleurer à peine la pointe de la tige, presque invisible même pour une personne prévenue.

Qu'une troupe vienne à passer sur un sol ainsi préparé, une première tige, enfoncée par un marcheur, fait exploser sa mine qui ouvre un véritable petit cratère, couchant des victimes. La troupe se débande, s'égaille, d'autres mines sautent, les cratères se multiplient. C'est la dérouté, fatalement.

Prévenus, les alpins italiens avaient réuni des troupeaux de brebis et de chèvres.

La nuit du 24 mai, ils poussèrent devant eux ces animaux qui entrèrent en trotinant dans les champs de mines. Explosions.

Mais, quand les Autrichiens, ignorants du stratagème, sortirent de leurs tranchées et de leurs embuscades voisines pour achever, croyaient-ils, la dérouté des alpins, ceux-ci bondirent sur eux à la baïonnette, les pourchassèrent à travers le sol bouleversé, tuèrent tout ce qui refusa de se rendre, et ils conquièrent d'un seul élan les premières positions ennemies.

HISTOIRE CANADIENNE

BIBI DE LA RUE MONTCALM

Par Auguste Fortier

I

Par un matin pluvieux et maussade de la fin de septembre 1891, la porte d'une maison de la rue Montcalm, près de la rue Dorchester, à Montréal, s'ouvrit pour laisser sortir un homme d'une quarantaine d'années, à la mine sérieuse mais douce, et portant sur sa figure les traces d'une nuit d'insomnie. Il tenait à la main une petite sacoche en cuir noir.

—Eh bien, docteur, c'est une fille je suppose? interrogea le boucher Lauzon, dont la "shop" se trouvait tout auprès, et qui était en train de découper deux livres de steak dans la ronde.

—Non, non, monsieur Lauzon, ce n'est pas précisément une fille.

—Alors, docteur, il faut que ça soit un garçon du sexe masculin.

Et Lauzon se mit à rire en pesant son steak.

—Vous l'avez deviné, monsieur, déclara le docteur, en esquissant un sourire... Vous êtes un malin... vous... La mère et l'enfant se portent bien...

Puis l'homme de l'art remonta vers la rue Sainte-Catherine.

Une vieille sauvagesse de Caughnawaga, qui vendait des objets, des bourses, des souliers, en peau de chevreuil, ornés de perles, frappa en ce moment à la porte de la maison d'où venait de sortir le docteur.

Un homme parut sur le seuil, et comme il était de bonne humeur, — puisque c'était l'heureux père,—il acheta de minuscules "moëassins", et au lieu de marchander, selon une habitude assez fréquente chez les clients d'Aritiwi,—ainsi se nommait la vieille squaw—il paya largement. La sauvagesse fut contente, et, apprenant qu'un enfant était né à son généreux client, elle demanda à voir le bébé. Ayant été admise auprès de la mère, elle toucha de sa main jaune et ridée le front de l'enfant et prononça :

—Karawa sikoubilou...

—Qu'est-ce qu'elle dit? s'informa l'heureux père.

Une jeune fille métisse, qui accompagnait la vieille vendeuse, et qui savait quelques mots de français, expliqua :

—Aritiwi dit que ton petit aura un coeur d'or, un bon coeur...

—Et une bonne tête aussi, je suppose, ricana le père, une tête comme celle de Laurier ou de Chapleau.

—Naturellement, poursuivit la métisse, tu sais bien qu'un bon coeur provient toujours d'une bonne tête...

—En ce cas, ça sera un vrai Canadien, il tiendra de son papa, plaisanta le père. Souhaitez-lui aussi d'avoir non pas la fortune des Allan, ni des Masson, mais d'être un peu plus riche que l'auteur de ses jours...

Joseph Goyette, en effet, n'était pas riche, cependant, comme plombier, il faisait de bonnes journées, et gagnait assez pour faire vivre confortablement sa jeune femme et le fils que la Providence lui envoyait.

On baptisa l'enfant à l'église Saint-Pierre et on donna à l'enfant les noms de de "Joseph Jean-Baptiste Goyette", mais on prit l'habitude d'appeler le petit garçon "Bibi" et ce nom lui resta. Durant deux ans, Bibi fut la seule et unique idole de la famille.

—Ah! le petit tyran! faisait la mère en le couvrant de baisers et de caresses.

Mais un jour d'octobre 1893, on voit encore le même docteur qu'on avait vu deux ans auparavant — entrer chez Joseph Goyette, et trois heures plus tard on le vit qui sortait.

—C'est une grosse fille, cette fois-ci, annonça-t-il.

Les voisins complimentèrent le plombier.

—Vous ne vous privez de rien, lui disaient-ils, vous voilà comme les gros messieurs de la rue Sherbrooke, avec un garçon et une fille!

—Ça me fait la paire! ajoutait Goyette.

De nouveau on alla à l'église Saint-Pierre, et on donna à l'enfant les noms de Jeanne-Marie-Suzanne. A la maison, on l'appela "Suzette" tout simplement.

Quand on demandait à Joseph Goyette:

—Vos enfants vont bien?...

Il répondait:

—Les petits braillards! Lorsque l'un a fini de piailler, l'autre commence. C'est comme les députés à Québec, il faut toujours qu'il y en ait un qui crie pour empêcher les autres de dormir...

—Pourtant, monsieur Goyette, lui prophétisait-on, ce n'est que le commencement de votre famille!

Ce fut le commencement et la fin. La famille du plombier n'augmenta plus. Chaque jour que le bon Dieu amenait rue Montcalm, voyait grandir Bibi et Suzette; bientôt ils formèrent un couple de jolis chérubins, Bibi était un petit bonhomme éveillé, avec de beaux yeux bleus, et des cheveux châtain; sa petite soeur était blonde, avec de grands yeux admirables et bleus également. Leur mère les adorait et les tenait toujours proprement vêtus.

Tous les après-midis, vers cinq heures et demie, Bibi et Suzette commençaient à guetter le retour du papa. Ils montaient la garde auprès de la fenêtre, et dès que le papa tournait le coin de la rue Dorchester et enfilait la rue Montcalm, Bibi prenait sa soeur par la main, et les deux enfants sortaient en courant. On rencontrait le papa à quelques verges de la maison; on lui sautait d'abord au cou et on l'embrassait bien tendrement ensuite. Suzette s'emparait de sa main droite, et Bibi de sa main gauche; et Joseph Goyette était ramené en grand triomphe.

Jamais le petit frère ne sortait sans sa petite soeur; il avait soin de la tenir par le bras avec précaution, et quand on les voyait passer rue Montcalm, on leur criait:

—Bonjour mamzelle Suzette! Bonjour môssieu Bibi!

Les deux enfants répondaient poliment:

—B'jour, môssieu! B'jour, madame!...

Bibi trouvait souvent des cents dans quelque coin de ses poches. Alors, il poussait gentiment Suzette dans un petit magasin de bonbons, et là, la faisait monter sur une chaise, afin qu'elle put mieux voir dans les vitrines, puis lui débitait les phrases suivantes:

—Choisis, Suzette; veux-tu un bâton fort ou une boule de coco, ou une praline, ou une main à la mélasse? Le prix en est

le même. Un bâton fort peut-être te ferait du bien; hier tu as pris du coco...

D'un grand sérieux, la petite faisait son choix et les deux enfants sortaient du magasin heureux et contents. Suzette, tout en tenant Bibi par la main, gambadait comme un petit mouton. Elle voulait partager ses bonbons avec son frère, et, celui-ci, généralement, n'en acceptait qu'une bouchée, juste ce qu'il fallait pour dire qu'il ne refusait pas.

Mais quoi! Bibi n'aimait donc pas toutes ces bonnes choses si appétissantes, si succulentes, ces gros bâtons forts au parfum de menthe, si odoriférants, qui embaumaient tout un côté de la rue Montcalm, ces morceaux de chocolat à la crème, qui mettaient l'eau à la bouche, seulement à les regarder, ces biscuits préparés avec de la melasse et du gingembre, et qui sentaient si bon!... si bon!... Bibi n'aimait donc pas tout cela? Certes, oui, Bibi raffolait de ces friandises; quel est l'enfant du faubourg Québec, ou de Westmount, ou des autres quartiers de la vaste cité de Montréal, qui ne les aime pas? Tous les aiment, en raffolent, y rêvent!

Bibi ne faisait pas exception à la loi générale; il aimait toutes ces bonnes choses; mais la vieille sauvagesse de Caughnawaga n'avait-elle pas dit: "Karawa sikoubilou", "il aura un cœur d'or"? Aux yeux de Bibi, Suzette n'en avait jamais assez; les bâtons forts auraient dû être deux fois plus gros, deux fois plus longs, les biscuits à la melasse étaient toujours trop minces, et ainsi de suite... Ah! il l'aimait bien sa petite soeur, et celle-ci le lui rendait bien!...

II

Dix-sept ans se sont passés. Nous sommes en 1913; Bibi a atteint sa vingt-deuxième année, et Suzette est une belle

jeune fille de vingt ans, douce, modeste, honnête et bonne. Hélas! Tout ne leur a pas été rose dans la vie; bien souvent le malheur les a frôlés de son aile dure et cruelle. Depuis onze ans, ils n'ont plus ni père, ni mère, et ils demeurent chez leur oncle, toujours rue Montcalm, mais un peu plus bas que l'endroit où ils sont nés. Bibi Goyette travaille comme typographe au journal quotidien, "Le Saint-Laurent" dont les bureaux et ateliers sont situés rue Notre-Dame. Le jeune homme est un "jolly good fellow", très populaire, parmi ses compagnons. Suzette est sténographe et dactylographe à la "Stadacona Insurance Company", rue Saint-François-Xavier. C'est une jolie fille, un "beau patron de Canadienne", comme on dit dans le faubourg Québec; et dans le faubourg Québec, quand on dit d'une jeune fille que c'est un beau patron, qu'elle est jolie, c'est qu'elle l'est réellement.

Pour conquérir le titre de "beau patron" ou de jolie fille dans la partie française de Montréal, il faut qu'une jeune fille sorte du commun, de l'ordinaire; il faut qu'elle ait l'élégance d'une Parisienne, le teint éblouissant, une chevelure luxuriante, splendide, des yeux qui bouleversent le sexe fort, une bouche bien faite, des lèvres couleur de fraises mûres, des dents de nacre, petites et régulières, et un sourire de déesse, qui peut dominer le Canadien le plus rebelle, et faire de lui un petit agneau; il faut que l'ensemble de la jeune fille forme un tout si harmonieux, si gentil, si gracieux, si séduisant, qu'il provoque l'admiration même des plus difficiles. Or ces diverses qualités qui composent la beauté, la grâce, et l'élégance, tous ces dons harmonieux, Suzette Goyette, la petite sténographe, les possède. En outre, elle a un excellent caractère, et elle passe pour vertueuse, sans compter qu'elle

est très aimable, aussi les admirateurs, les prétendants ne lui manquent pas!...

Au désespoir de plusieurs, Suzette a déjà fait son choix. Elle aime Edouard Lefebvre, et Edouard Lefebvre l'aime, l'adore! Le cavalier de la petite sténographe est un enfant du faubourg Québec; il y est né, y a grandi, et a l'intention d'y demeurer toujours. Son père tient une grosse épicerie au coin des rues Sainte-Catherine et Visitation. Edouard Lefebvre est fils unique; il a une bonne instruction, ayant fait une partie de son cours classique au collège des Jésuites, rue Bleury. Il a abandonné l'étude du latin et du grec, volontairement, et après de sérieuses réflexions; il ne se sentait nulle aptitude pour étudier les chefs-d'oeuvre de Cicéron ou de Démosthène. Il trouve beaucoup plus intéressants les discours de Chapleau ou de Laurier. Edouard Lefebvre aurait pu embrasser une profession libérale, se faire recevoir avocat, ou médecin, ou notaire; mais aurait-il eu des clients en nombre suffisant pour lui permettre de vivre? C'est problématique. Aussi le fils de l'épicier a compris qu'il y avait plus d'argent à gagner dans l'épicerie de son père, rue Sainte-Catherine, que dans beaucoup de bureaux d'avocats ou de notaires, de la rue Saint-Jacques.

L'épicerie Lefebvre est à peu près ce qu'il y a de mieux dans le faubourg Québec. Il faut y voir la foule le samedi soir! C'est que monsieur Charles Lefebvre est 'réputé',—comme disent ses clients,—pour ne vendre que des denrées fraîches et de bonne qualité, et un peu meilleur marché qu'ailleurs. Quand vous payez la melasse quinze cents dans la plupart des épiceries, vous l'avez pour quatorze cents chez Lefebvre...

Le cavalier de Suzette sera donc épicier, et ma foi, son idée n'est pas mauvaise!

Très modeste, il sert au comptoir avec les autres commis, car il tient à apprendre le métier, à être au courant de tout. C'est en servant qu'il a appris le nom de celle qu'il aime maintenant. Il la connaissait de vue, savait qu'elle demeurait rue Montcalm, mais ignorait son nom, qui elle était, ce qu'elle faisait. Maintenant, il sait qu'elle est orpheline, qu'elle est honnête, et digne d'être aimée, d'être épousée. Voilà deux ans que ces amoureux rêvent l'un à l'autre, qu'ils s'estiment, qu'ils s'aiment; c'est leur premier amour à tous deux, et l'on peut affirmer sans crainte d'être démentis, que Suzette Goyette et Edouard Lefebvre s'aiment sérieusement et pour le bon motif.

Si Suzette est jolie, belle, vertueuse, aimable et bonne, son frère Bibi est honnête, généreux, et sympathique.

—C'est un second père Mazurette, prétend-on.

On se répète aussi:

—Bibi Goyette est taillé pour faire un Trappiste!...

Pourtant, Bibi ne songe pas du tout à se faire Trappiste, à aller s'enfermer à Oka, car il est amoureux; plus que cela, il est fiancé à une amie de sa soeur, à mademoiselle Lucienne Bélanger, une brunette jolie, gentille elle aussi, svelte, avec une taille de guêpe. Lucienne Bélanger habite avec sa mère veuve, rue Wolfe, et travaille comme teneur de livres, chez Brown et Renaud, agents d'immeubles, dont les bureaux se trouvent au troisième étage de la vaste et haute bâtisse de la "Mont-Royal Association", rue Saint-Jacques. Bibi Goyette connaît bien cet immense édifice qui lui est doublement cher, car c'est là à présent que travaille la charmante Canadienne qui, plus tard, portera son nom à lui, qui sera sa femme légitime, son épouse devant Dieu et devant les hommes. Aucun

corridor, aucune salle de la superbe bâtisse de la " Mont-Royal Association " n'est inconnu à Bibi; autrefois, quand il était apprenti et qu'il n'avait pas grand'chose à faire, il s'amusait à en compter les portes, les fenêtres et les escaliers...

Lucienne Bélanger et Suzette Goyette sont amies intimes, nullement jalouses l'une de l'autre, quoiqu'elles sachent que les jeunes gens discutent assez fréquemment laquelle d'elles deux est la plus charmante, la plus aimable, la plus parfaite, la plus ravissante. Le matin, elles se rendent au travail ensemble, bras dessus, bras dessous. Sur leur passage, plusieurs têtes se retournent et plusieurs soupirs s'échappent de coeurs pleins de désirs! Suzette a les yeux si bleus, si doux! Ceux de Lucienne sont si noirs, si captivants! La chevelure de Suzette est d'un blond châtain si attrayant; celle de Lucienne, — couleur d'ébène — est si luxuriante! Leurs sourires, à toutes les deux, sont si enchanteurs, si enivrants! Leur démarche est si gracieuse!

Malgré leurs toilettes, modestes, presque pauvres, ces deux filles du faubourg Québec excitaient l'envie. Que de riches demoiselles du West-End de Montréal, de Westmount, eussent volontiers donné une partie de leur fortune pour avoir, la démarche, le chic et la beauté de ces deux petites Canadiennes-françaises du faubourg Québec! Mais la démarche, le chic, et la beauté ne peuvent s'acheter nulle part. Les attrait, les charmes, la grâce, la gentillesse d'une Montréalaise ne se trouvent ni dans les grands magasins, ni chez les couturières à la mode, de la rue Sainte-Catherine Ouest. Le grand architecte qui a construit la chaîne des Laurentides, et tracé le cours du Saint-Laurent, est le seul et unique dépositaire des charmes et de la grâce qui rendent la plupart

de nos femmes et de nos jeunes filles de Montréal si désirables, et certes ce dépositaire s'était montré excessivement généreux envers Suzette Goyette et Lucienne Bélanger.

Quelle était réellement la plus charmante des deux? Aux yeux de Bibi, Lucienne était cent fois plus jolie, plus belle, plus accomplie que Suzette, Edouard Lefebvre était d'opinion contraire. C'est que le typographe regardait Lucienne avec des yeux d'amoureux, tandis qu'il ne voyait Suzette qu'avec des yeux de frère. La chose était toute naturelle, chacun de ces deux amoureux considérant que sa blonde était la plus parfaite de toutes les jeunes Canadiennes, non seulement de la ville de Montréal, mais de toute la province de Québec.

III

Un matin de décembre, on remarqua à l'imprimerie du journal "Le Saint-Laurent" que Bibi était très nerveux. Deux fois il avait laissé tomber son composteur, et il avait dû recommencer tout son travail.

—Qu'avez-vous ce matin, Goyette? voulut savoir le prote. Vous ne faites que des boulettes. Si je ne vous connaissais pas, je penserais que vous avez fait la noce hier soir...

Bibi sourit et continua son travail.

Vers trois heures de l'après-midi, on entendit passer les pompiers, et peu après, une deuxième alarme demandait du renfort. La majeure partie de la brigade semblait accourir. Dix minutes plus tard, une troisième alarme sonnait comme un glas funèbre, et l'on voyait passer la tour d'eau.

—Bigre, ça l'air d'un gros feu, observa un apprenti que le bruit des cloches avait

attiré à la fenêtre; et ce n'est pas loin d'ici...

Un reporter du "Saint-Laurent" traversa l'atelier au pas gymnastique, en criant au prote:

—Réservez de la place en "Dernière heure"!

—Vous avez quelque chose d'important? demanda le prote...

—La bâtisse de la "Mont-Royal Association" est en feu!...

En entendant ces mots, Bibi tressaillit. C'était au troisième étage de l'édifice de la "Mont-Royal Association" que se trouvait le bureau de Messieurs Brown et Renaud, les agents d'immeubles, où était employée Mademoiselle Lucienne Bélanger, Bibi lâcha son composteur, endossa son paletot et suivit le reporter en courant.

—Eh! Goyette, où allez-vous? Vous n'êtes pas reporter! tonitrua le prote qui s'impatientsait.

Bibi était déjà sorti de la salle et dégringolait l'escalier.

La bâtisse de la "Mont-Royal Association" s'élevait majestueuse et imposante, à quelques pas de là, sur le côté nord de la rue Saint-Jacques, entre la côte St-Lambert et la Place d'Armes. Le typographe y fut bientôt rendu.

L'immense bloc à cinq étages était en feu. D'épaisses colonnes de fumée noirâtre sortaient par les fenêtres, et s'élançant en spirales, formaient un sombre nuage dans le firmament déjà si gris de cette journée d'automne. Du deuxième étage s'échappaient des masses de flammes qui léchaient la façade de la bâtisse, et qui édificaient une barrière presque infranchissable. Aux fenêtres des différents étages apparaissaient des formes humaines qui faisaient des signaux de détresse.

Bibi cherchait à savoir ce qu'était devenue Lucienne Bélanger, quand il vit un

employé du bureau Brown et Renaud. Se précipitant vers lui, il demanda haletant:

—Où est mademoiselle Bélanger? Oh! dites-le moi, monsieur, je vous en prie!...

L'employé répondit:

—Nous la cherchons; nous ne la voyons nulle part. Il faut qu'elle soit restée là-haut. Je crains qu'elle n'ait pu sortir à temps...

—Mon Dieu! mon Dieu! s'exclama le fiancé...

Comme il voyait le chef des pompiers, M. Tremblay, qui s'entretenait avec M. Brown, Bibi courut vers ces deux hommes, et il saisit les phrases suivantes:

—Vous avez tout votre monde, M. Brown? s'enquérail le chef Tremblay.

—Il me manque ma teneur de livres, une jeune fille, mademoiselle Bélanger. Elle est venue à la fenêtre, il y a un instant, et a été repoussée à l'intérieur par les flammes... Elle doit être évanouie.

Quelqu'un a entendu cette conversation, c'est le fiancé de Lucienne Bélanger, Bibi Goyette,—Bibi de la rue Montcalm comme on le nomme, — a déjà travaillé dans la bâtisse en feu. C'est là qu'il a appris les premiers éléments de son métier de typographe, au temps où la "Cie d'Imprimerie Ville-Marie" y avait ses ateliers.

Le jeune homme se rappelle que, lorsque lui-même et d'autres apprentis arrivaient en retard le matin, et qu'ils voulaient entrer sans être vus par le contre-maître, ils se glissaient dans une espèce de petit spirail qui aboutissait dans la cave, et de là, ils se faufilaient tranquillement dans l'atelier. Bien peu connaissaient cette entrée secrète qui se trouvait ruelle des Fortifications. Existait-elle encore?

Au pas de course, Bibi fait le tour par la Côte Saint-Lambert et entre dans la ruelle des Fortifications. Tout en courant il pensait, Lucienne Bélanger était non-

seulement sa fiancée, mais elle était aussi le soutien d'une pauvre veuve. Il s'imagina la douleur, le chagrin, le désespoir, de cette mère lorsqu'on lui apprendrait la mort si horrible de sa fille. Et puis, son enfant morte, où la pauvre veuve prendrait-elle l'argent pour vivre ?

—D'un autre côté, se disait Bibi, mon existence à moi, n'est indispensable à personne... Personne ne compte sur moi pour vivre... Suzette épousera bientôt un épiciier en moyens, et elle vivra dans une certaine aisance... Ah! oui, on a besoin de Lucienne, et on n'a pas besoin de lui...

En se faisant ce raisonnement, il examine les issues de la haute bâtisse. Ciel! ce bienheureux soupirail, par où il entrait quand il était en retard, existe encore ! Sans perdre un instant, Bibi enlève son paletot et s'y glisse...

Quelques minutes après un cri d'épouvante sortit de la poitrine des milliers de spectateurs rassemblés rue Saint-Jacques, pour voir les pompiers lutter contre ce désastreux incendie. Une forme humaine, une jeune fille, poussée par deux bras vigoureux, venait d'être jetée d'une fenêtre du troisième étage de l'édifice en feu. Elle tomba dans le filet protecteur, installé par les pompiers, et rebondit comme une balle de caoutchouc, pour aller échouer dans les bras d'un robuste policeman. Celui-ci la porta à la voiture d'ambulance de l'hôpital Notre-Dame qui stationnait à la Place d'Armes. La jeune fille était évanouie, et le docteur Garneau, le médecin de service, lui prodigua ses soins. Aussitôt elle reprit connaissance, et s'échappant des mains du médecin, elle courut vers le chef des pompiers, et s'écria :

—Monsieur, pour l'amour de Dieu, sauvez mon fiancé! Il est resté là-haut! C'est lui qu'est venu à mon secours!... Sauvez-le, monsieur, sauvez-le!...

—Par où est-il donc entré? demanda le chef Tremblay.

—Par la ruelle des Fortifications, monsieur, mais de grâce, ne le laissez pas mourir là-haut...

La belle jeune fille se tordait les bras de désespoir.

Des pompiers furent envoyés dans la ruelle des Fortifications, mais là aussi les flammes et la fumée les empêchèrent d'entrer. Ils revinrent en disant que toutes les issues, à l'arrière de la bâtisse, étaient impraticables.

Lucienne Bélanger, les mains jointes, suppliait le chef Tremblay. Celui-ci visiblement ému, s'efforçait de rassurer la belle jeune fille.

—Oui, oui, mademoiselle, articulait-il sans grande conviction, on va le sauver; soyez sans inquiétudes...

—Ah! il eut mieux fait de me laisser périr!...

La fiancée du brave typographe sanglotait. Les yeux rivés à la façade de l'édifice, elle priaït pour que son amoureux put traverser ce mur de flammes et de fumée. A chaque instant, elle s'attendait à voir son sauveteur s'élaner dans le filet et comme elle rebondir sain et sauf. Du regard, du geste, elle encourageait, suppliait, les hommes de la brigade.

Hélas! les courageux pompiers n'y purent rien!... Ce ne fut qu'à la tombée de la nuit, que, maîtres de l'incendie, ils pénétrèrent dans les bureaux de la "Mont-Royal Association". Une vingtaine de minutes plus tard, ils en ressortirent, portant un cadavre, brûlé en divers endroits; cependant on reconnaissait parfaitement le typographe du journal "Le Saint-Laurent", Bibi Goyette, de la rue Montcalm.

Lucienne Bélanger se jeta sur ce corps inanimé et le baigna de larmes. La main droite de l'héroïque amoureux, était fer-

mée, crispée; on l'ouvrit, on le secoua, et il en tomba quelque chose que la jeune fille ramassa pieusement.

—Qu'est-ce que cela, Mademoiselle? demanda le chef Tremblay, qui par respect, s'était décoiffé devant le cadavre de ce brave.

Lucienne Bélanger répondit:

—C'est une petite médaille de la Vierge Marie, monsieur, que j'avais rapportée de Sainte-Anne de Beaupré, et que j'avais donnée à mon cavalier le jour de nos fiançailles...

L'infortunée jeune fille sanglotait; on dut l'amener de force loin du cadavre de son fiancé...

Ah! vraiment, elle ne s'était pas trompée, la vieille sauvagesse de Caughnawaga, qui avait prédit à la naissance du fils du plombier Goyette: "Il aura un coeur d'or". "Karawa sikoubilou!"

IV

Cinq mois plus tard, dans les bureaux de MM. Brown et Renaud, bureaux qui avaient été transportés rue Saint-François-Xavier, on entendait le dialogue suivant:

M. Brown.— Vous nous quittez donc, mademoiselle Bélanger?

Mlle Lucienne Bélanger.—Oui, monsieur, à la fin du présent mois...

M. Brown.—Pour vous faire Religieuse? Est-ce bien vrai?

Mlle Lucienne Bélanger.— Oui, monsieur, c'est la vérité même... J'entrerai chez les Petites Soeurs des Pauvres...

M. Brown (hochant la tête).— Quelle idée! Vous qui passez pour une des plus gentilles demoiselles du faubourg Québec!... Quel malheur!...

Lucienne Bélanger sourit tristement et expliqua:

—J'y serais entrée au lendemain même de l'incendie, mais, ma mère, veuve et pauvre, comme vous le savez, avait besoin de moi. Maintenant que cette sainte femme est morte, je mettrai mon projet à exécution le quinze du mois prochain, le jour où je devais me marier avec celui qui s'est sacrifié pour moi...

L'agent d'immeubles, M. Brown, arpentait le bureau en balbutiant:

—Une jolie fille comme vous, belle, jeune, intelligente, à qui vingt admirateurs au moins sont prêts à offrir leur nom! Et parmi ces admirateurs, mademoiselle, soyez persuadée qu'il y a d'excellents partis... Pourquoi aller vous enfermer avec des vieillards gâteux, capricieux, malpropres, et passez-moi le mot: "dégoûtants"? Pourquoi vous sacrifier ainsi? Et encore chez les Petites Soeurs des Pauvres!...

La gracieuse teneur de livres, leva ses enivrants yeux noirs sur M. Brown, et d'une voix douce, émue, répliqua:

—Ce jeune typographe, ou Bibi de la rue Montcalm, comme on l'appelait, ne s'est-il pas sacrifié pour moi?

L'agent d'immeubles parut songer.

—Ah! ces Canadiennes-françaises! ces Canadiennes-françaises! s'exclama-t-il, très touché par ce qu'il venait d'entendre. Et mademoiselle Goyette, Suzette, que devient-elle?

—Son deuil terminé, elle se mariera avec M. Lefebvre. Elle sera heureuse, je n'en doute pas, monsieur. Elle est si bonne, si pure, si vertueuse...

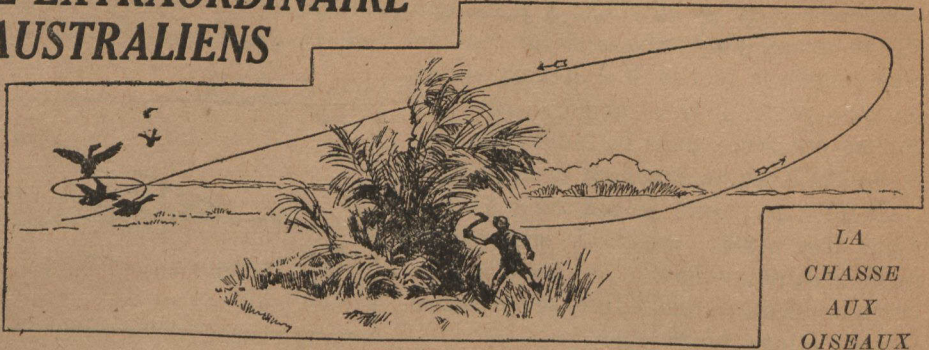
Le quinze du mois suivant, en juin 1914, une charmante et gracieuse jeune fille, dans toute la beauté de ses vingt ans, revêtait l'habit des Petites Soeurs des Pauvres; c'était Lucienne Bélanger...

Auguste FORTIER.

Kow-Loong, (Chine du Sud).

L'ARME EXTRAORDINAIRE DES AUSTRALIENS

Le
Boom-
me-
rang.



LA
CHASSE
AUX
OISEAUX



Le boomerang

C'est véritablement une arme singulière que le boomerang des sauvages australiens; c'est un morceau de bois brun, dur, un peu flexible et long de trente à trente-deux pouces. Légèrement cintré au milieu, il est large de deux pouces et épais d'un pouce seulement; l'une des extrémités est arrondie et renflée, l'autre est plate.

Quand un australien veut s'en servir, il saisit cette arme à la partie renflée, la fait rapidement tourner au-dessus de sa tête et la lance avec force.

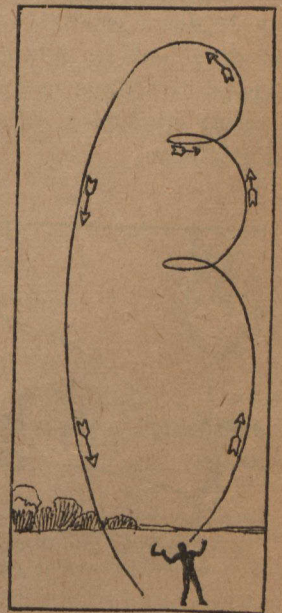
Alors se produit un phénomène extraordinaire, qui pourrait faire noircir bien des feuilles aux amateurs de balistique. Le "boomerang" part en tourbillonnant, avec des ronflements saccadés, jusqu'à dix, quinze ou vingt pas, puis il tombe à terre. Il semble que ce contact lui donne aussitôt une nouvelle et terrible force de projection: il rebondit, comme s'il était animé de la pensée, tourne, revient avec une vitesse et une précision extraordinaire, broyant et fracassant tout.

C'est une sorte de tir et ricochet dont l'impulsion première, tout instinctive chez le chasseur, consiste en un tour de main que nul Européen n'a jamais pu acquérir.

Voici, d'après des touristes, quelques exploits accomplis par les indigènes de l'Australie; exploits d'ailleurs très ordinaires pour eux et qu'ils renouvellent fréquemment dans le cours d'une journée.

Une palombe était venue se poser à vingt-cinq pas sur une basse branche de mimosa et roucoulait en se rengorgeant gracieusement. Un jeune australien l'ayant aperçue voulut me donner aussitôt la démonstration pratique de la théorie qu'il venait de m'enseigner par gestes.

Il fit en bondissant deux ou trois pas et lança son arme dans



N'importe la direction dans laquelle il a été lancé, le boomerang suit toujours fidèlement son chemin.

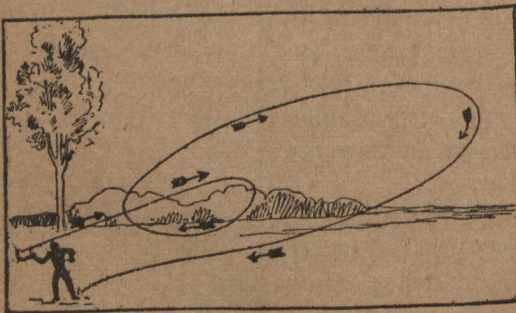
la direction du joli volatile qui continuait insoucieusement sa romance. A peine eut-elle le temps d'apercevoir l'arme qui arriva comme la foudre et d'étendre ses ailes gris perle pour s'envoler. Elle fut comme entraînée dans le tourbillon mortel qui la brisa en fauchant la branche.

Ce n'est pas tout. Le messenger de mort n'eut pas plutôt accompli son oeuvre qu'il continua sa course et s'en vint tomber aux pieds de son adroit propriétaire.

Nous étions émerveillés.

L'amour-propre de ces primitifs enfants du buisson une fois éveillé, ce fut bientôt une véritable joute où des prodiges furent accomplis. J'en citerai encore un.

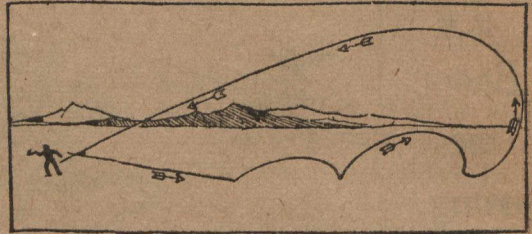
Un noir s'en alla planter à trente pas la pointe de sa lance dans le gazon. Sur le bout de la hampe, longue de six pieds, il assujettit le cadavre de la pauvre petite palombe, et revint à nous. Il "tourna le dos à ce but", saisit son "boomerang" et le lança en face de lui, c'est-à-dire dans une direction diamétralement opposée à celle qu'il se proposait d'atteindre.



Le boomerang accomplit plusieurs tours sur lui-même et revient aux pieds du lanceur.

L'arme tomba à dix pas à peine de lui, toucha terre comme la première fois, puis revint sur elle-même en passant près de l'homme qui ne broncha pas, et s'en vint

frapper l'oiseau avec une force et une précision telle que la lance fut cassée, comme un bâton de verre!...



Après avoir rebondi trois fois sur le sol, le boomerang revient au point de départ.

La "théorie" du boomerang, c'est-à-dire son explication scientifique n'a pas encore été faite d'une manière satisfaisante; cela n'empêche pas cette arme de fonctionner admirablement et même d'être terrible à l'occasion.

— o —

De récents travaux entrepris par M. Armand Gautier et M. Clausmann, de France, ont établi la présence de fluor sous notre peau, dans nos cheveux, nos dents, nos ongles. Mais la dose fluor contenue en ces diverses parties de notre individu est loin de rester immuable; elle va se raréfiant, paraît-il, à mesure que le cheveu grisonne, que la dent s'use, que l'épiderme se flétrit. Et, d'une façon générale, le fluor se révèle plus abondant chez l'adulte que chez le vieillard.

Le fluor serait donc une condition de vitalité et sa disparition entraînerait la décrépitude.

Gardons alors notre "fluor" le plus longtemps possible.

— o —

UNE VISITE CHEZ LES TRAPPISTES

Dans un des précédents Nos de la "Revue Populaire", nous avons publié un article relatif à la vie des trappistes; voici quelques lignes dues à un touriste qui visita l'un de leurs monastères et qui donne une juste idée des sentiments qui animent ces dévoués religieux que l'on nomme des Trappistes.

Le moine souleva le loquet d'une petite porte, creusée dans un mur près de l'église, et je pénétrai dans un cimetière minuscule, planté de croix de bois sur des tombes d'herbe.

Il n'y avait aucune inscription, aucune fleur dans cet enclos qu'ils traversèrent; le moine poussa une autre porte, et ils débouchèrent dans un long corridor qui puait le rat. Ils le laissèrent à leur gauche, tournèrent dans une autre galerie, et l'hôtelier les introduisit dans une salle immense, percée de hautes fenêtres, exclusivement meublée de bancs et de stalles au-dessus desquels un siège isolé, sculpté d'armes abbatiales peintes, marquait la place de don Anselme.

—La salle du chapitre, dit le père Etienne.

—Et que fait-on, dans cette salle?

—Mais, nous nous y réunissons après la messe; le chapitre s'ouvre par la lecture du martyrologe, suivie des dernières prières de Prime. Puis, on lit un passage de la règle que le père abbé commente. En-

fin, nous pratiquons l'exercice d'humilité, c'est-à-dire que celui d'entre nous qui a commis une faute contre la règle se prosterne et l'avoue devant ses frères.

Ils se rendirent, de là, au réfectoire. Cette pièce, aussi haute de plafond, mais plus petite, était garnie de tables dans toute sa longueur. Des sortes de grands huiliers contenant, chacun, deux demi-bouteilles de piquette séparées par une carafe, et, devant eux, des tasses de terre brune à deux anses servant de verres, y étaient, de distance en distance, posés. Le moine expliqua que ces faux huiliers à trois branches indiquaient la place de deux couverts, chaque moine ayant droit à sa demi-bouteille de boisson et partageant avec son voisin l'eau de la carafe.

—Cette chaire, reprit le père Etienne, en désignant un grand coquetier de bois, adossé à la muraille, est destinée au lecteur de semaine, au père qui fait la lecture pendant le repas.

—Et il dure combien de temps, ce repas?

—Juste une demi-heure.

—Oui, et la cuisine que nous autres nous mangeons est une cuisine délicate, en comparaison de celle qu'on sert aux moines, dit l'oblat.

—Je mentirais si je vous affirmais que nous nous régalaons, répondit l'hôtelier. Savez-vous ce qui est le plus pénible à supporter, les premiers temps surtout? C'est le manque d'assaisonnement des plats. Le poivre et les épices sont interdits par la

règle, et, comme aucune salière ne figure sur notre table, nous avalons tels quels des aliments qui sont à peine salés, pour la plupart. Certains jours d'été, lorsque l'on sue à grosses gouttes, cela devient presque impossible, car le coeur lève. Et il faut s'enfourner quand même cette pâtée chaude, l'absorber en quantité suffisante pour



Trappiste se rendant à l'ouvrage.

ne pas faiblir jusqu'au lendemain; on se regarde, découragés, n'en pouvant plus; il n'y a pas d'autre mot pour définir notre dîner, au mois d'août: c'est un supplice.

—Et tous: le père abbé, le prieur, les pères, les frères, tous ont la même nourriture?

—Tous. Venez visiter, maintenant, le dortoir.

Ils montèrent au premier. Un immense corridor, garni, tel qu'une écurie, de box

de bois, s'étendait, fermé à chacun de ses bouts par une porte.

—Voici notre logis, fit le moine en s'arrêtant devant ces cases.

Des pancartes étaient placées au-dessus d'elles, affichant le nom de chaque moine et la première arborait, sur son étiquette, cette inscription: le père abbé.

Je tâtai le lit accoté contre l'une des deux cloisons.

Il avait l'aspérité d'un peigne à carder et le mordant d'une râpe. Il se composait d'une simple paillasse piquée, étendue sur une planche; pas de draps, mais une couverture de prison en laine grise; à la place des oreillers, un sac de paille.

—Dieu que c'est dur!

Et le moine rit.

—Nos robes amortissent la rugosité de ce faux matelas, dit-il, car la règle ne nous permet pas de nous déshabiller; nous pouvons seulement nous déchausser; aussi, dormons-nous tout vêtus, la tête enveloppée dans notre capuce.

—Et ce qu'il doit faire froid dans ce corridor balayé par tous les vents!

—Sans doute, l'hiver est farouche, ici; mais ce n'est pas du tout cette saison-là qui nous alarme; on vit tant bien que mal, même sans feu, par les temps de glace; mais l'été!—Si vous saviez ce que le réveil dans des vêtements encore trempés de sueur, pas secs depuis la veille, est atroce! Puis, bien qu'à cause de la grande chaleur on ait souvent à peine dormi, il faut, avant le jour, sauter en bas de sa couche et commencer aussitôt le grand office de nuit: les Vigiles, qui durent au moins deux heures. Même après vingt ans de Trappe, on ne peut pas ne point souffrir de ce lever; on se bat, à la chapelle, contre le sommeil qui vous écrase; on dort pendant que l'on entend chanter un verset; on lutte pour se tenir éveillé, afin de

pouvoir en chanter un autre, et l'on retombe. Il faudrait pouvoir donner un tour de clé à la pensée et l'on en est incapable. Vraiment, je vous assure qu'en dehors même de la fatigue corporelle qui explique cet état, le matin, il y a là une agression démoniaque, une tentation incessante pour nous inciter à mal réciter l'office.

—Et vous subissez, tous, cette lutte?

—Tous; et cela n'empêche, conclut le moine dont le visage rayonna, cela n'empêche que nous ne soyons ici vraiment heureux. C'est que toutes ces épreuves ne sont rien à côté des joies profondes et intimes que le bon Dieu nous accorde! Ah! il est un maître généreux; il nous paie au centuple nos pauvres peines...

— o —

LES ETATS-UNIS ET LA GUERRE EUROPEENNE

Serait-il à désirer que les Etats-Unis entrent dans le conflit européen, avec les alliés naturellement?

En toute franchise, je ne le crois pas. La paix est beaucoup plus avantageuse pour eux et le contraire ferait plutôt le jeu de l'Allemagne.

Il faut savoir tout d'abord que si la situation des prisonniers de guerre n'est pas pire encore en Allemagne, c'est grâce au contrôle de l'ambassadeur des Etats-Unis, contrôle qui n'existerait plus en cas de conflit armé; ensuite le Kaiser aurait beau jeu pour poser au colosse qui résiste au monde entier et s'est montré même supérieur à Napoléon sous ce rapport.

La presse allemande comprend d'ailleurs bien la situation et paraît plutôt désirer que craindre l'intervention américaine. L'insolence de l'organe boche inti-

mulé "Leipziger Neueste Nachrichten" est, à cet égard, un véritable défi. Voici ce qu'il dit:

Les Américains supposent qu'ils n'ont qu'à se montrer quelque part pour faire trembler l'univers. L'expérience leur apporterait quelque désillusion. Ils n'enverraient pas, en tout cas, 100,000 hommes dans les Flandres puisqu'ils n'en ont que 80,000 pour la police territoriale de l'Union. Leur armée reposerait donc sur des volontaires, et, à part Roosevelt, les volontaires américains ne marchent pas. Les Yankees de race anglaise détestent l'odeur de la poudre et les Yankees de race allemande resteront chez eux, si tant est qu'ils ne lèvent pas le drapeau de l'insurrection. L'oncle Sam pourrait, il est vrai, profiter de la guerre pour se constituer une flotte à bon marché. Soixante-douze des plus beaux transatlantiques allemands d'une valeur de cinq cents millions, sont réfugiés dans les ports américains. Les propriétés industrielles ou territoriales allemandes valent bien, aussi, un milliard ou deux, mais nous ne supposons pas encore ce vieil oncle assez dépourvu de scrupules pour se livrer à un pareil brigandage.

Tout est bien considéré, l'hostilité définitive de l'Amérique vaut mieux pour nous que sa neutralité hypocrite. Le premier effet de la déclaration de guerre serait, en effet, la suspension de ses fournitures aux alliés, car, charité bien ordonnée commençant par soi-même, l'Amérique serait d'abord contrainte de remplir ses magasins vides et de reconstituer son matériel absent. La nouvelle qu'elle nous aurait déclaré la guerre causerait quelque inquiétude sur le sort de nos compatriotes lointains, mais, à part cela, elle ne ferait pas blanchir un seul cheveu sur la tête d'un seul Allemand.

LES IMPRESSIONS D'UN NEGRE A PARIS

Elles sont pittoresquement décrites, ces impressions. Le narrateur, un brave nègre du Congo venu se promener dans la capitale française, a rédigé ses souvenirs sur un carnet dont voici quelques extraits :

“Je suis encore tout bouleversé par l'impression que me fit le grand village des Français.

“Le long des rues, qui sont très larges, s'élèvent de hautes cases en pierre, où l'on habite les uns au-dessus des autres. De chaque côté des rues, sur des chemins nommés “trottoirs” parce qu'on est obligé d'y marcher lentement, la foule s'arrête sur mon passage et me dit :

“—Boun, boun, madame!

“Ou :

“—Hé! Chocolat!

“Formules dont on se sert ici, sans doute pour saluer poliment.

“Entre les trottoirs, se trouve le galopoir, où courent des chevaux derrière lesquels on attache toutes sortes de chars.

“J'ai assisté là à une cérémonie du pays, celle de l'écrasement, et dont je fus le héros. Une voiture me renversa, l'homme qui conduisait le cheval m'appela “idiot”, ce qui est le terme consacré, et s'en alla. Dix minutes plus tard, un homme en uniforme me demanda :

“—C'est vous qui êtes l'écrasé?

“Puis il ajouta :

“—Circulez!

“Et chacun se retira. C'est ainsi que je fus, officiellement et devant un grand concours de population, élevé à la dignité d'écrasé.

“Les hommes qui passent près de moi ont des vêtements de couleur généralement sombre. C'est une coutume de ne

porter de couleur voyante qu'à une boutonnière, où chacun se met un petit bout de ruban bleu, violet, rouge, vert ou multicolore.

“Les femmes jolies ne se couvrent pas le visage dans la rue. Les autres cachent leurs traits aux regards des passants sous un petit haïk qu'elles appellent “voilette”.

“J'en ai vu un grand nombre qui traînent derrière elles, au moyen d'une chaîne, un petit chien noir, dit “mouton”, parce qu'il est tondu en lion.

“Cet usage me plaît beaucoup et, rentré au désert, j'appriivoiserai un lion pour le tondre en caniche.

“Les hommes portent, sur la tête, un casque noir et brillant qui doit les incommoder énormément...”

Comme notre confrère se mouchait un peu bruyamment, ce qui n'est pas convenable, l'Africain écrivit :

“Les hommes et les femmes sont, en général, très propres, et, pourtant, je remarque ce trait de mœurs bizarres qui leur fait garder dans un carré de toile ce qu'ils se retirent du nez et de la bouche. Ils serrent tout ça dans leur poche et le rapportent chez eux...”

— o —

Suivant l'histoire de Chine, la coutume d'avoir des petits pieds parmi les femmes chinoises, date de plusieurs siècles. A cette époque reculée, un grand nombre de femmes se soulevèrent contre le gouvernement et essayèrent de le renverser. Pour empêcher le retour d'un tel événement, l'usage de chaussures en bois assez petites pour les rendre incapables de se servir effectivement de leurs pieds fut imposé à tous les enfants du sexe féminin.

D'OU VIENT L'OPIUM ?

LA DROGUE FUNESTE

Malgré les interventions des gouvernement chinois et britannique pour abolir la culture et la vente de l'opium soit en Chine, soit en Extrême-Orient, il est un fait: c'est que la fatale drogue pénètre toujours chez nous et que les Chinois d'une certaine classe continuent à en savourer la dangereuse ivresse.

D'où vient-il donc? Qui donc la cultive en secret? Ce sont les Persans qui se chargent de pourvoir aux besoins des malheureux qui s'intoxiquent volontairement. Il y a, dans la Perse méridionale, de vastes champs de pavots qui prouvent la prospérité de cette industrie clandestine.

Un voyageur anglais, qui récemment visitait cette région, relate ainsi ses impressions:

“Aujourd'hui, les pavots sont en pleine floraison et la brise apporte aux narines du promeneur les parfums narcotiques de milliers de fleurs blanches ou violettes.

De Chiraz jusqu'à Ispahan au Nord, et vers le Sud, jusqu'à la région où le palmier croît, on ne voit que ces champs de pavots, cultivés avec soin par leurs propriétaires, qui en tirent de très beaux revenus.

“Vers les premiers jours de juin, commence la récolte de l'essence d'opium. Les têtes des pavots sont prêtes à être ” saignées”.

“Dès que les pétales se fanent et tombent à terre, le paysan persan examine avec grand soin la maturité des boules.

Quand il juge le moment venu, il arme ses aides de couteaux singuliers à plusieurs courtes lames parallèles fichées dans le manche. Et l'opération commence. Elle consiste à faire dans la boule du pavot des incisions, de chaque côté.

Ce travail est mis en train aussitôt que le soleil se couche à l'Occident et les incisions sont faites sur la côte du pavot qui est exposée aux rayons du soleil couchant. Alors, à mesure que l'air frais de la nuit succède à la chaleur du jour, l'essence odorante suinte des incisions et tombe en gouttes au bas de la boule. Avant le lever du soleil, c'est-à-dire avant que ses rayons aient cristallisé le fluide visqueux, les paysans réapparaissent et récoltent le produit de leur travail.

“Des couteaux en forme de faucille entrent alors en jeu: chaque opérateur gratte d'un seul coup de son couteau le produit de la sécrétion nocturne, et cela sous l'oeil attentif du propriétaire du champ qui surveille les hommes comme on le fait dans les mines sud-africaines pour les chercheurs de diamants. Chaque goutte est une chose précieuse, qui vaut son pesant d'or.

“La récolte terminée, l'essence d'opium est placée dans de vastes récipients de cuivre en attendant l'arrivée des trafiquants. Mais quand le marché est conelu, l'opium ne passe pas encore entre les mains du consommateur; il doit subir d'autres manipulations.

“D'abord l'essence d'opium est répan-

due sur de grands plats rectangulaires et exposée au soleil afin que le fluide visqueux perde son élément liquide. Ensuite l'opium est recueilli au moyen de grattoirs par d'autres ouvriers qui le mettent en tas d'une livre, lesquels sont passés dans des moules qui les compriment et les sèchent.

Lorsque les gateaux d'opium ainsi obtenus sont prêts à être emballés, on les



On incise les pavots pour récolter l'opium.

enveloppe d'un papier rouge importé de Chine. Les paquets sont casés dans des boîtes de bois doublées d'étain, par douze douzaines et exportés en Chine et en Europe. Pour la commodité du transport, le poids de deux caisses représente le chargement d'une mule, car la mule de bât remplace en Perse les wagons absents.

Le pourcentage de morphine contenu dans l'opium persan varie de 9 à 10 %.

“Une bonne partie de cet opium est usée en Perse où la consommation a considérablement augmenté, au grand désespoir des Persans éclairés. Toutes les gran-

des villes ont leurs fumeries et il n'est pas rare de trouver, au fond des maisons de thé ou de café, un coin désert où les amateurs se rencontrent pour se livrer clandestinement à leur passion.

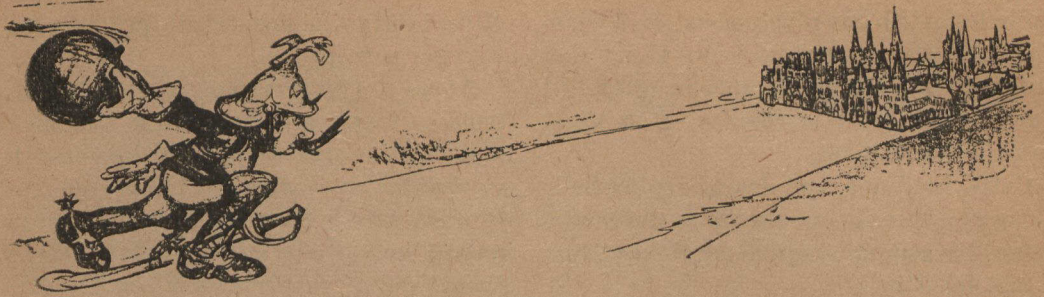
“Il n'est pas rare, en effet, de rencontrer aux alentours de ces maisons des hommes dans un état d'hébétude très édifiant.

D'ailleurs les fumeurs ne sont pas les seules victimes de la fatale drogue, puisqu'il y a des milliers de Persans qui portent, dissimulées sur leur poitrine, de petites boîtes contenant des pilules d'opium.

“De temps en temps, on essaye de réagir, mais sans succès, car ceux qui ont qualité pour appliquer les décrets d'intérêt public sont les premiers à savourer une bonne douzaine de “pipes”; aussi rien ne s'oppose-t-il à l'envahissement de cette passion qui gagne comme un cancer toutes les classes de la nation. Le temps est loin, hélas! où le Persan se contentait du “morceau de pain, et du pot de vin doux” chantés par Omar Khayyam. Il lui faut maintenant l'ivresse morbide des rêveries d'opium. D'autre part, chaque fois que des protestations s'élèvent, elles sont couvertes par les arguments péremptoires des cultivateurs de pavots qui ne veulent pas être dépossédés de leur fructueuse industrie. Et ils sont nombreux!”

— o —

Dans les Indes Occidentales une grosse chenille, qui est trouvée sur les palmiers, est estimée comme un mets délicat pour la table, tandis qu'en Java les nids d'hirondelles qui sont mangeables sont un mets si délicieux et si riche que les ingrédients d'un plat peuvent coûter jusqu'à 75 dollars.



LES RAVAGEURS DE CATHEDRALES

La cathédrale d'Arras

A la douloureuse série des monuments religieux démolis ou profanés par ordre de Guillaume le Saerilège, il faut ajouter la splendide cathédrale d'Arras dont voici brièvement l'histoire.

Sous le règne de Clovis, saint Waast, après avoir évangélisé les peuples de l'Artois, fonda à Arras une abbaye, y fit construire une cathédrale et fut désigné comme chef de ce nouveau diocèse.

Peu de temps après sa mort, l'évêché fut transféré à Cambrai, mais, à la demande des habitants d'Arras, le pape Urbain II, par une bulle du 10 mars 1095, le rétablit dans cette cité et en confia le gouvernement à l'évêque Lambert.

Au XIV^e, siècle, la cathédrale fut reconstruite avec plus de magnificence et consacrée par Pierre de Ranchicourt en 1484. Elle avait 373 pieds de longueur et 230 de largeur; la façade était accompagnée de deux tours d'inégale hauteur; le chapitre qui la composait était de quarante chanoines, cinquante-deux bénéficiaires et quatre dignitaires.

Cette église, qui avait été gouvernée par cinq cardinaux, qui avait eu l'honneur de compter au nombre de ses évêques Pierre Royer, le futur pape Clément VI, eut à



La cathédrale d'Arras.

subir les effets des révolutions : le 1er janvier 1799 elle fut vendue pour 47,520 dollars à un nommé Vanderecooster qui en fit l'acquisition pour le compte d'un négociant d'Amsterdam.

Cette basilique, qui était la plus belle de la cité, tomba sous les coups du vandalisme ; ses acquéreurs la démolirent et vendirent les débris.

En 1755, les moines de l'abbaye de Saint-Waast conçurent le projet de faire édifier une grande église plus en rapport avec leur puissance. Les travaux commencés cette même année furent interrompus par la Révolution et les religieux ayant été dispersés ne purent en reprendre possession.

Au rétablissement du culte et de l'évêché ce monument fut choisi comme siège cathédral, mais les travaux n'en furent terminés qu'en 1833 ; sa façade, d'architecture grecque, présente deux étages de colonnes corinthiennes couronnés par un fronton ; son plan à trois nefs avec transepts mesure 280 pieds de longueur, 82 de largeur et 75 de hauteur ; sept chapelles règnent autour des nefs collatérales.

L'édifice renferme une statue du cardinal de la Tour d'Auvergne, par Corot, la chapelle de Saint-Waast et la statue d'un abbé du XIIIe siècle.

— o —

ODEURS ET COULEURS

Vers 1830, le professeur Stark, de l'université d'Edimbourg, remarqua que lorsqu'il étudiait dans l'amphithéâtre d'anatomie avec son habit noir, le drap s'imprégnait d'une odeur très désagréable ; au contraire, lorsque pendant ses travaux de dissection il avait été vêtu de son habit

olive, le drap ne conservait qu'une odeur à peine perceptible.

Après des expériences répétées et contrôlées, il arriva à établir que l'intensité d'absorption des odeurs est décroissante, suivant les couleurs, dans l'ordre suivant : le noir, puis le bleu qui absorbe presque autant que le noir, le vert, le rouge, le jaune. Quant au blanc, il n'absorbe presque pas les odeurs.

— o —

LA CIGALE ET LA FOURMI

Un collaborateur de "l'Echo de Bougie" (Algérie) a pastiché très agréablement une des fables les plus connues du bon La Fontaine.

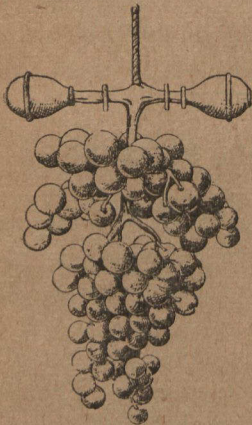
L'Allemagne ayant lutté
 Tout l'été
 Se trouva fort dépourvue
 Quand la bise fut venue.
 Elle alla pleurer ruine
 Chez l'Italie, sa voisine
 La suppliant de l'aider
 A piller, à bombarder
 La loyale Triple-Entente.
 "Je vous ferai céder Trente,
 Dit-elle, foi de Germain !
 Donnez-nous un coup de main".
 L'Italie fut méfiante,
 Par raison, non par défaut.
 "Que faisiez-vous au temps chaud !"
 Dit-elle à la mendicante.
 "Agressive à chaque instant,
 J'attaquais, me vous déplaît.
 — Vous attaquez ? J'en suis aise ;
 Défendez-vous maintenant."

— o —

MOYEN DE CONSERVER LE RAISIN

Le raisin que l'on veut conserver frais ne doit pas être manipulé ni immergé dans l'eau, et, d'un autre côté, si on le laisse exposé à l'air, simplement suspendu à un fil, les grains s'en dessèchent ou moisissent.

Depuis longtemps, à Fontainebleau et dans les environs, on a trouvé le moyen de conserver le raisin relativement frais, pendant de longs mois. Les grappes sont coupées avec une certaine longueur de



Un moyen pour conserver le raisin.

tige que l'on introduit dans des bouteilles pleines d'eau déposées dans des salles maintenues obscures. On ne pénètre dans les salles où sont les raisins qu'à la lumière d'un fanal ou d'une lanterne.

Le système adopté jusqu'ici était très bon quant au principe. Malheureusement les grappes de raisin ne se trouvaient pas dans une position favorable et, pour cette raison, il arrivait fréquemment que beaucoup de grains pourrissaient, ce qui occasionnait des pertes très sensibles.

L'invention nouvelle est à la fois très simple et très pratique. Il s'agit tout simplement d'une poire en caoutchouc que l'on emplit d'eau et dans laquelle on introduit un des bouts de la tige. Si la tige a été coupée de chaque côté du raisin, il

faut employer deux poires. Quant à la grappe, elle est suspendue au plafond par un fil et, de cette façon, les grains ne se tassent pas les uns sur les autres.

Lorsqu'il devient nécessaire de renouveler l'eau, point n'est besoin de toucher au raisin. D'ailleurs, les poires sont assez grandes pour fournir de l'humidité à la grappe pendant à peu près un mois.

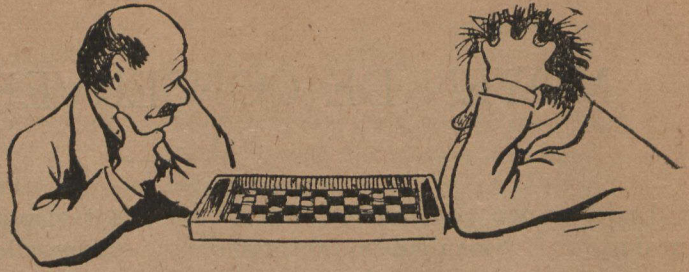
Ajoutons que vers la fin de janvier, le raisin de Fontainebleau se vend de \$2.00 à \$3.00 la livre.

LA SAUVAGERIE ALLEMANDE

La sauvagerie allemande ne date pas d'hier, "d'Aubigné au premier chapitre des "Misères" nous montre dans le village de Montmoreau saccagé par les reîtres, un homme, la tête fendue, le bras coupé, râlant près de sa porte, sa femme assassinée et gisant près des cadavres de deux petits enfants... il n'exprime que la terrible réalité et ne fait que confirmer ce que disait Froissard deux siècles auparavant : Les Allemands tiennent et mettent leurs prisonniers en ceps, buies et grésillons, et leur font griefftés du corps souffrir. Maudits soient-ils ?

Les mères suédoises mettent de l'argent dans le premier bain qu'elles donnent à leurs enfants, croyant que ceci apportera une future richesse.

LA TÊTE D'UN HOMME COMME ENJEU



Les jeux de dames et d'échecs ont leurs fervents qui sont parfois d'une grande habileté. Beaucoup de joueurs n'engagent les parties que pour le plaisir mais il y eut de véritables fortunes mises quelquefois comme enjeu.

Il y eut également, une fois tout au moins, un enjeu plus extraordinaire, si l'on en croit la chronique. C'était à l'époque troublée de la révolution française, le farouche député d'Arras, Robespierre se reposait de temps à autre de faire couper des têtes en jouant aux échecs.

Il avait pour ce jeu une véritable prédilection et il y était devenu d'une jolie force mais il ne trouvait pas toujours de partenaires friands de s'asseoir en face de lui. Un soir que dans son café habituel il se morfondait comme soeur Anne, un petit jeune homme, joli comme un amour, vint prendre place devant son échiquier et poussa silencieusement une première pièce. D'un geste machinal, Robespierre en fit autant et la partie fut engagée. Le petit jeune homme gagna la première manche et son adversaire la seconde. Pour la belle, la chance revint au premier vainqueur.

—C'est bien, fit Robespierre en se mordant les doigts jusqu'au sang, car il souffrait dans son amour-propre... Mais quel était l'enjeu?

—La tête d'un homme! répondit l'adolescent d'une voix haletante... Je l'ai gagnée... donne-la-moi vite... le bourreau

la prendrait demain!

Et, tirant de sa poche un ordre d'élargissement en faveur du comte de R..., il le tendit au terrible joueur d'échecs.

Robespierre s'exécuta, désarmé par tant d'audace. Et, lorsqu'il eut signé:

—Mais toi, demanda-t-il, qui donc es-tu, citoyen?

—Dis donc, citoyenne. Je suis la fiancée du comte de R... Merci et adieu!

— o —

LA VITESSE DES POISSONS

Un pisciculteur sportif de Potsdam a étudié, le chronomètre en main, la vitesse à laquelle nagent les poissons de ses étangs.

Le champion de l'eau douce est la truite qui fait du trente-cinq à l'heure sur 108 verges; le brochet, moins rapide, a plus de résistance et peut naviguer longtemps, à une allure de vingt milles à l'heure. Le barbillon atteint une moyenne de 12 milles; la carpe et la tauche, 10 milles.

Quant à l'anguille, elle ne dépasse pas 9 milles à l'heure.

Et l'on dit: filer comme une anguille.

Voilà comment on fait les réputations!

— o —

La moyenne de la pesanteur du cerveau chez le Chinois est plus grande que celle de toute autre race, excepté les Ecossais.

LES DIEUX DE L'INDE

Vingt-cinq siècles environ avant Jésus-Christ, des peuplades descendant des plateaux de l'Iran marchèrent vers le sud jusqu'à ce que la mer les arrêtât et s'établirent dans le Dekkan.

Ce furent les premiers Indous.

Leur race prospéra, race de pasteurs aux moeurs douces, à l'âme contemplative, d'une incomparable élévation de pensée qui imprègne l'austère religion brahmanique et la prodigieuse littérature sanscrite qui en découla.

Les dieux du brahmanisme sont des sortes de héros doués d'une vie propre, tout comme les dieux de l'Olympe.

Les Indous primitifs avaient déifié le soleil, le feu, le vent, la pluie, la terre et leur avaient donné des noms: Indra, Parvati, Agni, Sourya, Yama, etc.

Au-dessous de ces dieux principaux, si l'on peut s'exprimer ainsi, venaient quantité de dieux secondaires: l'Aurore, la Brise, les Fleuves.

Ce peuple de dieux est sujet aux passions, enclins aux guerres, à l'image des orages et des cataclysmes qui bouleversent la nue et la terre.

Pour la gracieuse imagination indoue, les nuages sont des vaches rouges qui livrent bataille au soleil, dans les plaines du ciel, le cachent un instant, mais sont définitivement vaincues par l'astre qui bientôt respandit sur la terre humide du sang fertile et scintillant de ses ennemis dispersés: la pluie bienfaisante qui féconde le sol et accroche des diamants aux brins d'herbe... Les animaux eux-mêmes avaient donc leur place parmi les dieux.

Une gravure, reproduction d'une de ces délicates miniatures où excellaient les artistes indous, est d'époque plus récente. Une déesse guerrière sort de la gueule du redoutable serpent Adhâsoura, vaincu par le dieu Krishna, épisode du "Mahâbarata", l'épopée nationale indoue.

Quant à l'autre gravure, elle est l'image féminisée de Brahmâ, créateur de toutes



Le redoutable serpent Adhâsoura. (De sa gueule sort une déesse guerrière).

choses, dont il est dit dans le "Dharma Sâstra", code grandiose de la primitive religion indoue:

"Quand Brahmâ s'éveille, le monde vit. Lorsqu'il s'endort, l'univers se détruit.

"Et c'est par des réveils et des repos alternatifs que l'Être immuable fait vivre, mourir et renaître l'ensemble des créatures immobiles ou vivantes.

“Un jour de Brahmâ comprend quatre milliards d'années humaines et est divisé en 14 époques, dont chacune est terminée par un déluge qui détruit tout.

“Le jour de Brahmâ fini, la nuit de Brahmâ commence, pendant laquelle c'est le néant.

“Un jour et une nuit de Brahmâ forment un “kalpa”. 360 kalpas constituent une année divine. Au bout de cent de ces années, l'Univers se dissout à nouveau et Brahmâ lui-même rentre dans le néant suprême.



Une incarnation de Brahma. (Image féminisée du grand dieu védique).

“Après quoi, l'Être qui existe en soi donne naissance à un nouveau Brahmâ et les créations recommencent.

A considérer cet alignement fantastique de créations, de déluges, de milliards d'années qui s'éteignent, pour qu'après elles d'autres périodes de millions d'années renaissent et s'allongent sur la perspective sans cesse fuyante de l'avenir, on croit pénétrer dans ces merveilleux temples de l'Inde où des salles, semblables

aux salles voisines, se succèdent dans le silence des souterrains, au long d'interminables couloirs où des dieux de pierre assistent à la fuite lente du temps...

— o —

LES HINDOUS AU COUVENT

Un soldat des troupes anglaises nous conte la petite histoire qui suit :

La scène a pour théâtre un couvent proche du front belge et dont une partie fut transformée en ambulance de première ligne.

La nuit s'achève. Un groupe d'Hindous légèrement blessés vient d'être conduit là. On les panse. Et le major :

— Maintenant, mes gaillards, allez dormir un peu.

C'est le moment des matines. Les moines célèbrent l'office. En gagnant la chapelle, tous ont laissé leur cellule ouverte. Les Hindous y entrent, avisent des lits de fer et, les croyant à leur intention, se couchent vêtus et s'endorment...

La cérémonie terminée, chaque moine rejoint sa cellule. A l'entre-bâillement de la porte, au demi-jour de l'aube qui pointe, leur froc met une grande tache blafarde. Le bruit de leurs pas réveille les Hindous qui, soudain redressés à l'apparition de ces robes blanches, de ces cucules retombées sur des visages mystérieux, et, croyant voir des fantômes, poussent des cris de terreur.

Mais les religieux ne sont pas moins effrayés. Ignorant quels intrus habitent leurs chambres, pleins d'épouvante ils s'enfuient par les couloirs du moultier, criant à leur tour :

— Des démons ! Des démons !...

Un quart d'heure plus tard, ajoute le soldat du maréchal French, au chevet de chaque démon veillait un fantôme...



LES CHINOIS, BÊTES DE SOMME

La Chine est le pays de toutes les étrangetés : alors que dans les autres pays on laboure les champs à l'aide de chevaux pour traîner les charrues, en Chine on se sert d'un moteur plus économique, on attelle tout simplement des hommes !

Les hommes que l'on emploie à cet usage sont payés un prix dérisoire bien que le travail soit pénible. La charrue, très primitive et faite en bois, laboure un sillon de six pouces de largeur seulement si bien que pour retourner un arpent de terrain, les chinois qui la traînent doivent parcourir une distance totale de quinze milles.

Cet antique procédé est bien en rapport avec la civilisation générale de la Chine ; dans ce pays on connaissait déjà le papier et la poudre à canon alors que les autres peuples étaient encore à l'état sauvage, mais depuis cette époque, nul progrès n'a été fait au pays jaune.

Tout de même, on se demande la tête

que ferait un de nos grands fermiers de l'Ouest possédant charrue électrique traçant quinze sillons en même temps en voyant l'appareil rudimentaire en service chez les Chinois !

L'EXECUTION DE DEUX ESPIONS

Dans le nord de la France, les époux Cauvelier avaient eu la lâcheté d'espionner pour le compte de l'ennemi. Ces tristes individus, sans doute alléchés par des dons d'argent et de belles promesses avaient fourni aux allemands quelques renseignements probablement sur la marche des troupes ou l'emplacement de batteries d'artillerie.

Ils ne devaient pas tarder à recevoir la juste récompense de leur crime et furent condamnés à mort par le conseil de guerre du quartier général de Dunkerque. Un journal français nous donne, sur l'exécu-

tion, les sensationnels détails qui suivent :

“Mais voici les remparts. Contre le talus, deux poteaux ont été plantés à dix mètres l'un de l'autre et la voiture vient s'arrêter tout à côté.

Emile Cauvelier descend les marches, encadré par les gendarmes et docilement se laisse attacher au poteau. Il est affreusement pâle et un tremblement nerveux l'agite; ses yeux sont fixés au sol et deux larmes vite réprimées perlent à ses paupières. Il embrasse longuement le crucifix.

Sa femme paraît à son tour. Elle est échevelée et ses vêtements sont lacérés. Furieusement elle lutte contre ses gardes qui ont une peine inouïe à la maintenir. Ses yeux sont dilatés d'effroi, ses dents grincent; ses lèvres tremblent convulsivement et bientôt ses hurlements reprennent. Elle supplie; elle crie; elle blasphème. Ce n'est plus l'espionne qui, froidement et lâchement, incitait son mari et son ami Geraert au crime. C'est la mégère en furie, c'est la louve prise au piège, qui hurle de terreur.

“Grâce! gémit-elle. Grâce!... ne me tuez pas!... Je ne recommencerai plus!... Pitié!... Pas la mort!... pas la mort!...”

Ce n'est pas le remords qui agite son âme, mais la peur, une affreuse peur devant l'inéluctable.

Et ces cris persistent durant la lecture du jugement que fait M. l'officier d'administration Simon.

Rapidement, les deux pelotons prennent place. Un geste et, sèches, retentissent 24 détonations qui se confondent en une seule. Les deux espions ont péri.

Unis dans le crime, ils sont maintenant unis dans le châtement et ils ont justement payé de leur sang leur odieuse trahison. Que cette leçon soit un définitif exemple pour tous les lâches et les vendus!”

UN TELEGRAPHE SANS FIL SOUS-MARIN

L'inventeur est un Américain, M. R.-A. Fessenden, qui inaugure une révolution dans l'activité sous-marine. Son appareil a pour objet de transmettre les ondes sonores dans l'élément liquide. On sait que le son se propage dans l'eau avec une vitesse quatre fois plus grande que dans l'air. On conçoit donc l'importance de cette invention pour les opérations navales en temps de paix ou de guerre.

Le T. S. F. Fessenden est en acier et en cuivre et de petite dimension. La partie principale consiste en une plaque d'acier environ 55 centimètres de diamètre qui, sous l'action d'un courant électrique, vibre merveilleusement et produit un bruit assourdissant. Les vibrations sont encore plus puissantes quand l'oscillateur est appliqué à fond de cale. Si on l'immerge dans un réservoir d'acier plein d'eau et si on le met en action, l'eau s'agite si violemment que si l'on y plonge la main celle-ci s'enfle avec une vive douleur.

Les expériences ont prouvé que les vibrations se transmettent à une distance de 50 kilomètres, mais l'inventeur assure qu'elles peuvent se communiquer beaucoup plus loin.

La nouvelle machine peut servir à des usages multiples : elle permet de parler et d'entendre sur les embarcations sous-marines sans monter à la surface, et d'autre part elle donne la faculté de surprendre l'ennemi et de communiquer avec les alliés.

Les journaux spéciaux américains affirment que si les dreadnoughts anglais avaient possédé les nouveaux appareils Fessenden, le raid allemand sur la côte orientale de l'Angleterre, eût été impossible et le bombardement de Scarborough n'aurait pas eu lieu.

GRATIS !

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ÊTRE BELLES, ET TOUTES PEUVENT L'ÊTRE GRACE AU REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL. SUCCÈS ASSURÉ EN 25 JOURS



Avoir une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours avec le **Réformateur Myrriam Dubreuil**, approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du **Réformateur**. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale. Le **Réformateur** est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de maladies, ou qui n'était pas développée.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée univeselle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25-JOURS

Echantillons Gratifs. Envoyez 2c en timbres et nous vous enverrons **GRATIS** notre brochure illustrée de 32 pages.

Notre **Réformateur** est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle.

Les jours de Bureau sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 à 5 p. m.

Mme Myrriam Dubreuil, 44b rue Mentana

Tous les Mercredis soirs de 7 à 9 p. m.

Dépt. 8, Boîte postale 2353

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA TAILLE



Les PILULES PERSANES

de Tawfik Pacha de Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux — j'en suis enchantée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS

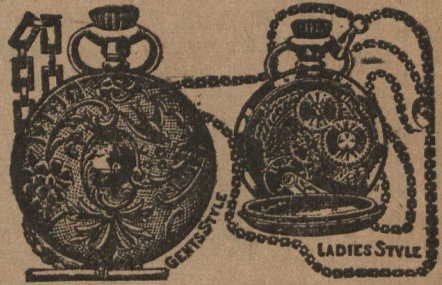
Nouvelle Boîte Postale 2675

Dépt. A., Montréal.

W. Legault,

(Enregistré)

Horloger,
Bijoutier et
Opticien



Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations, celles des montres est une spécialité de l'établissement.

Le Département d'Optique est complet up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES

552 Mont-Royal Est, Montréal.

The Canadian Advertising

L I M I T E D

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITÉ

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce canadien et représentant un capital dépassant \$10,000,000.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande.

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence, s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adoptées aux goûts du public canadien, et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

REFERENCES: LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.

Avant de placer vos ordres d'annonces, écrivez-nous—il y va de votre intérêt.

284 Rue Lagachetière Ouest, - - Montréal



LES ETATS du GRAND TURC

Le pauvre sultan de Turquie voit crouler son empire — ce dont nous sommes loin de le plaindre—et il est intéressant, dans les circonstances de mettre nos lecteurs au courant des

moeurs parfois étranges établies en ces pays orientaux.

Une chose que peu de personnes savent, c'est qu'il est interdit aux potentats tures d'aller à l'étranger.

En effet, le "Commandeur des Croyants" ne doit quitter son territoire que l'épée à la main, pour courir à des conquêtes. La règle est immuable et nul ne peut s'y soustraire. Aussi est-il intéressant de rappeler le subterfuge employé par le sultan pour venir à l'Exposition de 1867, à Paris.

Les journaux tures annoncèrent, à cette époque, que le gouvernement français faisait gracieusement cession de son territoire au sultan durant son séjour en France. De la sorte, les principes furent sauvegardés et le sultan put recevoir la somptueuse hospitalité de Napoléon III, sans cesser d'habiter une possession ottomane.

Le protocole se prêta à cette exigence et le sultan restitua gaillardement le pays de France en s'embarquant pour retourner à Constantinople.

Il est probable que les restitutions et les cessions qu'il devra faire après la guerre seront plus sérieuses et plus définitives.

— o —

L'ANCETRE DU JOURNALISME

Les journalistes qui se connaissent un certain nombre d'oncles, croyaient avoir pour ancêtre Théophraste Renaudot, gratifié d'une statue dans la Cité, pour avoir créé la "Gazette de France", en 1631. Or, à cette époque, il y avait déjà douze cents ans que les Chinois, premiers inventeurs de l'imprimerie comme de la poudre à canon, possédaient des journaux périodiques. Avec les nôtres, dont ils emportent des cargaisons pour cet usage, ils se font des doublures de vêtements; avec les leurs ils ont fait un nombre considérable de révolutions.

Le premier de nos confrères jaunes, le Renaudot du Céleste Empire, avait fondé sa publication vers l'an 400; il s'appelait Gon Khoung, à peu près comme les Goncourt, et il imprimait sa chronique sur soie jaune, avec des caractères de plomb et d'argent. Dans ce temps-là, on ne se refusait rien. Quand Gutenberg eut la même idée, il se contenta de tailler ses lettres dans le bois; c'était moins cher.

Après quinze cents ans d'existence mouvementée, le "Peking Pao", premier journal du monde, fut supprimé dernièrement par la nouvelle république. Depuis tant de siècles, il avait fourni aux supplices et au sabre de l'exécuteur une multitude de ses rédacteurs. Les condamnations de presse, pour indiscretions gênantes, ont toujours été sévères en Extrême-Orient; les grands mandarins ont aussi vite fait de vous couper le nez, les oreilles, la langue et le reste que nos juges d'appliquer trois mois de prison. Mais les journalistes chinois se remplaçaient bravement au poste dangereux. Ils fai-

saient honneur à la profession.

Ils savaient ce qui les attendaient et allaient courageusement à la mort.

RACE DE TIRAILLEURS

Les Monténégrins passent à juste titre pour les meilleurs tireurs du monde. Ils doivent cette réputation à leur éducation même, car les écoles des plus pauvres villages ont leurs champs de tir où les enfants de 8 à 12 ans vont s'exercer fréquemment.

Le système militaire des Monténégrins tient plutôt de la garde nationale que de l'armée permanente. La population mâle est divisée en trois catégories; les hommes de 21 à 45 ans forment ce que nous appellerions l'armée de première ligne, les jeunes gens de 16 à 21 ans forment la deuxième; les hommes de 45 à 60 ans composent une sorte de territoriale.

Seuls, les jeunes gens font du service actif en temps de paix: les fantassins passent à tour de rôle quatre mois à la caserne; les artilleurs, six mois.

Mais les trois classes — soit "tous" les mâles de 16 à 60 ans — sont tenus de participer "dix fois par an" à des exercices de tir avec le fusil d'ordonnance.

On conçoit qu'avec une pratique aussi constante, les fils de la "Montagne Noire" soient devenus d'excellents tireurs.

En Grèce, les mères, avant de mettre leurs enfants dans le berceau en font le tour trois fois. Ceci est pour les protéger contre les mauvais esprits.

ABONNEZ-VOUS

— A —

LA REVUE DE LA MODE

Le Seul Journal de Mode en Français

POUR

50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

1. A 12 cahiers de mode, un paraissant tous les mois — grand format 14 x 10, couvert en couleur, illustré de nombreux modèles de nouveaux patrons de la saison. Renseignements sur la mode, coupe, broderie, coiffure, chapeaux, cuisine, roman, etc., etc.
2. A 12 patrons-primés, un paraissant dans chaque numéro du mois.
3. A 2 numéros spéciaux de Saison. Un paraissant en mars et en septembre de chaque année.

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No Spécimen de la **Revue de la Mode** à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

La Revue Populaire,
Département des Patrons,
200, Boulevard St-Laurent, Montréal.

COUPON-MODE "REVUE POPULAIRE"

Ci-inclus veuillez trouver la somme de 50 cts pour un an d'abonnement à **La Revue de la Mode**. L'abonnement commence le mois suivant celui où l'ordre est envoyé.

Nom
M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Adresse

UN ILOTE IVRE

La science médicale connaît de grands triomphes et subit de fréquents échecs. Elle échoue dans la guérison de nos grandes maladies, mais elle prend sa revanche en les communiquant aux singes.

Les remèdes qu'on a trouvés, par exemple, contre la tuberculose et contre l'avarie ont été jugés admirables pendant quelques mois; ensuite, on s'est aperçu que la cure n'était qu'apparente, et que le traitement procurait aux sujets de nouvelles infirmités. Mais les savants ont réussi parfaitement, définitivement, à infecter, comme les humains, plusieurs autres espèces animales, en particulier les singes. En dernier lieu, le singe a été rendu cocaïnomanie.

Les maniaques de la cocaïne appellent cette drogue de la "coco". Un singe, abusé sans doute par leur argot et rêvant de son cocotier natal, a commencé de s'intoxiquer. Il n'a pas besoin de courir dans les pharmacies clandestines ou dans les cabarets de nuit pour trouver le poison: d'honnêtes médecins le lui procurent pour en étudier les effets.

Ils voulaient faire jouer à la malheureuse bête le rôle de l'Ilole ivre, et l'exhiber dans les tavernes montmartroises pour effrayer par son exemple la foule des cocaïnisés. Or, ils ont été déçus. Le macaque prend la drogue en quantité suffisante pour égayer son humeur; il fait mainte cabriole et déraisonne comme un gentleman entre deux vins; mais il refuse d'aller plus loin. Les hommes et les femmes qui s'adonnent à la cocaïne, comme à la morphine ou à l'éther, augmentent graduellement la dose; la bête, non: sa sa-

gesse, que nous appelons instinct, l'emporte sur la passion.

Dans notre espèce, la passion l'emporte presque toujours sur l'instinct.

CE QUE COUTE LA GUERRE

D'après des calculs sérieusement établis, la guerre, au bout d'un an seulement, c'est-à-dire à la date du 1er août dernier avait déjà coûté à l'ensemble des belligérants plus de 35 milliards de dollars!

Les chiffres ci-dessous résument nos dires:

Dépenses de guerre proprement dites, 18 milliards.

Pertes matérielles résultant des ravages germaniques, 10 milliards 400 millions.

Pertes matérielles résultant des nécessités de la guerre, 200 millions.

Chômage de 27 millions de mobilisés, 5 milliards 400 millions.

Chômage de mobilisés en Italie, 70 millions.

Revenu perdu pour la société par suite de la mort de 700,000 hommes, 1 milliard 400 millions.

Ce qui donne un total de 35 milliards et 470 millions, soit un peu plus de deux mille neuf cent cinquante-cinq millions de dollars par mois; avec les "menus frais" oubliés on peut dire même largement trois mille millions de dollars.

Et dire que cela peut durer longtemps encore!

Guillaume II coûte cher à l'humanité...



EXAMEN DES YEUX GRATIS

Guérison des yeux sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Toric", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le meilleur de Montréal

A L'INSTITUT
D'OPTIQUE

144, rue Sainte-Catherine Est,

Le Spécialiste **BEAUMIER**

Coin Av. Hôtel-de-Ville
MONTREAL.



AVIS.— Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

VOULEZ-VOUS MAIGRIR?

— LES —

Tablettes LeRoy

SONT EFFICACES

Pour combattre l'Obésité ou l'excès d'Embonpoint et tous les Maux qui accompagnent l'Obésité

TELS QUE :

MALADIES DU FOIE, CALCULS, GRAVELLE, DIABETE, RHUMATISME ET TROUBLES DE L'ACIDE URIQUE.

RESULTATS CERTAINS; JAMAIS D'INSUCCES! Quantités de Médecins de divers pays, entre autres un de Montréal, recommandent ce Traitement.

Les femmes et les hommes de tout âge, souffrant d'obésité, ont un remède sûr contre l'excès de graisse avec les célèbres TABLETTES LEROY qui ont obtenu des milliers et des milliers de guérisons, souvent dans les cas les plus désespérés.

CE TONIQUE MERVEILLEUX EST EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

Les Tablettes LeRoy sont vendues en bouteilles. Pour avoir de plus amples explications, demandez le livret illustré qui vous sera envoyé Gratis, contre 4 cents pour frais postaux, par

M. JULES LeROY, Fabricant, Tiroir Postal 2094, Montreal, Que.

DISTRIBUTEUR: PHARMACIE DELISLE, 3964c NOTRE-DAME EST, (Mercier), MONTREAL, QUE.
Téléphone Lasalle 1186



VOS SOURCILS ET VOS CILS SONT-ILS AUSSI CHARMEURS QUE LES MIENS ?

LE CILOGENE épaissit, allonge et embellit les cils et les sourcils. Suivez nos instructions très simples et ajoutez 100 pour cent à votre beauté, à votre charme et à votre grâce. Absolument inoffensif. Envoyé par la malle sur réception du prix (3 grandeurs) 25c, 50c et \$1.00.

M. JULES LeROY, Fabricant, Tiroir Postal 2094, MONTREAL, Can.

Distributeur: Pharmacie Delisle, 3964c, Notre-Dame Est, (Mercier) Montréal, Qué. Téléphone Lasalle 1186.

LES FRANCS-TIREURS ALLEMANDS

Lieutenant X... :

Que dire des "francs-tireurs allemands", ou plutôt de ces louches tireurs qui opéraient sur le sol français au début des hostilités?

Je ne sache pas que leurs lâches manoeuvres aient, jusqu'ici, été dénoncées dans la presse; sans doute parce qu'elles avaient lieu dans les Vosges aux jours tragiques où la ruée du Nord fixait l'attention angoissée. L'heure étant venue, après neuf mois, de dresser le bilan des méthodes de guerre teutonnes peut-être estimerez-vous que celle-ci mérite d'être classée en bonne place.

Voici comment l'ennemi procédait. Au lendemain de notre mobilisation, on le sait, la plupart des espions dont il nous avait infestés repassaient en hâte la frontière pour aller guider ses avant-gardes en marche vers notre territoire; d'autres se maintinrent dans nos villes avec mission de leur en faciliter l'entrée; d'autres, enfin,—et c'est cette consigne non moins spéciale, cette subdivision de travail qu'on a négligé de signaler,—"se jetèrent dans les bois des Vosges", armés de brownings du dernier modèle.

Tout le jour, ils faisaient les morts, invisibles. Mais, à la tombée de la nuit, ils se rapprochaient des lisières ou des chemins forestiers, guettant le passage d'une reconnaissance d'officier ou d'une estafette chargée d'un pli. Alors, sous le dou-

ble couvert de l'obscurité et des taillis, assuré d'une fuite de tout repos, ce civil, à bout portant, déchargeait son arme sur le soldat. L'espion se révélait sicaire.

Qu'on n'aille pas croire qu'il s'agit là de cas isolés et fortuits inspirés par le fanatisme ou quelque rancune individuelle. C'était un "service" organisé dont j'ai constaté la mise en oeuvre sur des points très divers de la ligne des Vosges.

BOCHERIE

Même quand les Allemands sont le plus odieux, ils savent encore rester ridicules, à preuve cette anecdote authentique :

En Belgique, où ils font régner la terreur et où les fusillades sont fréquentes, des incidents comiques, dont les Boches sont les héros involontaires, prêtent à rire à l'indomptable malice belge.

A Liège, un cabaretier de la rue Saint-Gandulphe possédait un perroquet auquel il apprit à crier : "Sales Boches!" Ce fut une fortune pour lui. Les bons Liégeois venaient trinquer rue Saint-Gandulphe rien que pour entendre le perroquet patriote. Mais cela va sans dire, l'espionnage allemand ne fut pas long à se renseigner.

Un matin, une escouade, l'arme au bras, envahit le cabaret et procéda à l'arrestation de l'oiseau germanophile. Le perroquet fut saisi par ses ailes vertes et emporté. Il criait désespérément, comme c'était bien le cas; "Sales Boches! Sales Boches!" et une foule immense l'approuvait d'un murmure de sympathie.

On a étranglé le perroquet, emprisonné le cabaretier et sa femme, et bu leur fond.

NOS DENTS

Sont très belles, naturelles, garanties.

INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN (Incorporé).

162 RUE ST-DENIS, MONTREAL.

ABONNEZ-VOUS A

La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré de 148 pages

pour \$1.00 par an, ou 50 cents pour 6 mois

Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props.,

200, Bld St-Laurent, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouverez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous, il vous fait gagner deux numéros puisque pour un dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an, 50c pour six mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la **Revue Populaire**.

Nom

M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

*Vous Aurez une Peau Satinée et les Points
Noirs, Comédons, Rides Disparaîtront
AVEC L'EMPLOI DE
L'EMBELLISSEUR MYRRIAM
(Crème de Beauté)*



Une jolie peau fait la moitié de la beauté. Cette moitié-là, il dépend de vous de l'acquérir ou de la conserver, en employant journellement le bienfaisant Embellisseur MYRRIAM.

Pour avoir le teint frais et clair, éviter rougeurs, boutons et autres petits désagréments dus à l'irritation de la peau, employez l'Embellisseur MYRRIAM après la toilette en lieu et place de poudre. Tout en goûtant

le charme exquis du parfum qui s'en dégage, vous ne tarderez pas à pressentir le bienfait de ses vertus hygiéniques et adoucissantes.

Les médecins recommandent celui-ci comme étant la préparation la plus efficace et la plus saine pour adoucir et blanchir l'épiderme, soit pour garder ou restituer au teint sa fraîcheur.

NE FAIT PAS POUSSER DE POILS FOLLETS

L'Embellisseur MYRRIAM est recommandé fortement aux messieurs pour les soins du visage quand ils se sont rasés; ils évitent, par son emploi, les boutons, les rougeurs et les inflammations.

Supérieur à tout ce qui s'est fait de mieux jusqu'ici en fait de crème.

Pour vous en convaincre, il suffit d'envoyer votre adresse avec 10 cts pour frais de poste et emballage et vous en recevrez un échantillon avec tout ce qu'il faut pour vous prouver son efficacité réellement prodigieuse

En vente chez tous les pharmaciens à 50c la bouteille. Si vous ne pouvez pas vous la procurer, écrivez à Boîte 2353.

Myrriam Dubreuil, 44b Mentana, Montréal